
Le Comte de

aux dépens du Roi qu'il y combattra les en-nemis, aussi long-tems qu'il le voudra. Il promet encore de le servir par tout ailleurs pour autant que l'honneur de l'un & de l'autre ne sera pas compromis. Il jure aussi d'aider de tout son pouvoir l'Empereur Otton IV qui étoit le neveu du Roi d'Angleterre. Ce dernier article renferme une clause remarquable ; sauve, dit le Comte de L[...] la foi que je dois à mes Seigneurs (*a*). Qu[...] zérains de Louis? [...] c'étoit l'Evêque d'[...] Province relevoit [...] Comte de Looz, [...] Klvit observe dans [...] vant ouvrage que [...] l'Eglise de Liége [...]

Il est visible qu[...] en 1207, cette co[...]

(*a*) *Salvâ fide meorum dominorum* : termes de la convention entre le Roi d'Angleterre & le Comte de Looz.

(*a*) Nouvelle preuve à ajouter à celles que j'ai déjà fournies & que je fournirai encore, de la suzeraineté de nos Princes sur les Comtes de Looz.

sceaux, & qu'ils jurerent tous les deux d'observer.

Le Comte de Looz eut en apparence par cette composition tout ce qu'il pouvoit désirer ; mais ensuite il n'en retira d'autre avantage que celui d'avoir l'espoir de rompre les chaînes de sa femme. Je n'entrerai point dans les détails de cette sentence qui adjugeoit le Comté de Hollande à Louis, Comte de Looz, & le Comté de Zéelande à Guillaume, Comte de Frise.

Ade obtenoit donc avec son mari la principale partie des possessions de Thierri, son pere ; & si Guillaume eut respecté une convention

(*a*) Cet Auteur a fait buriner les premieres & les dernieres lignes de cette sentence sur l'original ; il a fait aussi graver les trois sceaux qui y sont attachés ; celui de Philippe, Marquis de Namur, celui de Louis, comme Comte de Hollande, & le sceau de Guillaume, Comte de Frise. Klvit prouve d'une maniere satisfaisante l'authenticité de la sentence arbitrale de Philippe, & combat les assertions de quelques écrivains Hollandois qui ne veulent pas l'admettre. *In Cod. Dipl. Hist. Crit. Comit. Holl.* tom. 2, *Pars 1a*, pag. 299 & suiv.

OBSERVATIONS
D'UN
VOYAGEUR
SUR
LA RUSSIE,
LA FINLANDE, LA LIVONIE, LA CURLANDE ET LA PRUSSE.

OBSERVATIONS

D'UN

VOYAGEUR

SUR

LA RUSSIE,

LA FINLANDE, LA LIVONIE, LA CURLANDE ET LA PRUSSE.

Par ABEL BURJA.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PH. ROUX,
Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXXVII.



PRÉFACE.

Aujourd'hui que la terre eſt inondée d'un déluge d'encre & d'écrits, ce n'eſt pas un petit mérite pour un Livre que d'être court & concis. J'ai tâché de donner cette qualité à la Relation de mon Voyage, & j'en ai retranché tout ce que j'ai cru ne pouvoir intéreſſer qu'un petit nombre de Lecteurs. Mon premier manuſcrit étoit aſſez étendu, & auroit fourni plus du double de ce qui paroît maintenant. J'en effaçai d'abord les petites aventures de mon voyage, & preſque tout ce qui me regardoit perſonnellement : un Voyageur aime toujours à ſe rappeller ce qui lui eſt arrivé en route ; mais il doit penſer que les Lecteurs n'y prennent pas le même intérêt que lui. Ayant ainſi abrégé mon Ouvrage, je le fis paroître par morceaux dans la Gazette Littéraire de Berlin. Cela me valut l'avantage d'entendre des critiques judicieuſes, dont j'ai

tâché de profiter : j'en fais ici mes remerciements les plus ſinceres aux perſonnes qui ont bien voulu m'aider de leurs lumieres.

Son Excellence Monſieur le Prince Dolgourouki, *dont les connoiſſances littéraires ſont très-étendues, & qui, durant ſon ſéjour à Berlin, admettoit fréquemment les Gens de Lettres à ſa table & à ſa converſation, me fit appercevoir quelques erreurs qui s'étoient gliſſées dans mes obſervations. Monſieur* Bitaubé, *ſi connu par la pureté & l'élégance de ſa diction, me communiqua, de ſon côté, ſes remarques ſur le ſtyle de mon Ouvrage. Aidé de ces ſecours, je repris en main la lime & la ſerpe pour polir davantage cet écrit, & en retrancher encore quelques morceaux qui ne paroiſſoient pas être aſſez intéreſſants. Pendant que je m'occupois de ce travail, j'eus occaſion de lire un Livre de M.* van Wonzel, *intitulé :* Etat préſent de la Ruſſie, *& je crus que les Remarques que je fis à l'occaſion des Obſervations de l'Auteur, pourroient ſervir de ſupplément à mon Ouvrage. Je les ajoutai donc à la fin de mon Livre, & je livrai le tout à l'impreſſion. Le*

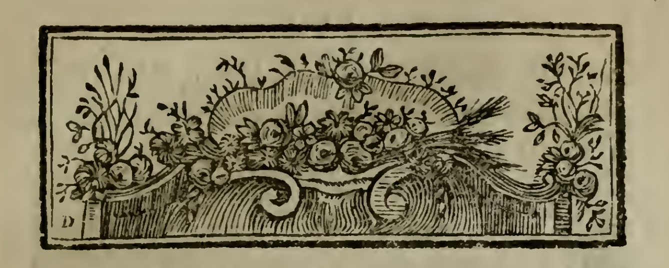
goût du Public pour les relations de voyages, ayant valu à la mienne un débit plus prompt que je ne l'espérois, je crois devoir en donner cette nouvelle édition avec quelques changements que j'ai jugés convenables.

Telle est l'Histoire de ce petit Ouvrage. Pour ce qui est des faits qui y sont contenus, je les ai presque tous observés moi-même, & il n'y a que peu de choses que je raconte sur des ouï-dires : j'ai soin d'en avertir le Lecteur. On peut donc être assuré que ce que j'affirme positivement, est conforme à la vérité. On verra que je n'ai point flatté la nation Russe, mais que j'ai fait connoître les défauts que j'ai cru appercevoir en elle, aussi-bien que ses vertus. Si je louois toujours, si je ne trouvois jamais rien à redire, on pourroit conclure à coup sûr que je serois peu véridique : quelle est au monde la nation qui soit sans vices & sans défauts! Si un Russe écrivoit une relation de nos Pays, il trouveroit autant d'imperfections à nous reprocher, qu'on pourroit en relever dans sa nation.

Mais si d'un côté j'ai dit franchement ma

pensée ſur les choſes que je croyois pouvoir être améliorées, je n'ai pas manqué d'un autre côté de rendre juſtice aux bonnes qualités des Ruſſes : je ſuis auſſi éloigné de la manie de médire que de celle de prôner ſans ceſſe. Auſſi me ſiéroit-il mal d'affecter du mépris pour une nation qui m'a recueilli & a exercé l'hoſpitalité envers moi, qui ne m'a fait que du bien, au ſein de laquelle j'ai paſſé quelques années qui ne ſont pas la partie la plus déſagréable de ma vie, & que je n'aurois pas quittée, ſi ce n'eût été pour retourner dans ma patrie.





VOYAGE DE RUSSIE.

En 1777, j'étois Régent de la ſeconde Claſſe, & Maître de Mathématiques au College François de Berlin. Ayant témoigné à différentes perſonnes le deſir que j'avois de paſſer quelques années de ma jeuneſſe à voir les Pays étrangers, j'obtins par la recommandation d'un ami, la place de Gouverneur des enfants de M. de *Tatiſchtchef*. Ce Seigneur demeuroit à *Boldino*, une de ſes terres ſituée à 8 ou 9 milles d'Allemagne de Moſcou : je devois m'y rendre pour prendre ſous ma conduite ſes deux fils aînés qu'il vouloit faire voyager dans l'Europe.

Je partis de Berlin au commencement du mois de Mai, & je pris ma route par Cuſtrin, Culm,

Konigsberg, Tilſit, Mémel, Mitau, Riga, Dorpat, Novogorod, Twer & Klin, d'où *Boldino* n'eſt pas éloigné.

Je pourrai parler de la Pruſſe & de la Curlande à l'occaſion de mon retour. Pour le préſent, je commencerai par donner une idée de la Livonie.

Cette Province agréable & fertile, eſt une des conquêtes que les Ruſſes ont faites ſur les Suédois. Elle eſt auſſi grande, ou plus grande que toute la Pruſſe tant Orientale qu'Occidentale. Elle conſerve par les Traités, les mêmes droits & privileges & les mêmes loix qu'elle avoit avant que de paſſer ſous la domination de la Ruſſie. Cependant ces prérogatives ſe perdent peu-à-peu, depuis que l'Impératrice régnante a réduit toutes les Provinces conquiſes à la forme des Gouvernements Ruſſes.

La Livonie eſt habitée par deux Nations indigenes. La premiere eſt celle des *Lives* ou *Lettes*, (1) qui occupent la partie occidentale de ce pays, depuis la Curlande juſques près de Dorpat. Leur langage approche de celui des Lithuaniens & des Curlandois. La ſeconde Nation, qui s'étend depuis Dorpat juſqu'à la Ruſſie, eſt

(1) Quelques Auteurs diſtinguent les *Lives* d'avec les *Lettes* ou *Lettoniens*; je n'ai pas entendu faire cette diſtinction dans le pays même.

celle des *Esthes* ou *Esthoniens*, dont le langage tient du Finnois & du Lapon.

Ces deux peuples ont adopté, de force ou de gré, la Religion Chrétienne, selon la réforme de Luther; mais ils pratiquent encore en secret plusieurs superstitions payennes. Ils portent des offrandes sous des arbres sacrés, & au pied de certains murs ruinés; ils préparent des bains & des repas pour les ames de leurs morts. Ils croyent à la magie, & prétendent la pratiquer. Ils tiennent toutes ces superstitions extrêmement cachées, par la crainte qu'ils ont tant de leurs Maîtres que de leurs Pasteurs, qui cherchent à les en corriger à coups de bâton. Ils ignorent l'art d'écrire, & il n'y en a que peu qui sachent lire. Pour les forcer à l'apprendre, les Pasteurs ne les marient pas, qu'ils ne lisent passablement leur Catéchisme. Comme ils n'ont point d'écoles au village, ce sont les vieux qui enseignent à lire aux jeunes.

Au reste, ces Paysans sont aussi malheureux que stupides : ils sont accablés du plus dur esclavage : on les traite plus mal que des bêtes de somme : à la moindre faute, ils sont roués de coups : on les vend soit un à un, soit par familles, comme des troupeaux de bœufs. Un homme ou un garçon coûte environ 40 écus, & une femme ou fille 20 écus; les petits enfants vont

par-dessus le marché. Celui qui achete de pareils esclaves, n'est obligé à rien à leur égard : il peut les garder, les donner, les revendre, les marier ou les laisser dans le célibat, comme bon lui semble. Si, outre la nourriture & l'habillement, il juge à propos de leur donner quelques sols d'argent, c'est un pur effet de sa miséricorde. Il suffit d'avoir un rang équivalent à celui d'un Officier militaire, pour être en droit d'acheter des esclaves. Voilà donc en Europe un commerce semblable en petit à la traite des negres en Afrique. Je connois un honnête Marchand de Wibourg en Finlande, qui a souvent acheté des esclaves Livoniens, pour leur donner la liberté au bout de quelque temps. Il mérite d'être nommé : c'est Mr. *André Janisch.*

Quand on demande aux Gentilshommes Livoniens la raison de la dureté qu'ils exercent pour la plupart envers leurs esclaves, ils répondent que c'est une race d'hommes toute particuliere, qu'ils sont si têtus & si revêches, qu'on ne peut en venir à bout que par une extrême sévérité. C'est toujours le prétexte de la tyrannie. Les *Lettes* & les *Esthoniens* sont hommes comme nous : si on les accoutumoit depuis l'enfance à des traitements plus raisonnables, ils deviendroient plus raisonnables & plus dociles eux-mêmes.

Les Gentilshommes Livoniens sont d'origine

Allemande, Pruſſienne & Suédoiſe. Ils ne ſont durs qu'envers leurs eſclaves, par le faux principe dont je viens de faire mention. D'ailleurs, entre eux & envers les étrangers, ils ſe montrent ordinairement doux, polis & affables. Il y en a qui ont des connoiſſances; mais ils ſe contentent d'avoir une légere teinture des ſciences qu'ils apprennent, parce qu'ils ſe livrent entiérement à l'économie rurale. Ils parlent l'Allemand d'une maniere agréable, ſans accent provincial. Mais ils manquent quelquefois dans les genres des noms & dans les prétérits des verbes, diſant, par exemple, *das Arm* pour *der Arm*; *ich fuhl* pour *ich fiel*, *geſchonken* pour *geſchenket*. Outre la Langue Allemande qui eſt dominante parmi les gens d'un certain ordre, la Françoiſe eſt connue en Livonie par les Précepteurs qui élevent la jeuneſſe. La Langue Ruſſe y eſt preſque ignorée, parce qu'on n'y trouve qu'un petit nombre de Ruſſes, dont les uns font le commerce, & d'autres ont des emplois civils ou militaires.

La Religion dominante & preſque la ſeule qui ſoit profeſſée en Livonie, eſt la Luthérienne. Il s'y trouve beaucoup de Hernhutiens, qui, quoiqu'ils ſe reconnoiſſent adhérents de la Confeſſion d'Augsbourg, ne laiſſent pas que de déplaire extrêmement au Clergé Luthérien : ſans les perſécuter, on tâche d'arrêter autant qu'il eſt poſſible

les effets de leur zele à faire des prosélytes. Car ils ont la manie des conversions : il envoyent leurs émissaires dans les quatre parties du monde, & honorent comme martyrs ceux qui périssent dans des missions.

J'ai déja fait entendre que la Livonie est un Pays agréable & fertile. Elle est abondante en bleds & en pâturages : le climat y est beaucoup plus doux qu'à Pétersbourg & aux environs. Cependant cette Province est assez septentrionale, pour qu'on y jouisse de ces belles nuits d'été qui font un des plus grands agréments du Nord. Ces nuits, presque aussi claires que le jour, invitent le voyageur à profiter de leur fraîcheur délicieuse pour faire son chemin à travers les campagnes couvertes de verdure, & humectées par la rosée : les jours d'été étant très-chauds, semblent plutôt être faits pour le sommeil & le repos que pour la fatigue du travail ou du voyage.

Les chemins sont bien entretenus ; par-tout on a pratiqué des chaussées qui, dans les terreins bas & marécageux, sont ordinairement couvertes de poutres transversales & contiguës. Lorsqu'une chaussée de poutres est délabrée & mal entretenue, elle fait faire à la voïture des bonds qui soulevent jusqu'aux entrailles du voyageur : mais on est rarement exposé à cette incommodité. L'entretien des chemins est partagé entre les Sei-

gneurs des terres voiſines. De diſtance en diſtance, on voit deux poteaux contigus, avec des inſcriptions qui portent l'une : *N. N. Brückenbau Anfang*, & l'autre, *N. N. Brückenbau Ende;* c'eſt-à-dire, *Fin de l'entretien des chauſſées pour N. N.*, & *Commencement de l'entretien des chauſſées pour N. N.* Par N. N., j'entends les noms des Terres Seigneuriales. De cette maniere, chaque Seigneur ſachant préciſément quelle partie de chemin il doit entretenir, eſt reſponſable de ſon bon état.

Je me ſuis arrêté quatre jours ſeulement à Riga, Ville capitale de la Livonie. Les maiſons y ſont toutes de briques; l'architecture eſt gothique, & les rues ſont étroites. La ville n'a point d'autre eau que celle de la Duna. Sur le bord de cette riviere, on a conſtruit une machine hydraulique, miſe en mouvement par des bœufs ou des chevaux qui vont en tournant. Cette machine, après avoir élevé l'eau, la diſtribue par différents tuyaux dans les maiſons. La monnoie la plus ordinaire en Livonie eſt l'écu d'Albert, qui vaut à-peu-près un écu & demi de Pruſſe. Il y a outre cela différentes petites monnoies dont la plupart ont cours en Curlande & en Pruſſe. On prend auſſi la monnoie Ruſſe, mais à un rabais conſidérable.

Je me ſuis arrêté quatre jours encore à Dor-

pat, autre ville de Livonie : je la trouvai à moitié détruite par un grand incendie qui l'avoit ruinée l'année précédente. J'y engageai un Voiturier Livonien à me mener en *Kibitka* jufqu'au lieu de ma deftination. La *Kibitka* eft un chariot léger, dont la longueur eft le double ou le triple de la largeur. La partie de derriere eft furmontée d'une efpece de voûte d'ofier, ordinairement garnie de cuir ou de nattes pour empêcher la pluie d'y pénétrer. Le refte du chariot eft à decouvert; & en temps de pluie feulement, on le couvre tout-à-fait d'une natte ou d'un grand cuir. On met le bagage au fond du chariot, & le Voyageur eft affis ou couché fous la voûte. Cette voiture eft légere & peu coûteufe, mais incommode : elle donne de grandes fecouffes; & pour peu qu'elle foit chargée, le paffager ne fait quelle pofture prendre pour ne pas donner à tout moment de la tête contre les côtés ou le haut de la voûte. S'il pleut, il faut couvrir tout le chariot, de maniere qu'on refte dans l'obfcurité; & encore l'eau pénetre-t-elle à la longue dans la *Kibitka*.

A l'occafion de la *Kibitka*, il ne fera pas hors de propos de faire mention de quelques autres voitures dont on fe fert fréquemment en Ruffie, & fouvent auffi en Livonie.

Les traîneaux font d'un grand ufage en hyver, & vont avec une rapidité prefque incroyable,

tant par leur légéreté que par la force & l'agilité des chevaux Ruſſes, qui, tout petits qu'ils ſont, ſupportent aiſément les plus longues fatigues. Les Voyageurs ſe ſervent de traîneaux en forme de *Kibitka*. Dans les grandes villes, on ôte en hyver les roues des carroſſes, & on en poſe les corps ſur des patins. Dans la même ſaiſon, les carrefours des villes ſont remplis de fiacres, dont chacun a un petit traîneau pour une ſeule perſonne, attelé d'un ſeul cheval. Ces cochers barbus ſemblent être des hommes de fer : on les voit, par un froid de 30 degrés de Réaumur, la barbe gelée, la poitrine nue, le corps couvert d'une toiſon de brebis, les jambes emmaillottées de bandes de toile, braver les aquilons, & ſe tenir toute la journée aux coins des rues pour gagner quelques ſols, qu'ils ſont obligés de partager avec leurs Maîtres.

L'orſqu'il n'y a point de neige, on voit les mêmes fiacres ſubſtituer à leurs traîneaux des cabriolets, des *Droſchka* & des *Lineika*. Ces deux dernieres voitures ne ſont preſque que des planches garnies de cuir, & portées par quatre roues; on s'y aſſied de côté : elles ſont traînées par un ſeul cheval. Les fiacres n'ont point de carroſſes : mais on en trouve à louer chez des voituriers. Toutes les perſonnes qui ſont un peu à leur aiſe, tiennent équipage, & leurs voitures ſont ordi-

nairement belles, faites à l'Angloiſe. Elles contraſtent ſouvent ſinguliérement avec la bigarrure des chevaux de différentes couleurs, avec des harnois de corde, & un cocher mauſſade. Un équipage en Ruſſie, n'eſt pas ordinairement un objet de luxe, mais de beſoin, à cauſe de la grandeur des diſtances.

Je reviens à ma *Kibitka*. Elle appartenoit à un Hernhutien. Ces Sectaires ſont en grand nombre en Ruſſie : ils y jouiſſent d'une pleine liberté de conſcience, & ont fondé une colonie floriſſante à Sarepta aux environs de Caſan. J'appris de mon cocher pluſieurs particularités relatives à ſa religion. On croit communément que ceux qui en ſont, prennent leurs femmes au ſort. Ce qu'il y a de vrai en cela, c'eſt que quand deux perſonnes veulent ſe marier, on jette le ſort pour ſavoir ſi le mariage doit avoir lieu ou non : c'eſt ce qu'on appelle *conſulter le Seigneur*.

Arrangé dans ma *Kibitka* & conduit par mon dévot cocher, je pris directement le chemin de *Novogorod*, ſans vouloir paſſer par Pétersbourg, de peur d'allonger ma route. Ayant paſſé les frontieres de Livonie, j'arrivai d'abord à *Petſchora*, ville ou bourgade de Ruſſie. J'y fus mis aux arrêts pendant vingt-quatre heures, pour un peu d'eau-de-vie qu'on trouva parmi mes proviſions : car le brandevin & les autres liqueurs ſont en ferme en Ruſſie, & il n'étoit pas permis alors d'en

tranſporter une goutte d'un endroit à l'autre. De Petſchora je fus conduit ſous bonne garde, à-peu-près comme un Criminel d'Etat, à *Pleskow*, Capitale du Gouvernement de même nom. Ma qualité d'Etranger fit que j'en fus quitte dans cette affaire pour ſix à ſept roubles d'amende & de fraix de juſtice.

A peine étois-je ſorti des mains des Fermiers, que je tombai dans celles des Péagers. Ils me confiſquerent environ pour 60 roubles de marchandiſes de modes, dont une Dame m'avoit chargé pour les remettre à la fille aînée de M. de *Tatiſchtſchef.* Cette perte me fut d'autant plus ſenſible, qu'il s'agiſſoit du bien d'autrui.

Tels furent les déſagréments que j'eſſuyai à Pleskow. Au reſte, cette ville n'a rien de bien remarquable. C'eſt un tas de maiſons de bois, & il n'y a de pierre que l'édifice du Gouvernement : la maiſon du Gouverneur même eſt de bois, mais ſur un fondement de pierre. Originairement on ſavoit à peine en Ruſſie ce que c'étoit que de bâtir en pierre : palais, égliſes, hôtels de juſtice, maiſons bourgeoiſes, cabanes de payſans, tout étoit purement de bois. Sous les regnes de Pierre-le-Grand & des ſes ſucceſſeurs, on a commencé à décorer les villes de bâtiments de briques & de pierres de taille. Pétersbourg, Novogorod, Twer ſont déja à moitié en briques.

Les autres villes & villages que j'ai vus, sont entiérement de bois. Les maisons de bois n'ont ordinairement que le rez-de-chaussée. Les murs de face & de refend sont composés de troncs d'arbres posés horisontalement les uns sur les autres ; & comme ces troncs ou poutres ne se joignent jamais exactement, on calfate les interstices avec de la mousse ou des étoupes, pour empêcher le vent ou le froid de passer. Ce qui soutient ces murs de bois dans une situation perpendiculaire, c'est que les poutres, en se rencontrant aux angles des maisons ou des chambres, s'agencent les unes dans les autres par des entailles. Malgré cela, les maisons de bois sont fort sujettes à se tourmenter & à se déjetter ; il y en a peu qui ne soient de travers lorsqu'elles deviennent un peu vieilles : celles qui reposent sur des fondemens de pierre, sont moins sujettes à ce défaut que celles qui n'étant posées que sur la terre, n'ont point d'appui solide, & hument plus aisément l'humidité du terrein. Les maisons de bois ont encore le défaut d'être très-incommodées par différents insectes, en particulier par les *Tarracanes*, qui sont assez semblables aux perce-oreilles, mais plus grands. Ces petites bêtes gâtent ou consument les aliments, & inquietent ceux qui dorment, en grimpant sur eux.

Pour dire encore un mot des maisons de bois,

je remarquerai que dans quelques villes on les vend toutes faites au marché; de façon qu'il n'y a qu'à les transporter par pieces, les ajuster & les calfater, pour s'y loger aussi-tôt.

Je reviens à la suite de mon voyage. Le chemin qui conduit de Pleskow à Novogorod, est taillé à travers une forêt, & forme une chaussée de poutres. J'y eus beaucoup d'inquiétude à cause d'une bande de voleurs qui infestoit cette contrée, & dont on racontoit mille cruautés. Enfin, à ma grande satisfaction, j'apperçus de loin les tours de Novogorod. Les grandes villes de Russie présentent dans l'éloignement un aspect superbe : elles paroissent être d'une étendue immense, & ont en effet une très-grande circonférence, quoiqu'elles ne soient pas extrêmement peuplées, vû la largeur des rues, & le peu de hauteur des maisons, qui ne sont pas même toujours contiguës. Les tours des églises sont ordinairement à plusieurs pointes, & dorées ou peintes en verd; ce qui fait un bel effet dans l'éloignement, & sur-tout au soleil. La ville de Novogorod est, après Pétersbourg & Moscou, la plus considérable de l'Empire : elle a déja plusieurs rues bâties en briques & d'une très-belle architecture : elle renferme dans son enceinte un fort qui la domine. Au reste, cette ville, comme toutes les autres villes Russes, est ouverte de tous côtés

& ſans murailles. En arrivant, on ne voit d'abord que des barraques de bois, qui offrent l'aſpect d'un village : mais peu-à-peu la ſcene s'embellit; & parvenu au centre, on eſt agréablement ſurpris par la beauté de l'architecture.

Je ne reſtai qu'une nuit à Novogorod, & j'en partis le lendemain, prenant la route de *Moſcou*, qui devoit me conduire à ma deſtination. Cette route eſt bien plus ſûre, plus agréable & plus fréquentée que celle que je venois de parcourir. C'eſt un large chemin percé à travers des forêts continuelles, autant en droite ligne qu'il a été poſſible. Les endroits bas ſont les uns pavés, les autres garnis de chauſſées de poutres. Par tout le chemin, on rencontre des poteaux qni marquent les werſtes; & comme une werſte n'eſt que la ſeptieme partie d'un mille d'Allemagne, la vue fréquente de ces poteaux eſt une ſorte d'amuſement pour le voyageur. Les villages qu'on rencontre ſont peu nombreux, & l'on n'en voit guere qu'un ou deux chaque jour. Ils ſont environnés d'un eſpace preſque circulaire, qu'on a formé en abattant les arbres de la forêt, & qui ſert de terre labourable & de pâturages. On auroit tort de conclure de-là que toute la Ruſſie n'eſt qu'une forêt, & qu'il n'y a preſque point de terres cultivées; car pourvu qu'on s'écarte du grand chemin à la diſtance de quelques werſtes, on trouve

des villages qui paroissent être florissants & de bonnes terres : c'est apparemment à dessein qu'on a laissé incultes les environs du grand chemin, pour ne pas exposer les troupeaux & les bleds à être dévastés par les passants, & pour ne pas donner aux Paysans la tentation d'abandonner leurs travaux champêtres, en entrant en commerce avec les voyageurs.

C'est dans cette route que j'ai appris à connoître plus particuliérement les mœurs & la maniere de vivre des Paysans Russes, de façon que je puis en faire ici la description.

Il y a en Russie trois états ou conditions d'hommes : celle des Seigneurs ou Gentilshommes, ou *Boyaria*; celle des Bourgeois, qu'on appelle tous Marchands ou *Kouptzi ;* & enfin, celle des Paysans ou Esclaves, nommés *Mougiki.* Les Seigneurs ont adopté à-peu-près la maniere de vivre des autres Européens; les Bourgeois étant ordinairement des esclaves affranchis, conservent presque en tout les mœurs de leur premier état, & sont en assez petit nombre. C'est donc chez les *Mougiki* qu'on trouve véritablement le caractere national des Russes. Les uns sont esclaves de la Couronne; & les autres, qui font le grand nombre, sont esclaves des Seigneurs, qui ont sur eux tous les droits possibles, excepté celui de vie & de mort. Originairement les Paysans Russes étoient

libres : vers le milieu du ſeizieme ſiecle, ils furent attachés à la glebe, pour prévenir leurs migrations; depuis, la coutume à prévalu de les traiter entiérement en ſerfs, de les vendre, de les acheter, & de les donner. Cependant leur joug eſt plus léger que celui des Payſans de Livonie, parce que les Chevaliers Livoniens regardent les leurs comme une pure conquête faite à main armée, tandis que les Ruſſes ſont de même origine que leurs maîtres.

La nourriture la plus ordinaire des Payſans Ruſſes, conjointement avec le pain, eſt le *Schutſchi ;* c'eſt-à-dire une ſoupe faite de choux aigris par une légere fermentation, & hâchés tout menus : cette ſoupe eſt ſouvent accompagnée d'un morceau de bouilli. Leur boiſſon eſt du *Kwas ;* c'eſt une eſpece de petite bierre jaunâtre & aigrelette, qu'ils braſſent eux-mêmes dans de grands pots de terre. Leur habillement eſt une chemiſe toujours propre, qui paſſe par-deſſus les chauſſes, un ſarrau de toile, un ſur-tout ſemblable au ſarrau, & fait d'une groſſiere étoffe de laine : le tout deſcendant juſqu'au-deſſous des genoux, eſt affermi par une ceinture : en hyver, au-lieu du ſur-tout, ils portent une peliſſe de peau de mouton : la tête eſt nue en été, & couverte en hyver d'un bonnet peliſſé ; le cou eſt nud en hyver comme en été; les jambes ſont emmaillot-

tées

tées de bandelettes de toile; les pieds ſont chauſſés de ſouliers, ou pour mieux dire de paniers, faits d'écorces d'arbre entrelacées. Les femmes ſont habillées, peu s'en faut, comme les hommes; mais leurs habits extérieurs ſont flottants & ſans ceinture; ils ſont auſſi plus longs, & deſcendent preſque juſqu'aux pieds. Les huttes de bois des Payſans Ruſſes, ſe reſſemblent toutes. Leurs villages ſont bâtis ſur deux lignes qui bordent un chemin. Les cabanes ſont poſées en longueur, parallelement au chemin, & couvertes de planches : on ne voit extérieurement qu'une paroi de poutres, percée d'une couple de trous qui ſervent de fenêtres : ces fenêtres ne ſont pas plus grandes qu'il ne faut pour y paſſer la tête. En-dedans il y a une couliſſe de bois, pour les fermer durant la nuit ou le mauvais temps. A côté de la hutte eſt un portail par où l'on entre à la cour, dont la plus grande partie eſt couverte d'un toît de planches, pour mettre à l'abri les chariots, le foin, &c. Etant dans la cour, on entre dans la maiſon par-derriere, en montant quelques degrés. Ouvrant la porte, on trouve dans le coin qui eſt d'abord à droite, un four fait de briques, & qui ſert à cuire & à chauffer. A l'entour du four & à ſa hauteur, regne une ſoûpente où les Payſans dorment & font leur méridienne, auſſi-bien que ſur le four même, quelque chaud

qu'il ſoit ; car ils aiment une chaleur exceſſive. Dans le coin oppoſé au four en diagonale, c'eſt-à-dire, dans le coin qu'on trouve en détournant un peu les yeux à gauche lorſqu'on entre, eſt attachée une tablette de bois à hauteur d'homme, ſur laquelle ſont rangées quelques images de Saints, éclairées par de petites bougies, ou par des lampes qu'on allume aux jours de fêtes : la draperie de ces Saints eſt en boſſe, & faite de fer blanc étamé ou argenté, ou de cuivre doré : mais le viſage, les mains & les pieds, en général les parties nues, ne ſont qu'en peinture. Les Ruſſes prétendent qu'il leur eſt bien permis d'avoir des images peintes, mais non ſculptées, parce que le commandement dit : *Tu ne te feras point d'image taillée.* Tout à l'entour de la hutte regne intérieurement un large banc de bois, fait pour s'aſſeoir ou ſe coucher deſſus. Plus près de la porte que du Saint, & à gauche pour celui qui entre, eſt une table faite de deux ais joints en longueur ; & devant elle d'un côté le banc dont je viens de parler, & de l'autre un banc portatif plus étroit. Les autres meubles de la maiſon ſont, une aiguiere de terre ou de bois, ſuſpendue au plancher, à côté du four, pour ſe laver les mains chaque fois que la propreté l'exige ; un plat de bois, des aſſiettes de bois, des cuillers de bois : & voilà tout à-peu-près. La hutte ne faiſant qu'un ſeul

appartement, tout s'y réunit pêle-mêle; on y voit dormir à terre, fur le banc ou fur la foûpente, maître, maîtreffe, enfants, valets, fervantes, le tout fans aucun fcandale. Dans quelques huttes néanmoins, j'ai vu un coin féparé pour le maître & la maîtreffe du logis, mais qui n'étoit divifé du refte que par un rideau de toile fufpendu à une perche horifontale. Les cabanes n'ont point de cheminées; auffi font-elles en-dedans noircies par la fumée comme fi on les eût peintes avec de l'encre. Si on y arrive vers l'heure où la femme du logis prépare le dîner, la puanteur de la fumée & des oignons qui entrent dans tous les mêts, ne peut manquer de caufer de violents maux de cœur à quiconque n'y eft pas accoutumé. Lorfqu'on trouve qu'il eft impoffible de réfifter davantage, on ouvre un guichet plus élevé que les fenêtres, par où une partie de la fumée fe diffipe; mais les Payfans ne le font pas volontiers, de crainte que la chaleur ne s'échappe en même-temps: ils aiment à être comme rôtis dans leurs cabanes. Au refte, les Payfans font eux-mêmes tout ce qu'il leur faut pour leurs befoins; ils fe font leurs fouliers, leurs bancs, leurs tables, leur vaiffelle de bois, leurs fours, leurs cabanes. Les femmes des Payfans font une toile femblable à un large ruban, fur de petits métiers très-imparfaits. Il ne refte donc au Payfan que très-peu de chofe à ache-

ter; le drap de ſon habit, ſa *Touloupe* ou peliſſe de mouton, ſa ceinture qui eſt pour lui un objet de luxe, ſon fer pour le labourage.

Les Payſans Ruſſes ſont ſobres dans le manger, mais non dans le boire; la paſſion qu'ils ont pour l'eau-de-vie, eſt extrême : ils ſont ſouvent ivres, ſur-tout les jours de fête : ils croiroient ne pas honorer leurs Saints, s'ils ne ſe griſoient à leur honneur : ils ont un terme exprès pour déſigner l'état où l'on ſe trouve le lendemain d'une débauche; cet état mitoyen entre la ſanté & la maladie, s'appelle chez eux *Spokhmélié :* les femmes boivent tout comme les hommes. On ne peut pas dire qu'ils ſoient pareſſeux au travail; cependant ils ne s'en acquittent que comme d'un mal néceſſaire, & ne le font qu'à demi, ſe contentant d'une réuſſite très-imparfaite, ſans chercher jamais à perfectionner leurs ouvrages : par cette raiſon auſſi, ils ne font que gratter la terre au-lieu de la labourer. Ils aiment la propreté du corps; quelque ſale que ſoit leur ſur tout ou leur peliſſe, la chemiſe eſt toujours blanche : ils ont des bains chauds ou bains de vapeurs, où ils vont tranſpirer une ou deux fois la ſemaine, hommes & femmes, garçons & filles, pêle-mêle : il eſt vrai que ce mêlange des ſexes dans les bains, a été défendu en dernier lieu; mais cette défenſe eſt peu obſervée. Ils ſe marient fort jeunes, &

le plus ſouvent par ordre de leurs Seigneurs. L'autorité paternelle eſt très-grande, & elle dure pendant la vie entiere des enfants : un pere peut donner des coups de bâton à ſon fils, quelqu'âge qu'ait celui-ci, ou quelque rang qu'il ait acquis. On raconte qu'un vieux Payſan alla voir ſon fils qui avoit fait fortune dans les armées, & étoit parvenu à un poſte conſidérable : le fils, fier de ſon avancement, fit toujours renvoyer le vieillard par ſes domeſtiques : une fois cependant il entra ſans obſtacle, ne trouvant point de valets ſur ſon chemin : il ſe mit à roſſer ſon fils de la bonne maniere, ſans que celui-ci, retenu par le reſpect, oſât ni ſe défendre, ni appeller du ſecours. Les Ruſſes ſont hoſpitaliers : un Payſan Ruſſe qui voyage, entre dans telle maiſon de Payſan qu'il lui plaît, fait le ſigne de la croix devant l'image, ſalue la compagnie, & dépoſe ſon havreſac ſans en demander la permiſſion : s'il trouve les gens de la maiſon à table, il dit, *pain & ſel*, & l'hôte répond, *mange de mon pain ;* auſſi-tôt l'étranger ſe met à table : s'il eſt arrivé hors des heures du repas, il ſe met ſimplement à table avec les autres lorſqu'il en eſt temps. Si c'eſt le ſoir, il reſte couché dans la hutte; & le lendemain, de grand matin, il s'en va ſans rien dire ; ou bien, ſi on eſt déja levé dans la maiſon, il dit, *je vous remercie pour le pain & le ſel.* Un

Voyageur étranger jouit à-peu-près de la même hospitalité, s'il veut se contenter de la nourriture des Paysans; sinon il faut qu'il paye le surplus, comme il est juste : il paye pareillement le foin ou l'avoine que ses chevaux ont consumé ; mais toujours très-modiquement. Le peu d'argent que les Paysans acquierent, ils le mettent derriere leurs images, & le leur donnent à garder : je ne crois pas que jamais il y ait été volé, quoique les portes de la cabane soient toujours ouvertes, & que souvent il ne s'y trouve personne. Quelque désintéressés que soient les Russes, ils prennent aisément le goût de l'argent, sur-tout quand ils se mettent à faire le commerce : alors ils sont parfaitement semblables aux Juifs, tout aussi exorbitants dans les prix qu'ils demandent, tout aussi opiniâtres à vous chicaner jusqu'au moindre sol; mais en même-temps tout aussi disposés à se contenter du plus petit profit, s'ils ne peuvent vendre autrement.

Les Paysans Russes ne sont pas sournois comme les Paysans Allemands : ils parlent beaucoup, sont polis, même à l'excès; entre eux ils se saluent en se donnant la main, s'inclinant, se baisant. Ils s'appellent *Freres ;* leurs supérieurs, ils les appellent *Peres :* ils se prosternent, c'est-à-dire, ils se jettent à terre tout de leur long devant leurs Seigneurs & devant ceux auxquels ils demandent

des graces. Les Ruſſes ont peu d'ambition ; ſi vous leur parlez avec douceur, il eſt vrai que vous obtiendrez d'eux ce que vous voudrez; mais auſſi ils ne s'offenſeront pas ſi vous les traitez de *canailles*, de *frippons*, de *brigands*, & de pis encore. Les Payſans ſont aſſez de bonne foi ; mais dès qu'ils ceſſent de l'être, on ne ſauroit trop prendre de précautions pour n'être pas dupe de leur parole donnée. La culture de leur eſprit eſt bien peu de choſe; ils ne ſavent ni lire, ni écrire ; toute leur ſageſſe conſiſte en proverbes, qui ſe tranſmettent de pere en fils. Ils aiment à chanter, & chantent toujours : le laboureur chante derriere la charrue, le cocher ſur ſon ſiege, le charpentier ſur les toîts : leurs chanſons roulent ordinairement ſur l'amour : la muſique en eſt très-monotone, & toute en mode mineur.

La Religion des Ruſſes eſt, comme on ſait, celle de l'égliſe Grecque : celle des Payſans conſiſte à aller entendre la Meſſe, à ſe proſterner ſoir & matin devant leurs images, en diſant *Ghoſpodi pomiloui*, (Seigneur, aye pitié de moi,) à faire le ſigne de la croix avant & après le repas, & en paſſant devant l'égliſe, & enfin à obſerver les Carêmes. Ce dernier article eſt le point eſſentiel : un Payſan Ruſſe eſt fermement perſuadé que Dieu lui pardonneroit plutôt un meurtre que la violation du Carême. Leurs *Popes* ou Prê-

tres ne ſont guere plus inſtruits dans les villages que les Payſans; toute leur ſcience conſiſte à ſavoir lire paſſablement leur rituel, & à donner la bénédiction même dans les rues à ceux qui la leur demandent, ſoit gratis, ſoit pour un ſol, ou un demi-ſol.

Un village a quelquefois plus d'une égliſe; & en général les égliſes ſont fort nombreuſes en Ruſſie, parce que c'eſt une œuvre méritoire que d'en fonder. La ſonnerie des cloches eſt preſque continuelle, parce qu'elle fait partie du ſervice religieux. Devant chaque égliſe, au-deſſus de la porte, il y a une image ordinairement éclairée d'une bougie. J'ai vu dans les villages quelques-unes de ces images qui devoient repréſenter Dieu le Pere : c'étoit une groſſe tête avec de grands yeux ronds, apparemment pour marquer que Dieu voit tout. Outre les égliſes, on rencontre ſur les chemins de petites chapelles, des images couvertes d'un petit toît de bois, des ſources d'eau qui paſſent pour ſacrées & miraculeuſes, pareillement accompagnées de chapelles. L'Impératrice régnante a fait des arrangements pour éclairer peu-à-peu le peuple, lui donner des Maîtres d'école & des Prêtres plus inſtruits, & une religion plus ſaine.

Tel eſt le peuple auquel j'eus à faire ſur la route de Novogorod à Moſçou. Outre les villa-

ges dont je viens de décrire les habitants, on y trouve quelques villes plus ou moins considérables, principalement *Waldaï*, *Wouischnei-Wolotschok*, *Toriok*, *Twer*, *Rgéva* & *Klin*. Elles sont toutes en bois, excepté Twer, qui est en partie bâti de briques. Il y a encore d'autres endroits qui portent le nom de villes ; mais ce ne sont que des villages érigés en villes par l'Impératrice régnante, & qui pourront dans la suite devenir plus considérables. Dans les villes de bois, les rues au-lieu d'être pavées, sont couvertes d'un plancher. La ville de *Waldaï* que je viens de nommer, est située dans des montagnes : les habitants y ont des mœurs un peu différentes de celles des autres Russes, & plus libres. Ils vendent aux étrangers divers fruits & rafraîchissements : à peine est-on arrivé, qu'on est obsédé de jeunes filles qui vous persécutent pour acheter, en vous disant toutes les gentillesses qu'elles peuvent imaginer. Leur principale marchandise consiste en petits craquelins, qui sont d'un très-bon goût. *Ah! Monsieur*, disent-elles, *achetez de mes craquelins ; vous êtes un si galant cavalier, vous avez de si beaux yeux noirs ; achetez quelque chose de moi ; vous avez de jolies mains & une belle bouche ; servez-vous en pour prendre & manger mes craquelins : ne soyez pas si chiche ; achetez, je vous en prie ; je vous donnerai un bai-*

ſer, ſi vous achetez de moi. Que faire? il faudroit être bien dur, pour ne pas dépenſer quelques ſols au profit de ces êtres ſi inſinuants.

Arrivé à *Klin*, je trouvai cette petite ville à moitié conſumée par un incendie. Ces accidents ne ſont pas rares en Ruſſie, & ſont très-dangereux, à cauſe de la facilité avec laquelle le feu ſe communique aux maiſons de bois. Ils viennent ſouvent des bougies qu'on offre aux Saints: elles ſe renverſent quelquefois pendant que les gens de la maiſon ſont ivres, ou ſe trouvent au cabaret: le feu prend, & dans peu d'heures une ville ou un village eſt en cendres. Une autre cauſe des incendies, c'eſt que les villageois & les habitants des petites villes n'ont pas d'autre moyen de s'éclairer que de longues allumettes de bois réſineux, qu'ils enfoncent par un bout dans les crevaſſes des parois, ou dans un énorme chandelier de bois. C'eſt auſſi avec de pareilles allumettes qu'ils vont par leurs cours, toujours jonchées de paille, de foin, & d'autres matieres combuſtibles. En général, ils prennent peu de précautions contre le feu. S'il prend à leur maiſon, ils tâchent de ſauver leur image, la tiennent dans les mains devant la maiſon brûlante, lui montrent le feu, la prient de les ſecourir, & ſe plaignent amérement de ſon inſenſibilité, ſi elle ne le fait pas.

En quittant *Klin*, je pris à gauche pour aller à *Boldino*, terre où demeuroit M. de *Tatiſchtſchef*. Cette terre eſt à quelques werſtes du grand chemin, & à la même diſtance de *Moſcou* que *Klin*.

J'arrivai vers le temps du dîner. On me mena dans la ſalle à manger. La table étoit fort chargée de mêts, comme elle l'eſt toujours chez les Seigneurs Ruſſes : il y avoit autour de la table une vingtaine de domeſtiques, au moins, les uns en livrée, les autres en habits de payſan. Il y en avoit un entr'autres, qui ſe tenoit derriere la place du maître du logis, qui étoit abſent, avec une grande branche d'arbre, qu'il promenoit doucement par-deſſus la table, pour chaſſer les mouches. Pendant le dîner, il y eut dans l'anti-chambre un concert vocal & inſtrumental : les muſiciens étoient des eſclaves que le Seigneur avoit fait inſtruire ; les chanteuſes, des ſervantes qui entonnoient en *chorus* leurs chanſons nationales. Tel que fut ce repas, tels furent à-peu-près tous les autres.

Puiſque j'ai parlé de la valetaille Ruſſe, il faut que j'en diſe encore quelques mots. Chaque Seigneur tient un nombreux domeſtique. Pour cet effet, il choiſit d'entre ſes payſans ceux qu'il croit avoir le plus d'eſprit, pour les attacher à ſon ſervice perſonnel. De l'un, il en fait

ſon Chapelain, après l'avoir envoyé dans quelque ville pour le faire inſtruire & conſacrer. D'un autre, il en fait un muſicien, après lui avoir fait donner des principes par quelque eſclave d'un village voiſin qui eſt déja inſtruit. D'un autre, il en fait un tailleur, un cordonnier, un ſellier, un horloger; & cela, pour la plupart du temps, à coups de bâton. D'un autre, il en fait un *Prikaſchtſchik*, ou économe pour ſes terres. Il y en avoit même un qui avoit ſervi de Gouverneur avant mon arrivée, ayant retenu quelque choſe des inſtructions d'un Gouverneur qu'il y avoit eu avant moi dans la maiſon. Il fut deſtiné à me ſervir de ſecondant ou de Sous-Gouverneur.

M. de *Tatiſchtſchef* arriva vers le ſoir, me fit beaucoup de politeſſes, & s'entretint avec moi juſques bien avant dans la nuit. Il parloit l'Allemand, mais peu de François. Ses converſations favorites rouloient ſur la politique, ſur ſa famille, ſon pere, ſes voyages, & principalement ſur le Roi de Pruſſe, dont il étoit grand admirateur, comme preſque tous les Seigneurs Ruſſes. M'étant arrangé les jours ſuivants dans une aîle du petit palais de briques de M. de *Tatiſchtſchef*, je commençai bientôt mes fonctions de Précepteur, & je congédiai mon cocher Livonien.

Je ne reſtai que quatre mois dans la maiſon

de M. de *Tatifchtfchef*, favoir le mois de Juillet, Août, Septembre & Octobre. Hors des heures de leçons, on paffoit une grande partie du temps à la promenade, à la chaffe & à faire des vifites. Ces vifites font ordinairement de plus d'un jour. On part de grand matin en *Lineika* ou en *Drofchka ;* on arrive au village dont on va voir le Seigneur, vers les 10 ou 11 heures du matin : puis le temps du dîner étant venu, on reçoit la *Schale*, c'eft-à-dire, un verre ou un petit gobelet d'eau-de-vie, avec des raves, des fauciffes, du jambon, ou quelqu'autre aliment pareil qu'on juge propre à exciter l'appétit. On fe met à table, & on y refte long-temps : les Ruffes lient converfation entre eux, & pareillement les Précepteurs étrangers, s'il s'en trouve plufieurs enfemble. Après le dîner vient un deffert dans une autre chambre, puis la promenade, puis le café, puis le thé, puis un goûter folide, puis le punch, puis la converfation, puis le fouper, puis le coucher : le lendemain on recommence de même, & cela dure autant qu'on juge à propos de refter.

Comme dans la plupart des maifons il y a des Précepteurs étrangers, je ne manquois guere de trouver compagnie par-tout où nous allions en vifite. On peut ranger ces Précepteurs répandus dans la Ruffie, fous trois claffes différentes. La

premiere eſt compoſée de gens d'étude ſans fortune, ou mécontents de leur patrie, qui viennent chercher un aſyle dans ce pays : ils ſont le plus petit nombre. La ſeconde claſſe comprend des perſonnes qui ont eu un ſort dans leur patrie, des marchands, des militaires, & autres qui étant tombés dans la pauvreté ou dans la diſgrace, viennent ici pour gagner leur vie, & pour ramaſſer quelque argent. Cette ſorte de Précepteurs eſt un peu moins rare que la premiere. Enfin, la troiſieme claſſe, qui fait le grand nombre, comprend des gens ſans éducation & ſans ſcience, de toute nation, qui viennent abuſer de la crédulité des Gentilshommes de campagne, & regardent leur nouvel état ſimplement comme un métier plus lucratif que celui de perruquier, de faiſeur de bas, de laquais, de palfrenier, qu'ils avoient autrefois embraſſé. Ils commencent cependant à moins réuſſir ; les Gentilshommes ſont devenus plus méfiants, & exigent ſouvent que leurs Précepteurs ſoient examinés à l'Académie de Pétersbourg, ou à l'Univerſité de Moſcou, & qu'ils ſoient munis de bons témoignages. Auſſi peu que la plupart de ces Précepteurs ont de mérite, auſſi peu ſontils eſtimés de leurs Seigneurs : ceux-ci les conſiderent & les traitent ſouvent tout au plus comme les premiers eſclaves de leur maiſon : & malheureuſement les gens honnêtes & inſtruits ſont quel-

quefois enveloppés dans le même mépris, & essuyent les mêmes traitements.

Pour ce qui est de moi, je ne saurois me plaindre de M. de *Tatischtschef:* il s'est toujours comporté envers moi comme envers un ami. Cependant, comme je l'ai dit, je ne restai que quatre mois dans sa maison. Les circonstances avoient changé : les fils de ce Seigneur étoient engagés dans un régiment des Gardes, & devoient entrer en service; de façon que le voyage projetté devenoit nul, ou du moins étoit retardé de trois ans. M. de *Tatischtschef* vouloit me retenir pour élever ses plus jeunes enfants : mais ne jugeant pas à propos de rester simplement comme Précepteur sédentaire à une campagne, & la maniere de vivre à laquelle j'étois obligé de me conformer, commençant à me déplaire, je demandai mon congé à M. de *Tatischtschef*, & le priai de me faire mener à Moscou, pour prendre delà le chemin de Pétersbourg, & m'en retourner dans ma patrie. Il me représenta que si je voulois absolument partir, il valoit mieux aller tout droit à Pétersbourg, pendant que les chemins étoient encore praticables; que si j'allois auparavant à Moscou, l'automne s'avançant de plus en plus, je serois obligé d'attendre le temps des traîneaux pour me rendre ensuite à Pétersbourg. J'entrai dans ses raisons; il me donna une *Ki-*

bitka qui devoit me mener jufqu'à Pétersbourg, avec un Payfan pour me conduire, & un Domeftique pour me fervir en chemin. Ayant pris congé le foir de toute la maifon, je me mis de grand matin dans ma *Kibitka*, & je partis avec mes deux Ruffes.

Au-lieu d'entrer d'abord dans le grand chemin, mes gens avoient ordre de me mener jufqu'à Torjok par différentes terres de M. de *Tatifchtfchef*, où je fus logé & nourri gratis, & où d'ailleurs les chemins étoient encore paffablement bons. A Torjok, je rentrai dans la grande route, & je repaffai par les mêmes chemins que j'avois déja vus, en rétrogradant jufqu'à Novogorod.

Je n'avois perfonne avec moi qui entendît d'autre langue que la Ruffe, & je ne rencontrai même par tout le chemin que des Ruffes : je fus donc obligé d'arranger, le mieux que je pouvois, le petit nombre de mots que j'avois appris, & la néceffité où je me trouvois de m'en fervir me les inculqua mieux que n'auroit fait le meilleur Maître de langue. Les étrangers ont ordinairement une idée très-fauffe de cette langue. Ils croyent qu'elle eft dure ; mais tout au contraire, elle eft la plus douce des langues Sclavonnes : elle eft moins propre que l'Italienne à être chantêe, mais elle l'eft beaucoup plus que l'Allemande, & à-peu-près autant que la Françoife.

Il

Il y a auſſi des gens qui s'imaginent que cette langue a du rapport avec la Grecque, apparemment fondés ſur ce que les Ruſſes ſuivent le rite Grec dans la religion, & qu'ils ont adopté une partie de l'alphabet Grec. Mais pour peu qu'on connoiſſe les deux langues, on voit qu'elles ſont d'origine toute différente, & qu'elles n'ont pas plus de rapport que le François & l'Allemand. Au reſte, pour connoître à fond la langue Ruſſe, il faudroit étudier le Sclavon, qui en eſt la ſouche; cela eſt d'autant plus aiſé, que le Sclavon eſt encore uſité dans le ſervice divin, & regardé comme la langue ſacrée de ce pays, à-peu-près comme le Latin dans les Pays Catholiques Romains.

Etant retourné ſur mes pas juſqu'à Novogorod, je pris de-là le chemin de Pétersbourg. Je m'arrêtai pluſieurs fois dans des villages habités par des Sectaires qui ſe diſent *Staroverſi*, c'eſt-à-dire, gens de la vieille croyance, mais que les Orthodoxes nomment *Raskolniki* ou hérétiques : ils ne different preſque point des Grecs Orthodoxes dans le Dogme, mais ſeulement dans les Rites & dans la Hiérarchie. Autrefois ils furent perſécutés; & comme il arrive toujours, leur nombre s'augmenta : aujourd'hui on les laiſſe en repos, & ils ſe fondent inſenſiblement. Ce ſont de bonnes gens, & ils vous reçoivent bien, pourvu

qu'on ne fume pas de tabac dans leurs huttes & devant leurs images : car cette plante leur est en horreur, ainsi qu'aux autres Paysans Russes, qui ne l'aiment pas non plus. Ils disent qu'entre toutes les plantes que Dieu a créées, il en a fait une exprès pour l'accabler de sa malédiction ; & cette plante infortunée, c'est le tabac. S'ils ne peuvent empêcher que leurs images ne soient parfumées de tabac, ils vont aussi-tôt les laver & les purifier.

Etant parvenu à *Pétersbourg*, je me logeai dans une auberge, & je tâchai d'apprendre à connoître la ville & ses habitants. Au-lieu d'une simple description, qu'il me soit permis de faire ici une comparaison entre deux villes également célebres & fréquentées par les étrangers : je veux dire *Berlin* & *Pétersbourg*. Quant à l'étendue, Pétersbourg est incontestablement plus grand que Berlin, & aussi plus peuplé. Le nombre des habitants de Pétersbourg peut surpasser de quelques dixaines de milliers celui des habitans de Berlin. Pétersbourg n'est pas achevé, & les quartiers éloignés du centre de la ville sont encore remplis de maisons de poutres construites à l'ancienne maniere du pays : mais ce qui est achevé, est d'un bon goût. Il y a des édifices plus riches pour la matiere, qu'on n'en voit à Berlin ; témoin un Palais tout incrusté de marbre du pays, & l'E-

glise *d'Isaac* qui sera de même. Des quais de granit qui bordent la Newa & ses canaux, ne sont pas l'un des moindres embellissements de la ville. La statue équestre de *Pierre premier*, est un ouvrage digne d'admiration. Le Jardin d'été, situé dans la ville & ouvert à tout le monde, fournit une promenade agréable. Le Palais Imperial est un beau monument d'architecture, quoique trop chargé d'ornements. A tout cela *Berlin* peut opposer un grand nombre de belles maisons, l'élégance & la diversité qui regne dans leur architecture, ses nombreux édifices publics, son Arsenal, son Opéra, sa Bibliotheque, ses Eglises, ses tours, son château, dont la structure est imposante & majestueuse, ses belles Places d'exercice & de Marché, les Statues dont les places & les édifices publics sont décorés, les promenades des tilleuls, des maronniers & des saules, la statue équestre du Grand Electeur, & mille autres objets dignes de l'attention d'un Voyageur. *Berlin* s'est embelli très-promptement, parce que le Roi bâtit à ses fraix jusqu'aux maisons bourgeoises, au lieu qu'en Russie ce sont les particuliers qui bâtissent leurs maisons. On peut donc dire en général que par rapport à l'architecture & aux promenades publiques, Berlin l'emporte jusqu'à présent sur Pétersbourg. Si l'on ne considere que le plan des deux villes, c'est Pétersbourg qui aura

la préférence pour la régularité. Les rues principales, qu'on nomme des *perspectives*, aboutissent à l'Amirauté, dont la tour est dorée; ce qui la fait appercevoir de loin, & empêche qu'on ne puisse s'égarer. Berlin étant une ville ancienne, on n'a pu changer la distribution des rues : elles sont cependant pour la plupart d'une largeur suffisante. A Petersbourg, je les trouve presque trop larges; ce qui augmente sans nécessité les distances. Disons un mot de la propreté des rues. Les Aqueducs souterreins qu'on a pratiqués à Pétersbourg, sont d'une grande utilité pour l'écoulement des eaux : nos ruisseaux qui bordent les rues, ne sont pas si propres ni si utiles. Le pavé de Pétersbourg est un peu meilleur que le nôtre.

Pour juger qu'une ville soit belle, il faut être affecté agréablement des objets qu'on voit passer dans les rues. A Pétersbourg, ce sont des équipages ordinairement élégants, mais souvent mal attelés & mal accompagnés, comme j'ai eu occasion de le dire. Les piétons que l'on voit dans les rues, sont des *Mougiks* ou esclaves, dont l'extérieur est peu prévenant; pour voir leur propreté, il faudroit les déshabiller. Les mendiants sont assez rares, parce que chaque Seigneur entretient ses sujets; mais les chiens hargneux y abondent. A tous ces égards, je préfere Berlin. Nos

équipages ſont moins nombreux, & quelquefois moins brillants, mais mieux attelés & mieux accompagnés : les rues ne ſont pas fort embarraſſées de voitures ; un piéton y eſt plus ſûr : auſſi marchons-nous beaucoup plus à pied. Nos Berlinois, même ceux de la plus baſſe claſſe, s'habillent proprement. Nos rues ſont paſſablement nettes de mendiants, & il ſeroit à ſouhaiter que le Parc le fût auſſi. Notre Police veille à la ſûreté des gens qui marchent à pied, en faiſant tuer ou du moins renfermer les mauvais chiens.

Le Parc, dont je viens de faire mention, me conduit aux environs de notre ville. Ils ſont agréables, & très-propres à la promenade. Ceux de Pétersbourg ne ſont pas ſi attrayants ; ou du moins les belles promenades ſont beaucoup plus éloignées de la ville, de façon qu'il eſt difficile d'y aller à pied.

Les divertiſſements publics ſont nombreux & brillants à Pétersbourg. Pendant tout l'hyver, on n'y parle que de bals, de maſcarades, d'Opéra, de Comédies, de feux d'artifices, d'illuminations. Les *Clubs* ou ſociétés d'amuſement ſont fréquentés pendant toute l'année. Si c'eſt-là un avantage pour une grande ville, on ne peut le refuſer à Pétersbourg, & lui donner à cet égard la ſupériorité ſur Berlin. Les Théâtres en particulier ſont bien montés : on joue des Opéra ſé-

rieux & bouffons en Italien, des Tragédies & des Comédies en Ruſſe, en Allemand & en François. Il y a eu même une Comédie Angloiſe, mais elle n'a pu ſubſiſter.

Le jeu eſt fort en vogue à Pétersbourg. On y joue principalement au billard & aux cartes, & à plus gros jeu qu'à Berlin. Dans les Compagnies, la converſation eſt peu de choſe; & dès qu'il y a trois ou quatre perſonnes enſemble, on dreſſe les tables de jeu. On joue avant & après le dîner, puis toute la ſoirée, & quelquefois une bonne partie de la nuit. Les jeux de haſard ſont défendus, mais cette défenſe eſt mal obſervée. Les Loteries y ſont preſque inconnues. A Berlin, on joue un peu moins aux cartes, mais on perd beaucoup d'argent aux Loteries.

Un homme d'étude peut trouver plus de ſociété à Berlin qu'à Pétersbourg, où il eſt preſque borné aux Membres de l'Académie des Sciences. Mais d'un autre côté, les Gens de Lettres à Berlin ſont ſi occupés de leurs différents emplois, qu'ils ont rarement le temps de converſer enſemble : ou bien s'ils ſe rencontrent en ſociété, ils ſont ſi fatigués de leurs occupations ſérieuſes, qu'ils cherchent quelque diſtraction en prenant part aux amuſements mêmes les plus frivoles.

En vain jouiroit-on dans une ville des plus grands agréments de la ſociété, ſi l'on n'avoit en même-temps de quoi ſatisfaire aux beſoins du corps. A cet égard il regne une égale abondance dans les deux villes que je compare. Si Péterſbourg a la préférence par la quantité & le bon marché du poiſſon, de la volaille & du gibier, Berlin eſt mieux fourni de légumes, de jardinage & de fruits. Le vin eſt de meilleure qualité & à plus bas prix chez nous. La bierre d'Angleterre, défendue chez nous, eſt d'un uſage aſſez fréquent en Ruſſie. La bierre commune de Berlin eſt ordinairement meilleure que celle de Pétersbourg, quoique la nôtre ait beaucoup dégénéré. On ne braſſe point de bierre blanche en Ruſſie. L'eau eſt bonne dans l'une & l'autre ville. Celle de la Néwa, qu'on boit à Pétersbourg, eſt d'une clarté cryſtalline, hors le temps du dégel : elle cauſe une petite diarrhée à ceux qui n'y ſont pas accoutumés. L'eau de pompe que nous buvons à Berlin, eſt un peu moins tranſparente, & laiſſe un dépôt de nître dans les vaſes où on la fait bouillir; mais elle n'en eſt pas moins ſaine. Le *Punch* eſt une boiſſon beaucoup plus commune à Pétersbourg qu'à Berlin. L'eau-de-vie & les liqueurs diſtilées ſont d'un uſage fréquent à Pétersbourg : on en offre ordinairement un petit verre ou gobelet plein à chaque con-

vive avant le repas. Chez nous, on ſe ſert peu de ces boiſſons fortes.

Puiſque nous en ſommes aux aliments, diſons auſſi un mot de l'économie. Elle eſt plus exacte chez nous : mille petites choſes dont nous profitons dans le ménage, ſe perdent à Pétersbourg : nous ne prodiguons pas le bois ; & la premiere fois qu'après mon retour je paſſai par une cuiſine Berlinoiſe, je cherchai des yeux le feu qui chauffoit, tout tranquillement, les pots de terre dont il étoit environné dans un coin de l'âtre. A Pétersbourg, un aveugle verroit la flamme qui fait bouillir les marmites de fer & de cuivre ſous leſquelles elle pétille.

Les repas en Ruſſie répondent au luxe du foyer. Ils ſont abondants ; & un dîner de ſix plats eſt quelque choſe de fort commun, ſans compter le deſſert. L'hoſpitalité y eſt exercée dans toute ſon étendue : un ami, un inconnu même qui arrive vers l'heure du repas, reſte ordinairement, & ſe met à table preſque ſans être invité : au-lieu que chez nous on invite les gens pluſieurs jours d'avance, ne fût-ce que pour une taſſe de café. Notre méthode eſt certainement moins diſpendieuſe. Sachant qu'on mangera ſeul, on peut ſe borner au ſimple néceſſaire : on n'a pas non plus beſoin de tenir des proviſions en faveur des viſites inattendues qui pourroient ſurvenir.

Le luxe des habillements & des équipages eſt plus grand à *Pétersbourg* qu'ici. Un carroſſe eſt un meuble dont on ne ſauroit guere s'y paſſer, vû l'étendue de la ville, & les boues de l'automne & du printemps. Il faut dans chaque ménage, outre les femmes ou filles, des domeſtiques mâles, parce que les femmes ne travaillent que dans la maiſon, & ne ſe laiſſent pas employer à des ouvrages un peu rudes, ni à des commiſſions pour leſquelles il faut traverſer les rues. Les domeſtiques coûtent plus d'entretien à Péterſbourg qu'ici.

On peut juger par tout ce que je viens de dire, que, généralement parlant, l'entretien d'un ménage eſt plus diſpendieux à Pétersbourg, moins par la cherté des denrées, que par le ton de grandeur qui regne entre les gens d'un certain ordre. Ajoutez à cela la cherté exceſſive des loyers & celle des objets de luxe, & vous concevrez qu'il faut beaucoup de revenus pour vivre honnêtement à Pétersbourg. Auſſi ſont-ils proportionnés à la dépenſe. Les profits des Marchands ſont très-grands; les appointements des perſonnes en place ſont conſidérables, & les ouvriers étrangers ſe font bien payer leurs ouvrages. Il n'y a rien qui mette des bornes au prix des choſes; point de taxes qui en déterminent la valeur, point de privileges excluſifs; point de fermes, excepté

celle de l'eau-de-vie ; point de maîtrises qui empêchent un homme industrieux de faire ce qu'il peut & ce qu'il veut. Les productions du Pays ne payent aucun droit en entrant dans la ville ; & celles des pays étrangers, ayant subi les droits d'entrée, ne sont plus soumises à aucune sorte d'inspection. Chacun peut donc mettre tel prix qu'il veut ou qu'il peut obtenir, à ses denrées, à ses marchandises, ou à son travail. Avec toutes ces facilités, il n'y a point d'étranger, de quelque état qu'il soit, qui ne puisse gagner sa vie en Russie. Cependant il y en a bien peu qui s'enrichissent ; ils dissipent d'un côté en luxe & en divertissements, ce qu'ils gagnent de l'autre. L'argent roule sans cesse, & un rouble n'est pas plus estimé que chez nous une piece de quatre gros. Ceux qui amassent quelque argent, en peuvent tirer des intérêts considérables ; la loi les a fixés à 5 pour 100 ; mais quelques-uns en retirent jusqu'à 10 pour cent ; & les usuriers beaucoup davantage. A Berlin, le gain, les intérêts de l'argent, les appointements sont plus petits ; mais il y a plus d'économie, & moins de luxe. Je suis persuadé que, malgré l'éclat des maisons commerçantes à Pétersbourg, elles possedent moins de réel que les nôtres.

Je finis par le climat. Celui de Berlin est pré-

férable, au printemps, en été, & en automne; mais celui de Pétersbourg l'emporte en hyver, par le froid ſec qui y regne. Car nos hyvers humides, pluvieux & neigeux, ſouvent interrompus par des dégels, ne peuvent que nuire à la ſanté. Le froid de Ruſſie n'a rien de redoutable. On en eſt garanti par des poëles mieux conſtruits que les nôtres, des fenêtres doubles, des portes doubles, des carroſſes bien fermés, & de bonnes peliſſes, qui ſont cependant preſque auſſi cheres que chez nous.

Je termine ici ma comparaiſon; il eſt impoſſible de tout dire & d'entrer dans tous les détails. Il faut voir les villes étrangeres, pour en avoir une parfaite connoiſſance.

L'un des plus grands agréments de Pétersbourg, quant au local, réſulte de la *Néwa* qui paſſe par la ville. A 50 werſtes de Pétersbourg, vers le Nord-Eſt, eſt un très-grand lac, appellé le *Ladoga*, qui reçoit les eaux de beaucoup de rivieres. Ce qu'il reçoit de tant de côtés différents, il le rend en une ſeule maſſe, c'eſt-à-dire, qu'il ſe décharge des eaux qu'il ne peut contenir, par un large fleuve, qui eſt la Néwa. C'eſt un des plus beaux fleuves du Globe terreſtre: ſon cours n'eſt pas long, mais majeſtueux: il eſt aſſez rapide. En été, il eſt couvert de vaiſſeaux, de barques, de chaloupes à voiles ou à rames, qui

font un tableau mouvant, très-intéreſſant pour le ſpectateur. Vers le commencement de Novembre, il charrie des glaces qui viennent pour la plupart du *Ladoga :* ces glaces s'accumulent vers l'embouchure du fleuve, & s'y arrêtent. Dès-lors la croûte ſolide qui ſe forme ſur l'eau, s'étend de plus en plus en remontant vers la ſource, juſqu'à ce que tout ſoit fermé. S'il reſte çà & là des ouvertures entre les glaçons, les fortes gelées qui ſurviennent les ont bientôt fermées. Toute la couverture s'épaiſſit de plus en plus, quelquefois juſqu'à la hauteur d'un homme : une couche épaiſſe de neige couvre le tout. Dès-lors il n'y a plus de fleuve : on ne voit qu'une plaine couverte de neige ; les hommes, les animaux, les fardeaux les plus peſants, les carroſſes à ſix chevaux paſſent par-tout ſans qu'on ait la moindre idée d'un danger. Il ſe forme ſur la glace des chemins battus pour les piétons, & d'autres pour les voitures, qui tracent de profondes ornieres dans la neige. Cela dure ſans interruption pendant tout l'hyver. Mais vers le milieu ou la fin d'Avril, la *Néwa* veut revoir la lumiere du jour, & jouir du ſoleil qui monte de plus en plus ſur l'horiſon. Cet aſtre bénin, pour l'aider à ſe déshabiller, lance des rayons de plus en plus brûlants ſur la dure écaille dont elle s'eſt couverte : la neige ſe fond ; la glace change de

couleur ; elle devient d'abord bleuâtre, ſa couleur ſe rembrunit de plus en plus, à la fin elle eſt toute noire : elle n'a plus de conſiſtance, & s'écroule ſous les pieds du paſſant téméraire. Pendant que le ſoleil travaille par-deſſus, la *Néwa* trouvant moins de réſiſtance, mine par en-bas ; la croûte devient moins épaiſſe, il ſe fait des trous çà & là. Tout étant ainſi préparé pour la métamorphoſe, il arrive un moment où la glace n'a plus aſſez de ſolidité pour réſiſter au mouvement de l'eau. On entend un cliquetis ſemblable à celui des chaînes dans une priſon ; la glace ſe rompt en mille & mille morceaux qui ſe pouſſent les uns les autres. Souvent ils s'arrêtent, parce qu'ils s'embarraſſent les uns dans les autres, ou parce qu'ils rencontrent les chemins battus, qui réſiſtent toujours le plus long-temps : mais enfin tout ſe rompt, tout eſt emporté ; & le fleuve ſe remontre dans tout ſon éclat. Le Commandant de la forteresſe, qui eſt vis-à-vis du palais, de l'autre côté de la riviere, ſe met le premier ſur une grande chaloupe : il paſſe la riviere, accompagné de pluſieurs autres chaloupes ; & étant arrivé au bord oppoſé, il annonce à la Cour, à l'Amirauté & à la ville, le dégagement du fleuve, par des coups de canon, & des cris de joie que pouſſent les matelots. Quelques jours après, la riviere redevient impraticable, parce qu'après s'ê-

tre dépouillée de ſa croûte, elle reçoit les glaçons du *Ladoga*, qui n'étant pas une eau courante, ſe débacle plus tard : ces glaçons monſtrueux couvrent quelquefois la demi-largeur du fleuve ; & lorſqu'ils arrivent inopinément, ils emportent des bateaux bien loin du lieu de leur deſtination, & en renverſent d'autres. La *Néwa* charrie pendant pluſieurs jours les dépouilles du *Ladoga*, qui s'accumulent & ſe fondent inſenſiblement entre Pétersbourg & Cronſtadt. Dès-lors la navigation recommence, & les ponts de bateaux ſont remis ſur les trois bras du fleuve : je dis les trois bras ; car à Pétersbourg la *Néwa* ſe partage : le principal lit du fleuve conſerve le nom de *Néwa ;* le ſecond eſt *la petite Néwa*, & le troiſieme la *Newka.* Ces trois bras ſe réuniſſent au-deſſous de la ville, & forment une baye ſi large, qu'étant au milieu, on apperçoit à peine à la vue ſimple les deux bords : car le lit de la baye étant peu profond, les eaux gagnent en largeur ce qu'elles perdent en profondeur. Cette baye s'étend depuis Pétersbourg juſqu'à Cronſtadt, & quelques-uns la regardent comme faiſant encore partie de la *Néwa.*

La *Néwa*, ſemblable au Lac dont elle eſt fille, quelque attrayante qu'elle paroiſſe, a ſes caprices : elle eſt épouvantable dans ſes fureurs. Souvent après le plus beau calme, vous la voyez qui

commence à friſſonner ; de limpide qu'elle étoit, elle devient ſombre & noirâtre ; les bouillons ſe changent en vagues ; bientôt le ſommet des vagues ſe couvre d'une écume qui reſſemble dans l'éloignement à de grands flocons de laine : c'eſt pourquoi les Marins appellent ces écumes, des *agneaux*. Le fleuve ſemble ſe tourmenter pour réſiſter au vent qui vient de la mer & qui s'oppoſe à ſon cours : il ſe gonfle & ſe ſouleve preſque au niveau de ſes bords : ſa fureur augmente avec la rage du vent ; il ballotte les plus gros vaiſſeaux, les arrache de leurs ancres, les jette contre les ponts, & engloutit des barques & des chaloupes. Si malheureuſement il regne dans le Nord des tempêtes qui refoulent les eaux de la Mer d'Allemagne dans la Baltique, de la Baltique dans le Golfe de Finlande, & de-là dans la Néwa ; & ſi la lune dans ſon périgée & paſſant par le Méridien, tient les eaux des deux Mers comme ſuſpendues au-deſſus de leur niveau, alors le fleuve, trop foible pour réſiſter aux efforts réunis du Ciel & de l'Athmoſphere, ſort de ſon lit, inonde la moitié de Pétersbourg, jette les navires ſur les terres & dans les forêts, engloutit hommes & animaux, emporte les maiſons de bois, & ne finit ſes ravages que lorſque la lune & le vent ne l'inquietent plus. Dès-lors il ſe retire dans ſon lit, & y coule auſſi tran-

quillement que s'il ne fût rien arrivé. Ces déluges de la *Néwa* arrivent plutôt en automne qu'en toute autre ſaiſon. Le dernier qui fut remarquable a été en 1777, peu avant mon arrivée à Pétersbourg, & j'en ai vu encore les traces funeſtes.

Il y a preſque toutes les années des inondations qui ne s'étendent qu'aux parties les plus baſſes de la ville. L'Impératrice régnante a fait des arrangements pour mettre les habitants en état de ſe garantir des ſurpriſes de l'inondation. A la fortereſſe, on obſerve continuellement les crues de la *Néwa*. Dès qu'elle s'éleve au-deſſus du terme moyen de ſa hauteur, on l'annonce à la ville par un coup de canon : à meſure que l'eau s'éleve encore, les coups de canon ſont redoublés; ſi le danger augmente, on met des ſignaux ſur la tour de l'Amirauté, & on bat la caiſſe par toute la ville, ſur-tout s'il fait nuit. De cette maniere les habitants étant réveillés & attentifs au danger, peuvent ſauver à temps leurs perſonnes & leurs biens. Cet ordre n'exiſtoit pas en 1777, & beaucoup de perſonnes qui logeoient dans des rez-de-chauſſée ont été noyées; car l'eau monta preſque ſubitement juſqu'à la hauteur de leurs fenêtres, & on alloit en chaloupes à voiles par les rues de la ville.

La Néwa, pendant les temps qu'elle eſt couverte

verte de glace, ſe prête à toutes ſortes de divertiſſements & de cérémonies. Le Carnaval étant arrivé, les Mougiks de Pétersbourg conſtruiſent ſur la riviere même leurs montagnes de glace : ce ſont des plans inclinés, faits de charpente, & élevés à la hauteur d'une maiſon de deux étages; on couvre, ou plutôt on pave le plan incliné, de grands morceaux de glace, coupés à quelque diſtance de-là : on verſe de l'eau deſſus, pour que le tout devienne plus uni par la gelée. On monte au ſommet de l'édifice par un eſcalier de bois, & on ſe divertit à deſcendre de-là avec une rapidité prodigieuſe, le long du plan, ſoit en traîneau, ſoit à patins. Le mouvement s'accélérant de plus en plus pendant la deſcente, on eſt emporté à une grande diſtance de l'édifice, ſur la glace unie de la riviere, dont on a préalablement ôté la neige. Pendant que les eſclaves s'amuſent à cet exercice, ils ont une foule innombrable de ſpectateurs de tout ordre, qui environnent ces montagnes artificielles, les uns à pied, d'autres à cheval, d'autres en carroſſe; & la glace ſoutient tout ce peuple, comme le pavé le plus ſolide. Au jour des Rois, il ſe fait ſur la glace près de la rive, une autre cérémonie qui n'y attire pas moins de monde : c'eſt celle de la bénédiction de l'eau, qui ſe fait ſous les fenêtres du palais de l'Impératrice. Les principaux Eccléſiaſti-

ques de la Religion dominante ſe rendent ſur la glace, où l'on a fait auparavant un trou que l'eau remplit auſſi-tôt: ils béniſſent cette eau avec beaucoup de prieres, en y trempant une Croix : les gens du commun apportent leurs enfants, & les Prêtres les baptiſent, en les trempant dans l'eau de la riviere. Autour des Prêtres ſe trouvent les perſonnes les plus diſtinguées de la Cour : ſur la glace & ſur la rive ſont rangés en file des régiments entiers de ſoldats, pour recevoir la bénédiction en même-temps que la riviere. La cérémonie étant finie, les ſoldats font des décharges de leurs mouſquets, & les canons de la fortereſſe & de l'Amirauté leur répondent : puis chacun ſe retire chez ſoi (1). A la ſuite de la cérémonie, les Prêtres s'aſſemblent chez le Confeſſeur de l'Impératrice, pour dîner chez lui. A ce feſtin ont été invités ces dernieres années les principaux Eccléſiaſtiques de toutes les Religions: de façon qu'on voit à une même table des Archevêques & Evêques Grecs, des Archimandrites Arméniens, des Moines Catholiques, des Paſteurs Luthériens & Réformés, tous en habits de cérémonie. J'ai aſſiſté deux fois à ces dîners :

---

(1) La cérémonie de la bénédiction de l'eau eſt à proprement parler une commémoration du baptême de Jeſus-Chriſt, dont l'Egliſe Grecque a fixé la date au 6 de Janvier, que nous nommons le jour des Rois.

on s'y entretenoit en Latin ſur des matieres de philoſophie & de religion, toujours dans la plus grande paix, & ſans aigreur.

Je reviens encore à la Néwa. J'ai dit qu'on n'y remettoit les ponts de bateaux qu'après la débacle. Il faut en excepter le principal pont qui lie la ville au *Waſilioſtrof* ou à l'iſle de Baſyle, formée par la grande & la petite Néwa. On ôte ce pont, lorſque la Néwa eſt ſur le point de ſe fermer. Mais on le remet enſuite pendant l'hyver, moyennant des ouvertures qu'on fait dans la glace pour y placer les bateaux qui portent le pont. On l'ôte de nouveau vers le temps de la débacle, pour le rétablir lorſque la débacle eſt finie. Il y a long-temps qu'on cherche le moyen de conſtruire ſur la Néwa un pont permanent, ſoit de bois, ſoit de pierre, & il s'eſt fait à ce ſujet une quantité de projets & de modeles; mais juſqu'ici on n'a encore trouvé rien de bien ſatisfaiſant : le grand obſtacle qu'on rencontre dans cette entrepriſe, eſt la débacle, qui ne pourroit qu'emporter le pont que l'on conſtruiroit, ou du moins le ruiner peu-à-peu.

Ayant donné au Lecteur une idée de Péterſbourg & de la Néwa, il eſt temps de reprendre le fil des événements. Mon deſſein, en arrivant à Pétersbourg, n'étoit nullement d'y fixer mon

séjour. Je me proposois de retourner bientôt dans ma patrie, pour y chercher de l'emploi. Je changeai de résolution au bout de quinze jours, voyant qu'il se présentoit une occasion de me placer assez avantageusement; & je crus que me trouvant en Russie, il valoit mieux y prendre de l'emploi & y séjourner pendant quelque temps, afin d'apprendre à connoître ce Pays. Ce fut presque par hasard que j'appris qu'il y avoit une place de Gouverneur vacante au Corps des Cadets de terre. Je me présentai à M. de *Ribas*, alors Major, & à M. *Euler* fils, alors Directeur d'études de ce Corps, & je fus accepté sans difficulté.

On appelle l'institution où j'entrai, le Corps des Cadets de terre, pour la distinguer du Corps des Cadets de Marine, de celui des Cadets Grecs, & de celui des Ingénieurs. Les Cadets de terre sont au nombre de 600. Ils sont divisés en cinq âges; le premier âge comprend les Cadets de 6 à 9 ans; le second ceux de 9 à 12 ans; le troisieme ceux de 12 à 15 ans, le quatrieme ceux de 15 à 18 ans, & le cinquieme ceux de 18 à 21 ans. Aucun Cadet n'est reçu qu'à l'âge de 6 ans environ; il faut qu'il demeure 15 ans consécutifs dans le Corps, & qu'il passe successivement par tous les âges. Pendant ce temps, il est continuellement sous les yeux de ses Supérieurs, & ne peut sortir de l'enceinte de l'immense hô-

tel occupé par cette petite république de jeuneſſe. Le premier âge a des Gouvernantes ; le ſecond & le troiſieme ont des Gouverneurs ; le quatrieme & le cinquieme, des Officiers militaires. Tous les âges ont des Maîtres & des Profeſſeurs : le quatrieme & le cinquieme interrompent leurs études pendant l'été, pour s'appliquer entiérement à des exercices militaires, qui ſe font dans un grand jardin dépendant du Corps : il paſſent même les nuits d'été dans ce jardin, couchés ſous des tentes, de même que leurs Officiers. M. *Betskoï*, vieillard très-eſtimé de l'Impératrice, étoit alors Directeur en chef du Corps des Cadets de terre, & il avoit ſous lui un Lieutenant-Général, demeurant toujours dans l'enceinte du Corps.

On ſe plaint généralement en Ruſſie, que malgré tant de beaux arrangements qu'on a faits au Corps des Cadets de terre, il ne produit point tout ce qu'on en devoit attendre; & que le nombre des gens inſtruits & des bons Militaires qui en ſortent, eſt aſſez petit. Je crois en découvrir deux cauſes. La premiere, c'eſt le trop d'indulgence dans les Chefs, & le peu de ſévérité dans la diſcipline : il eſt vrai que ce n'eſt point la meilleure éducation que celle qu'on donne à coups de plat d'épée ; mais comme il ne ſe peut faire que parmi une jeuneſſe ſi nombreuſe, il ne ſe

trouve des têtes revêches & indociles, la févérité ne devroit pas être bannie : un feul mauvais fujet qu'on ne réprime pas fuffifamment, peut corrompre toute une claffe. Mais, dira-t-on, comment eft-il poffible qu'il y ait des poliffons entre des jeunes gens qui depuis l'âge de fix ans ont été fous une infpection continuelle ? Je réponds premiérement qu'avant l'âge de fix ans, un enfant peut déja avoir été gâté ; & fecondement, je nie que tous les hommes foient naturellement difpofés au bien: il y en a qui, de quelque maniere qu'on les éleve, n'aimeront jamais que le défœuvrement, l'efpiéglerie & le défordre ; & ce font ceux-là qu'il faut tenir en bride, de peur qu'ils ne gâtent leurs camarades. L'expérience parle en ma faveur. Entre fix cents Cadets élevés tous de la même maniere depuis l'âge de fix ans, j'ai vu à-peu-près autant de différence pour le caractere, que s'ils euffent été tous élevés féparément. Dire que tous les hommes font naturellement égaux, naturellement bons, &c., c'eft une affertion qui ne convient qu'à quelqu'un qui n'a jamais vu des enfants. Les hommes ne naiffent pas plus égaux que les arbres de même efpece ; & de même que ceux-ci ne portent pas tous également de bon fruit, de même auffi les jeunes gens ne font pas également propres ni aux fciences, ni aux belles actions.

La ſeconde cauſe de la réuſſite imparfaite de l'éducation qu'on donne au Corps des Cadets, c'eſt la difficulté de trouver de bons Gouverneurs & de bons Officiers : comme ce ſont tous des étrangers, on les prend tels qu'on les trouve; c'eſt un heureux haſard que d'en rencontrer de bons. Ceux qu'on reconnoît incapables du poſte qu'ils ont accepté, ſont renvoyés, & on en prend d'autres qui ne valent ordinairement pas mieux, & qu'on renvoye de même. Joignez à cela des cabales qu'il y a preſque toujours entre eux, & qui font que les hommes qui pourroient être les plus utiles au Corps, ou ſont congédiés, ou s'en vont d'eux-mêmes. En réuniſſant tout ce que je viens de dire, on concevra aiſément comment il arrive qu'un établiſſement ſi coûteux, ne répond pas entiérement à l'attente qu'on s'en étoit formée. Il a ſubi une grande réforme ſous le regne préſent. Auparavant il n'y avoit point de Cadets ſi jeunes; ils étoient entiérement gouvernés à la militaire & avec ſévérité : cependant il en ſortoit d'excellents éleves, & pluſieurs des meilleurs Généraux de l'Empire y ont reçu leur éducation.

Je ſerois le plus ingrat des hommes, ſi je me plaignois de mon ſéjour au corps des Cadets; je vivois bien avec les autres Gouverneurs, & avec les Profeſſeurs, ne fréquentant que ceux

qui étoient véritablement des gens d'étude & de bonnes mœurs : j'avois le bonheur d'être eſtimé des Chefs, & aimé des Cadets. Si je quittai le Corps au bout de quatorze mois, ce ne fut ni par mécontentement de ma part, ni par cabales, ni par aucune injuſtice : mais voici comment la choſe arriva. J'avois été une fois à l'Egliſe Françoiſe Réformée de Pétersbourg : au-lieu de Prédicateur, je n'y trouvai qu'un Chantre qui liſoit des ſermons imprimés. Je lui fis connoître que j'étois Théologien, & il m'introduiſit comme tel chez les principaux Membres de l'Egliſe. On me dit que le Paſteur précédent, M. *Curchod*, étant retourné dans ſa Patrie, on n'en avoit pas encore élu d'autre, & on me pria de prêcher quelquefois durant la vacance. Le Corps des Cadets n'occupant pas tout mon temps, j'acceptai l'offre, & donnai des ſermons de quinze en quinze jours. Cela continua pendant près de ſix mois, ſans qu'on ſongeât à appeller un Paſteur. Enfin, on me propoſa d'accepter moi-même le Paſtorat. J'y conſentis : je fis venir de Berlin des atteſtations au ſujet de mes études théologiques, & je fus élu d'une voix unanime par le troupeau ; mais comme je n'avois pas encore reçu l'impoſition des mains, on s'adreſſa pour cet effet au College de Juſtice, qui fait dans les affaires eccléſiaſtiques les fonctions d'un Conſiſtoire ſupérieur. Ce College or-

donna, après m'avoir fait examiner comme de coutume, de procéder à ma consécration; & le 8 Février 1779, je reçus l'imposition des mains de trois Pasteurs Réformés, l'un Allemand, l'autre Hollandois, & le troisieme Anglois. Dès-lors je quittai le Corps de Cadets, & j'allai demeurer dans le voisinage de mon église. Il ne sera pas hors de propos de donner ici en abrégé l'Histoire de cette église Françoise.

En 1723, les Réformés François, ou se servant de la langue Françoise, établis à St. Pétersbourg, se crurent en assez grand nombre pour faire corps d'église; & profitant du libre exercice de Religion que *Pierre-le-Grand* accorda aux Protestants, ils écrivirent au magnifique Conseil de Geneve, pour le prier de leur envoyer un Pasteur. Leur demande fut communiquée à la vénérable compagnie des Pasteurs. Ces deux Corps de concert nommerent M. *Robert Dunant* pour remplir la place en question. Il arriva dans le courant du mois de Juillet 1724. Sa premiere fonction, outre la prédication, fut de baptiser un enfant dont *Pierre-le-Grand* fut Parrein, se trouvant en personne à la cérémonie du Baptême. M. *Dunant* abdiqua sa place & s'en retourna à Geneve en 1741. La chaire Françoise resta vacante jusqu'en 1747.

La cauſe de cette longue vacance étoit ſans doute la petiteſſe du troupeau François, & la difficulté d'entretenir un Paſteur & les autres ſerviteurs de l'Egliſe. Pour faciliter cet entretien, les Réformés François, ou parlant François, prierent les Réformés Allemands de s'unir à eux, afin d'appeller un Paſteur qui prêchât alternativement en François & en Allemand. Les Allemands qui juſque-là n'avoient point eu d'Egliſe particuliere, mais s'étoient attachés les uns à des Egliſes Luthériennes, & d'autres aux Réformés François dont ils entendoient la langue, accepterent l'offre qui leur fut faite. On convint que tout ſeroit en commun, recettes & dépenſes, & on appella M. *Riſler*, Paſteur Réformé de *Lubeck*. Il vint en 1747, & demeura à Péterſbourg juſqu'en 1761, faiſant les fonctions paſtorales également dans les deux Langues.

Enſuite on appella M. *Dilthey*, pour lors Paſteur François à *Schwabach;* il mourut à Péterſbour en 1766.

Il y eut de nouveau une vacance de deux ans, & en 1768 on fit venir M. le Paſteur *Lavigne* de Deſſau. Il mourut en 1773.

Après ſa mort, il y eut une diſpute très-vive entre les Réformés François & Allemands, au ſujet de l'élection d'un Paſteur. Mr. *Mayewsky*, Candidat en Théologie, & alors Secretaire chez

M. de *Goetz*, Député des Diffidents de Pologne, prêcha pendant la vacance, tant en François qu'en Allemand. Les Allemands, très-contents de ses prédirations, voulurent l'élire pour Pasteur ; mais les François refuserent d'y consentir, trouvant qu'il ne parloit pas assez bien leur Langue. Il s'agissoit de convoquer le Troupeau pour décider la chose à la pluralité des voix ; mais on ne put s'accorder dans le Consistoire sur la maniere dont devoit se faire cette élection. Les Membres Allemands du Consistoire vouloient que les Réformés des deux Langues, comme ne faisant qu'un Corps d'Eglise, fussent convoqués à la fois, & donnassent indifféremment leurs voix. Les Membres François soutenoient qu'une pareille procédure seroit trop désavantageuse de leur côté, puisque les Allemands étant plus nombreux, la pluralité des voix seroit nécessairement de leur côté. Ils prétendoient donc que l'on convoquât séparément les deux nations, & qu'on n'acceptât M. Mayewsky qu'au cas qu'il fût agréé de part & d'autre. Cette dispute, comme il arrive d'ordinaire, en amena une autre. On perdit de vue le point d'où l'on étoit parti ; &, ce qui avoit été inoui jusqu'alors, on cessa de considérer les deux nations, comme ne faisant qu'un seul corps d'Eglise : on parla de droits & d'obligations réciproques, de propriété, de séparation, de rem-

boursement. Les François, comme fondateurs, prétendoient avoir la propriété du Temple & des édifices qui en dépendent. Les Allemands, ayant toujours contribué à l'entretien de l'église, vouloient en être tout aussi bien maîtres que les François. La dispute se changea en querelle, & la querelle en procès. L'affaire fut portée d'abord devant le College de Justice, de-là au Sénat, de-là à l'Imperatrice même.

Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette querelle, c'est que M. *Mayewski* qui y avoit donné occasion très-innocemment, protestoit contre le choix qu'on vouloit faire de lui : il ne vouloit être Pasteur ni des Allemands, ni des François de Pétersbourg, parce qu'il avoit des engagements antérieurs qui le rapelloient à Dantzig où il avoit fait ses études. Et en effet, au plus fort des disputes, il partit, & reçut une Cure dans la ville de Dantzig.

Les deux Communautés, sans se consulter l'une l'autre, se choisirent chacune un Pasteur. M. le Ministre *Curchod*, de Lausanne, étoit venu à Pétersbourg en 1774 pour ses affaires particulieres : les François lui offrirent le Pastorat, & il l'accepta. Peu après, les Allemands firent venir de Dantzig M. *Schmidt*, qui est encore actuelle-

ment leur Paſteur. M. *Curchod* s'en retourna à Lauſanne en 1777 ; & M. *Deſcorts*, Chantre, ſuppléa au défaut d'un Paſteur François, en liſant des ſermons imprimés.

Cependant le procès entre les deux Communautés avoit toujours continué. Ce ne fut qu'en 1778 qu'il ſe termina par une *Oukaſe* ou Ordonnance ſignée de la main de l'Impératrice. La voici en entier. (1)

» Nous Catherine II, par la grace de » Dieu, Impératrice & Souveraine de toutes les » Ruſſies &c. &c. &c.

» Nos Ancêtres les Souverains de la Ruſſie, » qui repoſent en paix dans le ſein de l'Eternel, » & Nous, en ſuivant un ſi louable exemple, » avons permis dans la vaſte étendue de notre » Empire le libre exercice des différentes Religions, & avons donné un aſyle aſſuré & tranquille ſous notre très-gracieuſe protection à » tous ceux qui avoient ſouffert perſécution pour » leur croyance. Notre ſeul & unique ſoin ma-

(1) Ce qui m'a engagé à tranſcrire cette ordonnance en entier, c'eſt que le procès entre les deux Communautés a fait quelque bruit, & qu'en Allemagne on a deſiré de voir le réglement par lequel il a été terminé. On y voit d'ailleurs juſqu'à quels détails l'Impératrice daigne s'abaiſſer, lorſqu'il s'agit de maintenir l'union & la concorde entre ſes ſujets. Les Lecteurs qui ne prendront aucun intérêt à cette piece, n'auront qu'à tourner une couple de feuillets.

» ternel a toujours été & eſt encore que tous nos
» fideles ſujets & ceux qui viennent s'unir à eux,
» vivent en paix & en union, comme des conci-
» toyens. Avec de tels ſentiments, fondés ſur
» l'humanité, nous n'avons pu voir ſans en être
» affectés, les diſſentions élevées depuis quel-
» que temps entre les nations Françoiſe & Al-
» lemande de la Religion Réformée, qui ſe trou-
» vent dans notre Capitale; leſquelles ont rompu
» la concorde ſi louable qu'elles avoient entre
» elles, par des diſſentions & par le procès qui
» s'en eſt ſuivi. Deſirant les ramener à leur pre-
» miere union, nous avons pris connoiſſance des
» droits & des preuves néceſſaires dans cette
» affaire, & avons trouvé que l'Egliſe Réformée
» de cette ville a été fondée primitivement par
» les François qui demeuroient dans notre Em-
» pire, & ſe trouvoient dans notre ſervice; la-
» quelle Egliſe, par différentes circonſtances, &
» par le défaut de moyens, eſt reſtée quelque
» temps ſans exercice. Alors à ſon rétabliſſement
» s'enſuivit ſa jonction avec la nation Allemande
» de la même Communion Réformée; ce qui a
» duré conſtamment même dans le temps de la
» conſtruction de la préſente Egliſe, ſans aucune
» diſcuſſion de part ni d'autre, de façon que les
» Anciens choiſis des deux nations gouvernoient
» les affaires de l'Egliſe; les revenus étoient em-

» ployés au profit des deux nations ; le Service
» divin & la prédication de la parole de Dieu
» se faisoient dans les deux Langues. Mais la dé-
» sunion arrivée à l'occasion du choix d'un Pas-
» teur, a fait naître la dissention, & le procès
» porté à notre College de Justice, ensuite à notre
» Sénat, très-souvent parvenu à notre trône, par
» les différentes demandes & suppliques à Nous
» présentées à cet effet.

» A ces causes, après un suffisant examen de
» cette affaire, & après l'avoir prise en considé-
» ration, il Nous a plu, uniquement pour le bien
» & l'avantage des deux partis, de mettre fin à
» la continuation de ce procès, qui ne peut qu'en-
» tretenir de l'aigreur entre les deux nations. Et
» pour les ramener à leur premiere concorde,
» Nous avons réglé ce qui suit.

» I. L'Eglise Réformée de cette ville ayant été
» fondée par la nation Françoise, & s'étant réu-
» nie avec la nation Allemande, doit être regar-
» dée comme commune aux deux nations susdi-
» tes : conservant de droit aux François, par la
» raison de la fondation, la préférence & la pri-
» mauté de titre dans tous les actes qui auront
» rapport à ladite Eglise.

» II. Pour prévenir dans la suite toute discor-
» de & discussion, & afin que chaque nation,
» vu la différence des Langues, jouisse du service

» divin & des mêmes avantages & inſtructions,
» elles entretiendront chacune un Paſteur, qui
» ſera élu & confirmé chacun par ſa nation.

» III. Les deux Paſteurs ſeront entretenus des
» revenus de l'Egliſe en portion égale.

» IV. Afin que les deux nations ne puiſſent
» être troublées dans le Service divin, il eſt éta-
» bli que pour les François, il commencera à neuf
» heures du matin, & durera juſqu'à onze heu-
» res, & pour les Allemands, depuis onze heures
» & demie juſqu'à une heure & demie.

» V. Il ſera permis aux deux nations, ſi elles
» le deſirent unanimement & pour ménager les
» revenus de l'Egliſe, de ne prendre qu'un ſeul
» Paſteur, qui puiſſe faire le ſervice divin dans
» les deux Langues. Dans ce cas, on formera
» un nombre égal de voix des deux nations, &
» la pluralité décidera la choſe : mais dans le cas
» où les voix ſe trouveroient partagées égale-
» ment, le ſort en décidera. Pour maintenir l'or-
» dre, un membre du College de Juſtice y aſ-
» ſiſtera, ainſi qu'il eſt marqué au 8e. Paragra-
» phe pour l'élection des Anciens.

» VI. Il y aura un Conſeil commun des deux
» nations, pour la régie des affaires de l'Egliſe
» & de l'économie.

» VII. Le Conſeil ſera composé des Anciens
» ou Curateurs, trois de la nation Françoiſe &

» trois

» trois de l'Allemande, qui seront choisis tous » les trois ans. Dans les affaires de l'Eglise, on » y appellera les Pasteurs, qui les premiers don» neront leurs voix dans ces affaires.

» VIII. Le choix des Anciens ou Curateurs » doit être fait du consentement unanime de cha» que nation pour les siens, en présence d'un » membre du College de Justice, qui doit y as» sister pour le maintien du bon ordre.

» IX. Le Conseil aura la régie des revenus » quelconques de l'Eglise, de l'entretien des ser» viteurs pour ladite Eglise, de toutes les répa» rations de bâtiments & de toutes les autres cho» ses semblables.

» X. Dans les cas où lesdits revenus ne suffiroient » pas pour les besoins urgents, & particuliére» ment pour l'entretien des deux Pasteurs, la som» me à répartir seroit répartie sur les deux nations.

» XI. Comme il est dit plus haut que la ré» gie des biens dépend du Conseil, la location » de la maison bâtie sur le terrein de l'Eglise » en dépend aussi : il devra en outre disposer de » tout, de façon que les Pasteurs des deux na» tions ayent les mêmes commodités & les mê» mes avantages, l'un comme l'autre, & que les » autres serviteurs de l'Eglise soient logés de » même : c'est pourquoi les revenus de l'Eglise » doivent être réputés communs aux deux nations".

» XII. Au bout de trois ans, les Anciens fe-
» ront obligés de rendre compte de leur conduite
» & de l'adminiftration des biens de l'Eglife, en
» préfence de l'affemblée générale, qui leur don-
» nera un témoignage figné de leurs Confreres :
» & alors ils auront la démiffion de leurs fonc-
» tions. Mais ils pourront les continuer, fi la
» Communauté en eft d'accord : eux-mêmes en
» cela ne fe refuferont pas à fervir leur Eglife.

» XIII. Il eft permis à la Communauté pour
» l'examen des comptes, de prendre une ou deux
» perfonnes entendues dans la tenue des livres,
» à qui les Anciens donneront, fans aucune op-
» pofition, tous les renfeignements néceffaires, fi
» elles l'exigent d'eux.

» XIV. Cette Eglife Réformée, à l'exemple
» des autres Eglifes étrangeres dont l'exercice de
» Religion eft permis dans notre Empire, dé-
» pendra, dans les difcuffions qui pourront s'éle-
» ver entre les Pafteurs, les Anciens & les Pa-
» roiffiens par rapport aux affaires économiques,
» de notre College de Juftice, qui ne fe mêlera
» en aucune façon des Dogmes de la Religion.

» XV. Au refte, dans le cas où la Commu-
» nauté des deux nations, pour raffermir da-
» vantage l'union entre elles, trouveroit néceffaire
» d'ajouter aux articles précédents, quelque ré-
» glement ou établiffement au profit de l'Eglife,

» Nous le lui permettons en tant que cela ne
» contreviendra pas aux loix de cet Empire :
» elle en fera ſon rapport au College de Juſtice,
» qui le préſentera au Sénat, qui nous le com-
» muniquera, & nous en promettons la confir-
» mation.

» Nous ordonnons au College de Juſtice de
» conſerver ce notre préſent Réglement en ori-
» ginal, & d'en délivrer une copie, certifiée par
» les Membres dudit College à la ſuſdite Egliſe
» réformée, afin qu'il reſſortiſſe ſa pleine exécu-
» tion. Donné à *Tsarkoyé-Selo*, le 11 Mai de
» l'année 1778 de la Naiſſance de J. C., & la 17e.
» de notre Regne ".

» *L'Original eſt ſigné de la main de Sa Majeſté*
» *Impériale ainſi :*

CATHERINE.

» *Certifié & Collationné ſur l'Original par les*
» *Membres du College de Juſtice des Affaires de Li-*
» *vonie, d'Eſthonie & de Finlande* ".

Signé NICOLAS ALFIMOF.
JEAN VAN DITZEL.
JEAN PRITSCHIN.

L'Oukaſe (1) que je viens de tranſcrire ayant terminé toute querelle, & la paix ſe trouvant

(1) Une *Oukaſe*, ou plutôt un *Ouhaz*, eſt une Ordonnance ſignée de la main du Souverain, & qui doit avoir force de loi, ſoit pour tous les ſujets, ſoit pour quelque corps particulier.

entiérement rétablie, les François résolurent de nommer un Pasteur de leur côté, puisque les Allemands étoient pourvus, ayant M. *Schmidt.* Ils me choisirent, comme je l'ai dit plus haut, & je commençai mes fonctions ecclésiastiques au commencement de 1779. Depuis mon départ, l'Eglise Françoise de Pétersbourg a été desservie par Mr. *Dumont* de Geneve, & elle l'est actuellement par Mr. *Mansbendel*, appellé de la Suisse.

C'est ici le lieu de dire un mot des Eglises étrangeres de Pétersbourg.

Les étrangers de toute nation, établis dans cette ville, font à-peu-près 24000 ames. Les plus nombreux sont les Allemands Luthériens: ils ont trois Eglises, dont l'une est desservie par deux Pasteurs, & chacune des deux autres par un seul, sans compter l'Eglise des Cadets qui a son Pasteur particulier. Après les Allemands, les plus nombreux sont les Finnois, la plupart domestiques & gens de métier, qui ont un Pasteur à Pétersbourg, & beaucoup d'autres dans les campagnes : ils sont aussi Luthériens. Puis viennent les Catholiques Romains de toute nation, qui n'ont qu'une seule Eglise à Pétersbourg. Ensuite les Réformés qui ont trois Eglises, l'une Françoise & Allemande, l'autre Angloise, & la troisieme Hollandoise. Les Hernhutiens (1) très-peu nombreux dans cette

(1) Ils tirent leur nom de *Hernhut*, petit endroit dans

Capitale, ont auſſi leur Aſſemblée dans une maiſon. Les Arméniens, les moins nombreux de tous, ont une Egliſe. Ces Egliſes dépendent plus ou moins du College de Juſtice, réſidant à Péterſbourg, compoſé de Membres pour la plupart Allemands, qui fait dans les affaires eccléſiaſtiques les fonctions d'un Conſiſtoire ſupérieur, prenant dans les Affaires de ce genre l'avis des Paſteurs de la Religion que profeſſent ceux qui s'adreſſent à ce Corps. Le College de Juſtice juge auſſi des affaires civiles des Provinces conquiſes, c'eſt-à-dire, de la Livonie, de l'Eſthonie, de l'Ingrie & de la Finlande Ruſſienne ou Carélie : ſon Code civil & eccléſiaſtique n'eſt autre que celui de la Suede. Depuis peu, les Provinces conquiſes ayant été réduites en Gouvernements comme le reſte des Provinces de la Ruſſie, on dit que ce College va être aboli : les affaires civiles reſſortiront aux divers Gouvernements. Pour ce qui eſt des affaires eccléſiaſtiques des Catholiques Romains, elles dépendront de l'Archevêque de *Mohilow* & de ſon Conſiſtoire : les autres Religions étrangeres auront auſſi un Conſiſtoire commun (1).

Entre les étrangers de Pétersbourg, il y en a

---

la Luſace, qui a été le berceau de leur ſecte, fondée par un Comte de *Sinzendorf*.

(1) Ce Conſiſtoire exiſte maintenant.

eu très-peu qui ſoient venus dans ce Pays pour cauſe de perſécution, quoique l'Ordonnance que j'ai rapportée ci-deſſus ſemble l'inſinuer. Ils ſont venus ſimplement pour chercher fortune, & ont aſſez bien réuſſi pour la plupart. Au reſte, malgré la différence des Religions, ils vivent dans la plus grande concorde entre eux & avec la nation indigene. Les Eccléſiaſtiques des diverſes Religions ſe fréquentent amicalement. Il eſt permis à chaque Religion de recevoir des proſélytes, excepté d'entre les Ruſſes; car il leur eſt ſévérement défendu de changer de Religion.

N'écrivant point ma vie, mais une ſimple relation de mon voyage, je gliſſerai rapidement ſur tout ce qui ne ſe rapporte point à cet objet. Je ne dirai donc pas comment j'employai mon temps depuis mon ordination, & je paſſe à un petit voyage que je fis l'été ſuivant, c'eſt-à-dire, celui de 1779. J'avois fait connoiſſance avec quelques Paſteurs Luthériens. Deux d'entre eux m'engagerent à faire un tour de promenade en chaloupe à Cronſtadt. Cette Ville, dont j'ai déja fait mention, eſt ſituée au bout de la baye que forme la Néwa au-deſſous de Péterſbourg, & à 47 werſtes, ou preſque 7 milles d'Allemagne de cette réſidence. Pour y aller, on deſcend d'abord la Néwa juſqu'à ſon embouchure, enſuite on traverſe la baye dans ſa lon-

gueur, laiſſant à gauche les Châteaux de plaiſance *Cathérinenhoff*, *Strelna*, *Péterhoff*, & *Oranienbaum;* & à droite, *Siſterbeck*, fabrique d'armes. Notre compagnie, qui conſiſtoit en neuf perſonnes, hommes & femmes, s'embarqua un mercredi, par le temps le plus ſerein qu'on pût ſouhaiter, ſur une chaloupe à douze rames. A peine étions-nous hors de l'embouchure de la Néwa, qu'il s'éleva une tempête violente, qui venoit de la mer, & qui s'oppoſoit à notre courſe. Elle dura trois jours conſécutifs, mêlée de tonnerre & d'éclairs. Nous ne laiſſâmes pas que de continuer notre route, eſpérant d'un moment à l'autre que le vent s'appaiſeroit. La violence du vent, qui faiſoit heurter notre chaloupe contre des écueils, nous obligea de relâcher à *Strelna*, où il y a un vieux port ruiné, conſtruit ſous Pierre-le-Grand. Nous y paſſâmes la nuit; & le lendemain, les matelots ne voulant pas s'expoſer, nous les payâmes, & nous allâmes par terre, en chariots de payſans, à *Peterhoff*, & delà à *Oranienbaum*. L'un des Paſteurs de la compagnie, augurant mal de notre voyage par ſon commencement, prit la poſte, & s'en retourna à Pétersbourg. Nous paſſâmes une partie du jeudi & la nuit ſuivante à *Oranienbaum :* & le vendredi matin, ayant trouvé une bonne chaloupe à huit rames, dépendante d'un vaiſſeau de guerre,

nous hasardâmes, malgré la tempête, de traverser le détroit qui sépare *Oranienbaum* de *Cronstadt* (1). Nous eûmes beaucoup de peur, mais pas d'autre mal que d'être mouillés par les vagues, qui étoient fort hautes, & qui ballotoient la chaloupe. Nous voulûmes d'abord entrer dans le port des Vaisseaux de guerre, qui étoit le plus proche; mais, nonobstant nos prieres, les clameurs de nos Dames, & l'argent que nous offrîmes, la sentinelle fut inexorable, aussi bien que l'Officier en tour, qui avoit la garde de ce port. La chaîne restoit tendue, & nous fûmes forcés à nous exposer encore une demi-heure sur les flots pour gagner l'entrée du port des Vaisseaux marchands. Enfin, nous mîmes pied à terre, & nos Dames pleurerent de joie de se voir délivrées du danger.

Nous étions venus pour voir *Cronstadt*, son port, la belle machine qu'on a construite pour mettre les vaisseaux à sec, lorsqu'on veut les radouber, & qui est mise en mouvement par les vapeurs de l'eau bouillante. Nous ne vîmes presque rien, parce qu'il faisoit un temps affreux, &

---

(1) On m'a demandé comment des personnes raisonnables pouvoient s'exposer si légérement au danger. Je réponds que le péril ne paroît pas si grand à des gens qui vivent près de la mer. D'ailleurs, on se laisse tromper par les apparences, le temps paroissant vouloir changer d'un moment à l'autre.

que le vent permettoit à peine qu'on ſe tînt debout dans les rues : d'ailleurs, la machine n'étoit point pour lors en action, & celui qui pouvoit nous la faire voir n'étoit pas à *Cronſtadt*.

Le vent s'étant un peu appaiſé, nous allâmes voir dans le port une frégate appartenante à la Ducheſſe de Kingſton, & dont elle ſe ſert pour faire ſes voyages par mer. Ce bâtiment renferme toutes les aiſances qu'on peut ſouhaiter même ſur terre, deux cuiſines, l'une pour la maîtreſſe, & l'autre pour ſes gens ; une cave à fond de cale; une chambre ſpacieuſe; par-deſſus une ſalle à danſer avec un orgue, une chambre à coucher, & tout à côté un bain avec une cuve & deux robinets, dont l'un fournit de l'eau froide, & l'autre de l'eau chaude; en un mot, tout ce qu'il faut pour mener ſur la mer la vie la plus voluptueuſe. Nous trouvâmes ſur la frégate un Anglois, qui en avoit été le conſtructeur, & qui en étoit maintenant le Capitaine. Il nous dit qu'il n'auroit pas voulu, pour 100 roubles, traverſer le détroit dans le temps où nous l'avions fait. C'eſt beaucoup dire pour un Anglois.

Nous paſſâmes le Vendredi & la nuit ſuivante à *Cronſtadt*. C'eſt une petite Ville où il ne demeure preſque que des Marins & des Péagers. Elle eſt bâtie à une extrémité d'une petite iſle, qui barre en partie le paſſage du Golfe, en laiſ-

ſant de part & d'autre un détroit. La ville eſt tout proche des deux ports qui ſont contigus, quoique les entrées ſoient à quelque diſtance l'une de l'autre : le port militaire eſt fortifié du côté de la mer, de façon que l'eau baigne les remparts. Il y a à *Cronſtadt*, outre les Egliſes Ruſſes, une Egliſe Luthérienne Allemande, & une Angloiſe, en faveur des gens de mer. Car c'eſt ici que les vaiſſeaux qui arrivent ſont obligés de relâcher, pour produire leurs documents & ſe faire viſiter. C'eſt ici auſſi qu'ils ſe déchargent en partie, pour pouvoir paſſer les bas-fonds de la baye, en ſe rendant à *Pétersbourg*.

Le Samedi, nos Dames ne pouvant ſe réſoudre à ſe mettre ſur une chaloupe, quoique le temps fût moins orageux, nous montâmes ſur un vaiſſeau marchand de Lubeck qui devoit aller à *Pétersbourg*, & qui étoit à l'ancre à quelque diſtance du port. Les Dames, dès qu'elles eurent mis le pied ſur le navire, furent atteintes du mal de cœur qu'éprouvent ordinairement ceux qui ne ſont pas accoutumés à la mer. Il ſembloit que tout eût été concerté pour nous porter obſtacle. Premiérement lorſqu'on voulut lever l'ancre, le cable ſe caſſa, & la femme du Capitaine dirigea le vaiſſeau, pendant que ſon mari alla en chaloupe avertir la douane de Cronſtadt de cet accident. Lui revenu, lorſque nous étions au beau

milieu de la baye, le vent qui depuis notre départ de Pétersbourg avoit soufflé du côté de la mer, se tourna, pour souffler précisément du côté opposé, c'est-à-dire, du côté de Pétersbourg, de façon que nous l'eûmes en proue. Il devint en même-temps si violent, que les vagues se brisant contre le vaisseau, nous jettoient de l'eau sur le corps. Le Capitaine nous fit entrer dans la cahutte, revira de bord, & nous ramena presque à l'endroit d'où nous étions partis, afin de gagner de l'espace pour louvoyer; il nous mena donc en zigzag jusqu'à un mille à-peu-près de Pétersbourg.

Pendant ce temps, le vent étoit devenu très-doux, & nous avancions tranquillement. Tout d'un coup nous sentons une secousse, & nous voilà plantés sur un banc de sable. Le Capitaine prend la sonde, & ne trouve à la proue que huit pieds d'eau: il regarde la carte, & voit qu'effectivement il s'est engagé entre des sables & des bas-fonds. Il donne des signaux pour appeller des Pilotes qui puissent le conduire : il n'en vient point. Le temps étant assez tranquille, il prend la résolution de passer la nuit en cet endroit. Pour nous autres, nous desirions d'être à Pétersbourg, & moi en particulier, qui devois prêcher le lendemain matin. Le Capitaine, avec son porte-voix, appelle toutes les chaloupes qu'il

voit paſſer, aucune n'approche : à la fin nous fîmes beaucoup de ſignes à une barque de pêcheur que nous voyions venir de Pétersbourg. Elle s'approcha, & nous demandâmes au conducteur s'il vouloit bien, pour de l'argent, nous mener à Pétersbourg : il répondit qu'il ne s'entendoit pas à louvoyer, & qu'il ne pouvoit aller contre le vent. Enfin, il s'accorda à nous mener à *Catherinenhoff*, parce que le vent ne lui feroit pas tout-à-fait contraire. Nous deſcendîmes du vaiſſeau ſur la barque, à dix heures du ſoir, par un beau clair de lune : mais plus nous approchions de *Catherinenhoff*, plus nous trouvions de bas-fonds, & il falloit travailler tous avec des perches pour nous en tirer : le pêcheur ne connoiſſant point du tout cette route, & n'ayant fait toute ſa vie que mener des anguilles tout droit de Cronſtadt à Pétersbourg, ne pouvoit trouver de place pour aborder. Cette manœuvre dura deux heures, c'eſt-à-dire jusqu'à minuit, après quoi nous deſcendîmes à terre, tout près de Catherinenhoff. Un Peintre qui étoit de la compagnie, prit les devants ſans que nous nous en apperçuſſions, & ſe cacha dans le bois, ſe couvrant de ſon manteau retourné. Dès que nous l'apperçûmes, nous le prîmes pour un voleur. Un Militaire d'entre nous, le Baron de D***, tira l'épée, courut ſur lui, & alloit le percer d'outre

en outre : le prétendu voleur eut encore le temps de crier : *pardon ! pardon ! je ſuis le Peintre ;* & d'ouvrir ſon manteau pour ſe faire reconnoître. Les Dames avoient été fort effrayées, & l'une d'entre elles étoit tombée en foibleſſe ; nous reprochâmes au Peintre ſa mauvaiſe plaiſanterie, & il témoigna d'en avoir été aſſez puni par la frayeur que l'épée nue du Baron lui avoit cauſée. Nous allâmes de compagnie au village ; nous éveillâmes l'aubergiſte qui y demeure, prîmes du café, & envoyâmes à la ville pour chercher des carroſſes. Les voitures étant arrivées, nous y entrâmes, & nous fûmes rendus à Pétersbourg à 4 heures du matin. Je revins au logis, dormis un peu, & puis me préparai pour mes fonctions. C'eſt ainſi qu'une partie de plaiſir qui devoit être à peine d'un jour, devint une ſuite de déſagréments qui dura quatre jours. Le Dimanche, chacun fut étonné de nous revoir, parceque le bruit couroit que nous avions tout péri. On avoit confondu notre chaloupe avec une autre qui avoit effectivement été engloutie dans les ondes durant la tempête. Pour moi, je fus quitte de cette affaire pour un rhûme qui fut très-opiniâtre.

Durant l'été de 1780, je fis un voyage plus agréable que le précédent. J'allai à *Wibourg* pour voir la Finlande, & je fus très-bien reçu par les habitants de cette ville, ayant fait connoiſſance

avec plusieurs d'entre eux à Pétersbourg chez le Pasteur Finnois. *Wibourg* est une petite ville, bien fortifiée, située sur le Golfe de Finlande, à 140 werstes ou 20 milles d'Allemagne de Pétersbourg. Elle a un bon port, & le commerce des habitants consiste principalement en planches, mâtures, goudron, & autres choses nécessaires pour la construction des vaisseaux : les marchands sont presque tous à leur aise : ils sont d'origine Suédoise & Allemande, comme leurs noms le témoigne : ils parlent Suédois entre eux ; Russe avec la nation dominante ; Allemand avec les étrangers, & Finnois avec les domestiques & le petit peuple. Ils sont très-estimables à bien des égards, mais on ne peut guere excuser la manie qu'ils ont de copier le luxe de Pétersbourg : il leur faut des clubs, des concerts, des bals, des mascarades, des vestes brodées, de beaux équipages : n'ayant que quatre pas à faire pour aller à l'église, ou pour rendre des visites, ils font atteler leur carrosse, & prennent ce qu'on appelle *le chemin des écoliers*, faisant un grand détour pour revenir tout près de leur maison. Cette manie des équipages est d'autant plus ridicule, que le terrein de la ville est fort inégal & montueux ; ce qui fait qu'on y va bien plus commodément à pied. Les Wibourgeois, aussi-bien que les Livoniens, ont perdu plusieurs privileges qu'ils avoient, de-

puis que la *Carélie* ou la *Finlande Ruſſienne* a été miſe en forme de Gouvernement, comme le reſte des Provinces de la Ruſſie : c'eſt le Prince de Wurtemberg qui a été nommé leur Gouverneur.

Le climat de Wibourg paroît être très-ſain : les enfants y ſont tous robuſtes, jolis & tout ronds d'embonpoint : les femmes ſont généralement belles ; mais un mal qui n'eſt que trop commun ici, c'eſt le ver ſolitaire : on croit qu'on en hume la ſemence avec l'eau, ou qu'on l'avale avec le poiſſon, parce qu'on a remarqué que pluſieurs poiſſons ſont ſujets à cette incommodité. En général, le ver nommé *Solitaire*, quoiqu'il ne le ſoit pas toujours, eſt aſſez commun dans les diverſes Provinces de la Ruſſie.

Les indigenes de la Finlande ſont un peuple très-ancien, & qui paroît avoir été fort étendu. On trouve des Dialectes de la Langue Finnoiſe non-ſeulement en Laponie, en Ingrie, en Eſthonie, mais auſſi juſque parmi les Tatares de la Sibérie. On conjecture que les Finnois ont occupé avant les Tatares une grande partie de l'Aſie, que ceux-ci les en ont chaſſés, & les ont pouſſés juſqu'aux bords de la mer Baltique, dans les marais de la Finlande actuelle & les déſerts de la Laponie. Déja du temps de Tacite, ils occupoient ces contrées. Car cet Auteur, dans ſa Germanie,

parle des *Eſtiens* & des *Fennes*, comme de peuples qui habitoient les bords de la mer Baltique. Ce pourroit bien être les *Eſthoniens* & les *Finnois* d'aujourd'hui. Il décrit tous les peuples de ces contrées, comme pareſſeux, mal-propres, & dégoûtants. Les Finnois ont conſervé quelque choſe de ce caractere, & ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi propres que les Ruſſes. Au reſte, ils ne ſont point eſclaves, & ils ont conſervé par les traités la propriété de leurs perſonnes & de leurs biens.

Ils ſuivent la Religion Luthérienne, & liſent ordinairement la Bible, le Catéchiſme & l'Almanach. Les vieillards ont des Almanachs d'un tout autre genre. Ce ſont des bâtons quarrés, où ſont marqués, aux quatre côtés, en caracteres Runiques, ou ſimplement par des traits, les jours de fête, le temps propre au labourage, &c. Avec la Religion Luthérienne, ils ont conſervé quelques reſtes des ſuperſtitions payennes, mais qui diminuent de jour en jour. Le Paſteur Finnois de Pétersbourg m'a raconté que, du temps de ſon pere, qui étoit Paſteur à la campagne, ſes Paroiſſiens avoient un arbre ſacré où ils alloient porter leurs offrandes. Le Paſteur leur donna un jour une fête où il les traita avec de l'au-de-vie. Lorſqu'il les vit de bonne humeur, il les exhorta à renoncer à leur ſuperſtition, & à abattre l'arbre ſacré. Ils

protesterent qu'ils n'osoient y toucher, craignant qu'ils ne fussent tous foudroyés au premier coup de hâche. Le Pasteur leur promit de porter le premier coup : il prit une hâche, les mena vers l'arbre, & frappa le premier; les Paysans, voyant qu'il n'arrivoit aucun mal à leur Pasteur, & l'eau-de-vie leur ayant échauffé le courage, abattirent l'arbre qui avoit bravé la faulx du temps.

La Langue Finnoise n'a aucun rapport avec d'autres Langues connues : cependant elle a quelques mots en commun avec l'Hébreu, & quelques autres avec le Hongrois. Elle paroît aussi ressembler pour la prononciation, à la Langue de l'isle *d'Otaïti.* Le mot même *d'Ota-heitae* est Finnois, & signifie, *saisissez-les.* Ce qui prouve l'antiquité de la Langue Finnoise, c'est qu'elle ne se sert presque pas des consonnes adoucies *b*, *g*, *d*, & qu'elle met ordinairement à leur place les sons originaires *p*, *k*, *t.* Elle n'a pas non plus le son *sch*, auquel elle substitue une simple *s.* Dans les mots qu'elle adopte des Langues étrangeres, elle n'admet pas aisément deux consonnes différentes de suite : elle en exclut une; ou bien, ce qui est singulier, elle en ajoute une troisieme. Les mots se terminent presque tous par des voyelles. L'accent ou la force du ton, est constamment sur la premiere syllabe du mot. Les vers ne sont ni rimés, ni mesurés; mais ce sont des phrases de

huit ſyllabes, où la même lettre revient le plus ſouvent qu'il eſt poſſible au commencement des mots; ce qui fait une eſpece de jeu qui plaît à leur oreille.

Les Finnois avoient autrefois adopté les caracteres Runiques, qui n'étoient que des caracteres Latins, horriblement défigurés : aujourd'hui ils ſe ſervent des caracteres Allemands, qui, à l'exception des angles, ont mieux conſervé la figure latine. Voici quelques vers Finnois qui pourront donner une idée de cette Langue. On aura ſoin, en les liſant, d'appuyer ſur les premieres ſyllabes des mots, & de prononcer les lettres comme en Allemand.

Koska kulki Kuninganne
Adolph Fredric armollinen
Meidän maalla makkuſteli,
Kaicki wereni wenähti
Kaicki lijkahti lihani,
Että Wirteni Wiritin,
Kannoin minum Kandeleni
Jſän iſtuimen etehen,
Kaicki walla kamarihin;
Joſta anoin andimia &c.

C'eſt-à-dire :

» Lorſqu'Adolphe Fréderic, notre bon Roi, partit & paſſa par notre Pays, tout mon ſang ſe
» dilata (dans mes veines), & toute ma chair fut

» émue : je méditai un Cantique, portant avec
» moi ma lyre devant le trône du Pere (Eternel)
» dans la maiſon du Tout-Puiſſant, où j'implorai
» ſur lui les faveurs (du Ciel), &c.

On remarquera que cette poéſie tient beaucoup de celle des Hébreux. En effet, les mêmes penſées y reviennent ordinairement deux fois de ſuite ſous des images différentes, comme : il *partit* & *paſſa par notre pays : mon ſang ſe dilata*, & *ma chair fut émue :* le *trône du Pere* & *la maiſon du Tout-Puiſſant.*

Je reviens à Wibourg. Les Dames y ont preſque chacune un collier de perles indigenes. Les Payſans les trouvent une à une dans des huîtres qu'ils pêchent dans les lacs & les fleuves : ils les apportent à la ville, où ils en font le débit : on acquiert ainſi une perle après l'autre, juſqu'à ce qu'on ait un collier complet. Ces perles ſont bien faites & aſſez groſſes ; mais la couleur en eſt trop cendrée. Une ſingularité que l'on voit aux environs de la ville, ce ſont des pierres qui meurent, pour ainſi dire, de vieilleſſe. On voit des pierres, groſſes comme des cabanes de Payſan, ſe diſſoudre inſenſiblement par l'action de l'air & l'humidité, & redevenir ſable : les unes ſont encore entieres & très-dures, d'autres ont déja ſi peu de conſiſtance qu'il croît des arbres deſſus, de façon que les racines s'inſinuent dans la pierre

même : d'autres conſervent à moitié la forme de pierre, pendant que l'autre moitié n'eſt que du ſable éboulé ; d'autres enfin ſont déja mortes entiérement, & n'ont laiſſé qu'un cône de ſable à leur place. Tout obéit donc enfin à cette loi : *Tu es poudre, & tu retourneras en poudre.* La pierre dont je parle, eſt une ſorte de granit. Il paroît que la mer a occupé jadis ces rivages, & qu'en ſe retirant elle a laiſſé des tas de ſable & de gravier, qui en ſe conſolidant, ſont devenus pierres, & qui peu-à-peu retournent à leur premier état. Le Quai de la Néwa & le piédeſtal de la ſtatue de PIERRE I, ſont d'un granit à-peu-près ſemblable, mais dont le grain eſt plus fin ; ils pourront par conſéquent réſiſter quelques ſiecles de plus à l'action de l'athmoſphere.

Je rencontrai particuliérement du granit malade ou mourant, dans une courſe que je fis de Wibourg à la cataracte d'*Imatra*, qui eſt à 60 werſtes plus avant dans les terres. J'avois beaucoup entendu parler de cette chûte d'eau qu'on diſoit être remarquable. J'y fus avec quelques amis de Wibourg. La cataracte s'appelle *Imatra*, & la riviere qui la forme ſe nomme *Woxa*. Il ne faut pas ſe figurer une eau qui tombe d'une grande hauteur, une cataracte ſemblable, par exemple, à celle du Nil. Ici c'eſt une ſingularité d'un autre genre ; & on ne lui a donné le

nom de cataracte, que faute d'en avoir un plus convenable.

La *Woxa*, après avoir coulé paiſiblement par un long eſpace de terrein, rencontre en pluſieurs endroits des eſpeces de digues de pierres, qui embarraſſent ſon lit dans toute ſa largeur. Elle les paſſe en écumant, & en tombant un peu au-deſſous de ſon niveau précédent. Cela lui arrive à pluſieurs repriſes, juſqu'à ce qu'elle parvienne à l'endroit appellé *Imatra*, où ſon cours eſt bien plus gêné encore. Elle couloit autrefois à peu de diſtance de-là, & l'on voit encore combien elle étoit gênée dans ſon ancien lit, qui eſt maintenant à ſec : car l'eau ne trouvant point d'autre paſſage, s'étoit creuſé de grands trous ronds à travers les rochers. Ce chemin étant trop incommode, la riviere s'en eſt détournée, & s'eſt fait un autre lit. Elle n'y eſt guere plus à ſon aiſe : car dans ce nouveau chemin ſe trouve un paſſage entrêmement étroit entre des rivages fort eſcarpés, & ſur d'énormes pierres, après leſquelles le fond du lit baiſſe ſubitement & forme un gouffre. L'eau reſſerrée tout d'un coup, ſe choque avec impétuoſité contre les pierres, bouillonne & écume comme la mer durant la plus forte tempête, ſe couvre d'un nuage de vapeurs, & tournoye dans le gouffre. Le bruit qui ſe fait en cet endroit, eſt tel, qu'on ne peut s'entendre parler l'un

l'autre ; & l'on dit que quelquefois pendant des nuits tranquilles, on l'entend jusqu'à Wibourg. Passé l'*Imatra*, la riviere recommence à s'élargir, & à couler toute calme jusqu'au golfe de Finlande.

Un peu au-dessus de l'*Imatra*, je fis abattre un grand arbre, & le fis rouler dans la riviere : dès qu'il fut parvenu au passage critique, il disparut dans les vagues écumantes, fut fracassé contre les écueils en des milliers de pieces, & peu d'instants après on ne vit nager plus bas dans la riviere que quelques débris de feuilles, d'écorce, & de bois. On dit qu'un ours ayant voulu passer la riviere, fut entraîné par le courant dans l'*Imatra*, & qu'on le trouva plus bas : la peau qui avoit cédé au choc, étoit restée passablement entiere, mais tous les os étoient fracassés & comme moulus. Un homme voulant passer la riviere avec sa servante, sur un petit bateau, commençoit également à être entraîné vers le gouffre : la servante se saisit d'une pointe d'écueil qui sortoit de l'eau, & retint le bâteau de toutes ses forces : quand elle fut fatiguée, le maître tint à son tour ; & ainsi ils se releverent alternativement jusqu'à ce qu'on fût venu au secours, & qu'on eût remorqué le bateau, au moyen de longues cordes qu'on y fit parvenir en les laissant flotter sur la riviere. On dit que par reconnoissance, le

maître a épousé sa servante, & qu'ils vivent en bonne union. Avant que de quitter l'*Imatra*, j'observerai encore que dans les creux qui se trouvent parmi les écueils, l'eau fait tourner des pierres de différentes grandeurs qui s'y trouvent par hasard, & leur donne à la longue quelque figure réguliere. Il arrive quelquefois que les vagues jettent de pareilles pierres sur le rivage, & j'en avois conservé dont la figure étoit à-peu-près celle d'une vis sans fin. Au reste l'*Imatra* ne bouillonne pas toujours avec la même véhémence. Au premier instant que je le vis, je le trouvai assez peu remarquable, & je regrettai d'y être venu. Mais en y repassant deux heures plus tard, après m'être promené dans l'intervalle, je vis les vagues au double plus hautes qu'auparavant. Cela dépend du vent & de la crue ou décrue de la riviere.

Ma curiosité à cet égard étant satisfaite, je retournai à *Wibourg* où je demeurai quelques jours, & de-là je revins à *Pétersbourg*. Mes fonctions pastorales durant cet intervalle avoient été faites par M. *Appia*, Ministre Vaudois. Il avoit été Pasteur François à Stockholm. Mais ennuyé de vivre dans le Nord, il quitta sa cure, s'arrêta quelque temps à Péterbourg, & s'en alla à Geneve. Il a eu M. *Catteau* pour successeur à Stockholm.

Depuis mon voyage de Finlande, je ne quittai plus guere Pétersbourg & ses environs. Car m'étant marié en 1781, mes soins domestiques, joints à ceux de mon emploi, ne me permirent plus de faire de longues courses. Je ne ferai donc plus que rapporter sous différents titres les observations que j'eus occasion de faire.

Campagnes.

Il n'y a pas de bon Bourgeois à Pétersbourg, qui ne passe l'été ou une partie de l'été à la campagne. Cette saison étant ordinairement aussi agréable qu'elle est courte, on se hâte d'en profiter. Ceux qui n'ont pas de terres qui leur appartiennent en propre, prennent à louage une maison avec un jardin, & s'y transportent dès que la saison le permet.

Le climat de Pétersbourg réunit les extrêmités de l'hyver le plus rigoureux & de l'été le plus charmant. Le solstice d'été étant arrivé, il n'y a presque plus de nuit, comme j'ai déja eu occasion de le remarquer : le soleil se leve à 2 heures 45 minutes, & se couche à 9 heures 15 minutes : le crépuscule du soir touche à l'aurore. Tout cela dure, quoiqu'en diminuant toujours, pendant les mois de Juin, Juillet & Août, qu'on passe à la campagne. En Septembre & Octobre,

recommencent les pluies & les gelées, & la terre ſe dépouille de ſa parure tout auſſi vîte qu'elle s'en étoit ornée. En Novembre, il n'y a plus ni terre, ni eau : tout eſt glace & neige. Le ſoleil, avare de ſes rayons, baiſſe de plus en plus; & enfin, il n'y a preſque plus de jour, comme en été il n'y avoit point de nuit : à l'abſence du ſoleil, ſupplée un ciel purifié par le froid, des étoiles étincelantes, une lune argentine, de ſuperbes aurores boréales, & une neige éblouiſſante par ſa blancheur, mais qui gâte en même-temps les yeux. Le froid va quelquefois juſqu'à 30 degrés de Réaumur : toutes les fenêtres & les portes ſont doublées : toutes les cheminées fûment à cauſe des poëles qu'on chauffe : le paſſant eſt enveloppé d'épaiſſes fourrures; & cela dure environ ſix mois. Il n'eſt donc pas ſurprenant que dans un pareil climat on s'empreſſe à jouir de l'été. Pour moi, n'ayant point de maiſon de campagne, j'allois voir celles des autres. Il y en eut une ſur les bords de la petite *Néwa*, qui me charma par ſon apparence champêtre & le peu de part que l'art y avoit. C'étoit celle de M. de *Zagrewsky*, Directeur de l'Académie des Beaux-Arts. J'eus l'honneur de m'y entretenir avec ce Seigneur & avec Madame ſon épouſe, qui eſt d'une famille de Princes Ruſſes. Comme j'admirois les fleurs de ſon jardin, elle daigna en cueillir &

m'en préſenter un bouquet. Le lendemain je lui envoyai les vers que voici, ſur l'air : *Charmantes fleurs, quittez les prés de Flore*, &c.

Charmantes fleurs, qu'une aimable Princeſſe
Cueillit pour moi ſous des ombrages frais,
Puiſſe ma main, vous arroſant ſans ceſſe,
Long-temps encor conſerver vos attraits!

Déja mon cœur, qui chérit la nature,
Peu ſatisfait du faux éclat de l'art,
N'appercevant en tous lieux qu'impoſture,
Déſeſpéroit de la trouver ſans fard.

Mais je l'ai vue. Avec Flore & Pomone,
Chez vous, Princeſſe, elle a fixé ſa cour.
Elle eſt en vous : elle vous environne;
Tout me l'annonce en votre heureux ſéjour.

Pauvres mortels, qui, dans un vain tumulte,
Cherchez ſans fin d'inſipides plaiſirs,
A la nature adreſſez votre culte :
Elle peut ſeule éteindre vos deſirs.

Des bois, des prés, un verdiſſant rivage,
Des fleurs, des fruits, des oiſeaux amoureux,
Des entretiens à l'ombre d'un feuillage,
Sont, plus que l'or, faits pour nous rendre heureux.

Depuis long-temps ma muſe léthargique
S'abandonnoit aux langueurs de l'ennui :
De *Zagrewsky* j'ai vu le champ magique;
Ce ſeul aſpect la ranime aujourd'hui.

Si ſes accents ſont dignes de vous plaire,
Si vous daignez l'honorer d'un ſouris,
Pour ſes efforts je demande un ſalaire :
C'eſt que des fleurs encore en ſoient le prix.

Là-deſſus j'obtins une quantité des plus belles fleurs.

Colonie.

Les habitants de l'iſle d'*Oeſel* dans le Golfe de Finlande, avoient entamé en 1780 un procès contre leur Seigneur. Ils prétendoient être libres, étant Suédois d'origine, & le Seigneur les traitoit en eſclaves. Le Sénat leur donna gain de cauſe, & le Prince *Potemkin* chargea le Paſteur Finnois de Pétersbourg, qui parle la Langue Suédoiſe, d'aller à *Oeſel* pour propoſer aux habitants de quitter leur iſle, & de s'établir aux environs de *Kherſon* près de la Mer Noire. Il y en eut environ deux cents qui accepterent la propoſition, ſans compter leurs femmes & leurs enfants. On leur donna un convoi de ſoldats pour les conduire en toute ſûreté au lieu de leur deſtination. On leur envoya quelque temps après un Paſteur Suédois. J'ai depuis appris que cette Colonie s'eſt preſque éteinte, en peu de temps, ſoit à cauſe du changement de climat, ſoit par l'ingratitude du terrein qu'elle devoit cultiver, ſoit par la mauvaiſe adminiſtration des ſecours qui lui étoient

destinés. Il doit cependant y en avoir des restes; & au bout de quelques siecles, si on oublie leur origine, on sera bien étonné de trouver un jargon qui conservera toujours quelques mots Suédois, dans un Pays si éloigné de la Suede.

Couvent des Demoiselles.

A l'extrémité de Pétersbourg, là où la Néwa entre dans la ville, est une maison appellée *la Communauté Impériale des Demoiselles*, ou vulgairement *le Couvent des Demoiselles.* C'est en effet originairement un Couvent de femmes; & encore à présent il s'y trouve douze Religieuses, qui, outre leurs exercices monastiques, sont chargées de donner quelques instructions de religion à la jeunesse. Mais la principale destination de cette maison, est actuellement d'y élever aux dépens de l'Etat, la jeunesse du Beau-Sexe. Les Demoiselles qui y reçoivent leur éducation, sont au nombre de près de cinq cents. L'édifice où elles demeurent, a toute l'apparence d'un très-beau cloître. Au centre est une belle Eglise avec des tours vertes à pointes dorées, qui brillent dans le lointain. Autour de l'Eglise, sont les bâtiments de pierre où demeurent les religieuses & les personnes qui appartiennent à l'Institut d'éducation. Le tout est environné d'un mur épais qui défend à tout profane l'entrée de cette forteresse de la

chaſteté & de l'innocence. La direction de cette maiſon dépend principalement de Madame la Générale *de la Font*, Dame reſpectable par ſon âge & par l'aſſiduité avec laquelle elle remplit ſon emploi. Elle demeure dans la maiſon même, & a pour ſubalternes pluſieurs Gouvernantes avec leurs Inſpectrices. L'éducation eſt la même qu'au Corps des Cadets, autant que la différence des Sexes peut le permettre. Les Demoiſelles ſont reçues dans la maiſon à l'âge de 6 ans, & y demeurent juſqu'à 18. Il n'y a que la moitié des éleves qui ſoient de condition; l'autre moitié conſiſte en Bourgeoiſes. Au ſortir de la maiſon, les Demoiſelles nobles ſe retirent chez leurs parents, ou ſont placées à la Cour : les Bourgeoiſes ſont employées dans des maiſons particulieres. Celles de l'un ou de l'autre état qui veulent ſe marier, ſont ordinairement dotées par l'Impératrice, ſurtout ſi elles ſe ſont diſtinguées durant le temps de leur éducation. Quant à la religion, les Eleves ſont, pour la plupart, du rite Grec, quoiqu'il y ait auſſi beaucoup de Luthériennes. Les Inſtitutrices ſont des étrangeres de toute religion : il y en a pluſieurs de la Communion Réformée, & la Générale actuelle en eſt auſſi.

Jeux.

Les Ruſſes du commun peuple, s'amuſent à

différents jeux pendant leurs heures de loiſir, & quand ils ne ſont pas ivres. Ils jouent aux cartes, quelquefois aux dames, & même aux échecs. Ils jouent encore aux oſſelets, c'eſt-à-dire qu'avec de petits os d'animaux, ils font une ſorte de jeu de quilles. Ils jouent à la bague, jeu qui conſiſte à mette à terre une bague de fer : le plus habile eſt celui qui peut jetter un gros clou de fer, de façon qu'il s'enfonce en terre en paſſant par la bague. En été, peu avant Pâques, ils vont ſe divertir aux tourniquets. Ce ſont des eſpeces de moulinets érigés en grand nombre vers ce temps à certaines places publiques : pour quelques ſols, on ſe fait tourner en rond tant que l'on veut, horiſontalement par quelques-unes de ces machines, & verticalement par d'autres; beaucoup de ſpectateurs de tout ordre s'amuſent à regarder ce divertiſſement des domeſtiques & de la populace. Aux mêmes endroits, il ſe donne ordinairement ſur des tréteaux, des farces qui ſont pitoyables, mais qui amuſent infiniment la populace. En hyver, viennent les montagnes de glace dont j'ai déja parlé.

Superſtition.

Chaque peuple a ſes ſuperſtitions. Les Ruſſes en ont une qui leur eſt particuliere. Ils croyent que chaque maiſon, ou plutôt chaque famille, a

ſon eſprit familier, ou ſon génie, qu'ils appellent *Domovoy*. C'eſt, ſelon eux, un être bienfaiſant qui protege la maiſon, mais qui quelquefois auſſi s'amuſe à faire des eſpiégleries & à épouvanter les gens. J'ai eu pendant quelque temps un domeſtique Italien, qui avoit entiérement adopté cette croyance des Ruſſes. Il prétendoit avoir vu de ſes yeux mon *Domovoy*, grand comme un géant, noir comme un diable, & avec des yeux étincelants comme du feu. Si les meubles craquoient pendant la nuit, comme il arrive quelquefois lorſque le temps ſe change, c'étoit, ſelon lui, le *Domovoy* qui y tracaſſoit.

Je n'ai pas remarqué que les Ruſſes ayent peur des revenants, comme les Finnois, les Allemands, &c. Je ne ſais pas même s'ils en ont l'idée. Ils honorent leurs morts ſans les craindre. Tous les ans ils célebrent le ſouvenir de la perſonne qu'ils ont chérie, font un feſtin lugubre à ſon honneur, & mangent ſur ſa tombe, en lui ſouhaitant le Royaume des Cieux.

Fanatiſme.

En 1771, la peſte régnoit à Moſcou, & le peuple accouroit en foule à une image qui étoit expoſée en public, & dont il réclamoit le ſecours. L'Archevêque *Ambroiſe*, pour arrêter la com-

munication de cette maladie terrible, fit emporter l'image. La populace irritée se jetta sur lui, le poursuivit jusque dans le Sanctuaire, & le massacra au pied des autels. Un jeune Orateur fit son Oraison funebre; & dans un endroit, il apostrophe ainsi les coupables. » Osez-vous croire, monstres » qui êtes indignes du nom d'hommes ! osez-» vous croire qu'en sacrifiant à votre fureur ce » saint personnage qui avoit si bien mérité de » sa patrie, vous ayez offert à Dieu une vic-» time qui lui soit agréable? Votre conscience » ne vous foudroye-t-elle pas, en vous repro-» chant un forfait presque inoui ? Ces blessures, » ces meurtrissures, effets de votre rage exécra-» ble, ne déchirent-elles pas vos cœurs de tigres? » Cette terre arrosée par vos mains de son sang, » ne témoigne-t-elle pas contre vous? N'implo-» re-t-elle pas la vengeance du Ciel & de la ter-» re, en faveur de ce sang innocent que vous avez » versé, tandis qu'il étoit de votre devoir de le » défendre de toutes vos forces? Le Ciel n'écou-» tera-t-il pas les gémissements de tant d'ames fidel-» les, si honteusement privées de leur Pasteur ? » N'écoutera-t-il pas les cris de toute l'Eglise Rus-» sienne, qui est diminuée de l'un de ses Chefs » & de ses Membres les plus zélés? Vous avez » pillé non le bien d'un particulier, mais le bien » public. Vous avez porté la désolation dans le

» Sanctuaire :

» Sanctuaire : vous avez brisé les images sacrées ;
» vous avez foulé aux pieds le plus saint des Sa-
» crements. Et ces horreurs, vous les avez exer-
» cées dans votre propre patrie, dans une ville
» où il ne regne qu'une même foi & une même
» Eglise : vous êtes donc pires que les plus aveu-
» gles des Payens, pires que les plus sauvages
» des barbares, qui jamais n'ont commis des abo-
» minations pareilles contre les choses qu'ils re-
» gardent comme sacrées. Le Gouvernement, ir-
» rité de votre scandale, jusqu'à vous menacer
» de la peine de mort, les châtiments que votre
» scélératesse vous a déjà attirés, tout cela ne vous
» fera-t-il pas enfin reconnoître ce qu'il y a d'im-
» pie, d'inhumain, de diabolique même dans vo-
» tre conduite " ?

On voit que cette tirade part d'un cœur indigné au dernier point des ravages qu'avoient faits un aveugle fanatisme & une superstition cruelle.

Sciences & Arts.

Il y a à Pétersbourg une *Académie des Sciences*, avec un Gymnase ou College qui y est annexé pour l'instruction de la Jeunesse; une *Académie des Beaux-Arts*, où l'on éleve en même-temps trois cents jeunes Artistes; une *Académie Russe*, destinée à fixer & à perfectionner la Lan-

gue. Il y a des *Univerſités* à Moſcou & à Kiow, des *Séminaires de Théologie* à Twer & à d'autres endroits; des *Ecoles Normales* nouvellement établies dans toutes les parties de l'Empire.

Malgré tant de ſecours, les ſciences & les Arts n'ont pas encore fait des progrès fort conſidérables en Ruſſie; ce qui vient en partie de ce que les Inſtituts d'éducation dont l'influence peut s'étendre ſur le commun peuple, ſont encore nouveaux. Ce ne ſera qu'après qu'on aura inſtruit bien des milliers d'hommes de toute condition, qu'on pourra eſpérer de voir s'élever entre eux quelques génies propres à éclairer leurs compatriotes.

Juſqu'ici preſque tout ce qui s'eſt fait de remarquable en Ruſſie, a eu des étrangers pour auteurs. Les Membres de l'Académie des Sciences ſont pour la plupart étrangers; ceux de l'Académie des Beaux-Arts, de même; pareillement les Profeſſeurs de l'Univerſité de Moſcou; les Peintres, Sculpteurs, Architectes, les Fabricants, les bons Artiſans ſont ordinairement des étrangers.

Pour encourager les nationaux, on a coutume de louer beaucoup & de récompenſer les productions de leur génie, quelque médiocres qu'elles ſoient. Il eſt à craindre que ce ton d'exaltation & d'éxagération, avec lequel on vante tout ce que produit la Ruſſie, tout ce qui tient à la

Russie, ne rallentisse les progrès de la nation. Car il en est d'une nation, comme d'un particulier; des louanges précoces ne sont propres qu'à lui inspirer l'orgueil & la paresse.

Passons en revue les principales branches des connoissances humaines, pour voir jusqu'à quel point elles ont été cultivées en Russie.

L'Histoire naturelle semble être une science exactement faite pour la Russie. L'énorme étendue de cet Empire, fait qu'on y trouve réunies les productions de presque tous les climats. L'Académie n'a pas manqué de profiter de cet avantage; & Mr. *Pallas*, entr'autres, ne cesse d'enrichir continuellement l'Histoire naturelle de nouvelles découvertes. Sa famille est connue à Berlin.

Les matieres rurales sont discutées par une *Société libre économique*, établie à Pétersbourg. Mais jusqu'ici il paroît que la théorie n'a pas beaucoup influé sur la pratique. Cependant les jardiniers Russes de Pétersbourg ont fait un grand bien à la ville, en s'adonnant à la culture artificielle des serres, qui suppléent durant une grande partie de l'année aux productions que la rigueur du climat refuse aux habitants.

Les Fabriques & Manufactures ne sont pas encore nombreuses en Russie. Il y a cependant deux bonnes Fabriques d'armes & d'ouvrages de fer, l'une à *Toula*, & l'autre à *Sisterbeck*, une manu-

facture de porcelaine à Pétersbourg, & une autre à Moscou, quelques manufactures d'étoffes, &c.

La Musique nationale des Russes ne vaut rien; elle est trop larmoyante : c'est pourquoi les nouveaux Musiciens Russes cherchent à imiter la modulation Italienne, & ils y réussissent quelquefois, sur-tout dans les airs d'Opéra comiques. Il y a toujours à la Cour d'excellents Compositeurs Italiens. *Païsello* s'y trouve actuellement.

La Peinture, la Sculpture, & l'Architecture sont encore entre les mains des étrangers. L'Académie des Beaux-Arts a produit un très-bon graveur, qui après avoir travaillé durant quelques années en Angleterre, est retourné dans sa patrie.

La Grammaire Russe est encore très-imparfaite. Les bons Dictionnaires manquent. *L'Académie Russe* va remplir ces vuides. Entre les Langues étrangeres, on cultive principalement l'Allemande & la Françoise. Les Ecclésiastiques de quelque distinction parlent fort couramment le Latin. Mais en général les Russes s'en tiennent presque à l'usage des Langues, sans approfondir les regles : ils manquent de patience pour cela.

L'éloquence de la chaire n'est pas négligée : l'Archevêque *Platon* est bon Prédicateur; l'Aumonier Gédéon l'étoit avant lui. Mais comme on prêche très-rarement, l'exercice manque aux Orateurs.

Il y a eu deux poëtes célebres, *Soumarokof*, & *Lomonoſſof :* ils ont fait des Tragédies, des Odes, des Satyres &c. M. *Tſcherkoſſof*, encore vivant, a fait un Roman dans le goût de Télemaque, appellé *Numa Pompilius.* Il y introduit la Nymphe Egérie, donnant d'excellentes leçons de Politique & de Légiſlation à ſon héros : M. de *Wiſin* fait des Comédies & des Pieces d'un goût léger : il a traduit en Ruſſe le *Joſeph* de M. *Bitaubé :* cette traduction eſt très-eſtimée à cauſe de l'élégance du ſtyle, & rend parfaitement bien les beautés de l'original.

La Littérature Ruſſe s'enrichit de jour en jour par les Traductions qui ſe font du Grec, du Latin, de l'Allemand & du François en Ruſſe. L'Impératrice a aſſigné un fonds pour les Traductions, & l'Académie en a l'adminiſtration. Le goût de la nation ſe formera de plus en plus, en s'appropriant les productions étrangeres ; mais il perdra ſon originalité.

Il y a quelques bons Hiſtoriens Ruſſes ; mais je doute qu'il y en ait de beaux & d'agréables.

La Philoſophie ſpéculative eſt nulle en Ruſſie. L'Académie ne s'en mêle pas ; elle s'en tient principalement aux Mathématiques, à la Phyſique, à la Chymie & à l'Hiſtoire Naturelle. Tel Seigneur Ruſſe croit être grand Philoſophe, quand il a lu quelques Ouvrages de Voltaire.

Les Mathématiques ſont un des objets eſſentiels des travaux de l'Académie. Qui ne connoîtroit *Euler* & *Lexell* que la mort a enlevés depuis quelque-temps ? M. Fuſs, diſciple d'*Euler*, marche ſur ſes traces. Il y a des Académiciens Ruſſes dans la claſſe Mathématique. Mais je crois qu'en général la nation n'eſt pas propre à des ſpéculations qui demandent une contention d'eſprit ſi ſoutenue.

L'adreſſe pour les Ouvrages de Méchanique, ne manque pas aux Ruſſes : mais ils n'ont point de théorie.

L'Art militaire eſt ſur un très-bon pied ; mais il ſemble que les ſuccès des armées Ruſſes proviennent principalement de l'obéiſſance aveugle des ſubalternes, qui reſteroient immobiles devant la bouche d'un canon qu'on va décharger, ſi leur chef le leur ordonnoit.

La Marine Ruſſe, tant commerçante que militaire, s'accroît de jour en jour, & les victoires navales remportées ſur les Turcs ſont des preuves des progrès qu'on a faits à cet égard. Les connoiſſeurs diſent que les vaiſſeaux marchands ſont mal conſtruits : ils ne ſont d'ailleurs que de ſapin ; le bois de chêne, qui eſt rare, étant réſervé pour les vaiſſeaux de guerre.

Les Ruſſes ne raffinent pas beaucoup ſur la Théologie, & il eſt difficile même d'apprendre au juſte

quels ſont les dogmes qui les diſtinguent des autres communions Chrétiennes.

Les Médecins ſont adorés : on met en eux toute la confiance imaginable : ils s'enrichiſſent tous, de même que les Apothicaires. Ils ſont preſque tous étrangers, & les principaux d'entre eux compoſent à Pétersbourg un College de Médecine.

Le commerce fleurit, ſur-tout celui d'exportation & d'importation. La circulation de l'argent eſt facilitée par les billets de banque, qui ſont de 25, de 50, & de 100 roubles. La banque jouit d'une parfaite confiance de la part du public, & ſes aſſignations ſont tout auſſi communes & auſſi accréditées que les métaux monnoyés. Ces aſſignations repréſentent la monnoie de cuivre; celle d'or & d'argent vaut quelque choſe de plus.

La monnoie Ruſſe ſe diviſe par fractions décimales. L'Impériale vaut 10 roubles : le rouble 10 grivnes, & la grivne 10 copecs. Depuis le copec juſqu'à la grivne, la monnoie eſt de cuivre; depuis la grivne juſqu'au rouble, d'argent; depuis le rouble juſqu'à l'Impériale, d'or; depuis l'Impériale juſqu'à 100 roubles & au-delà, on ſe ſert de billets de banque.

Muſique ſinguliere.

Rien de plus ſingulier que ce qu'on appelle la

musique de cors-de-chasse. L'invention en est due aux Russes. Il y a autant de Musiciens qu'il y a de tons & de sémitons dans la piece qu'on veut exécuter. Chacun tient d'une main sa tablature, & de l'autre un cor semblable à celui des Guets de nuit de Berlin, & qui ne donne qu'un seul ton. Au moment où un ton doit se faire entendre, l'un des Musiciens porte subitement son cor à la bouche, puis l'en retire. Le maître de chapelle bat la mesure, & prend garde à l'exécution exacte de la piece. Malheur à celui qui manqueroit le moment de corner; il en seroit puni à coups de bâton. Aussi est-il surprenant d'entendre avec quelle régularité ces orgues vivantes exécutent la musique, même la plus rapide. L'effet en est très-agréable à l'oreille, principalement à quelque distance.

Fête champêtre.

Le Jeudi avant la Pentecôte, les Villageois Russes célebrent une fête champêtre, & il y a beaucoup de citadins qui vont la voir. Les femmes & les filles d'un village ornent une belle branche de bouleau garnie de ses feuilles, d'une grande quantité de rubans, de bandelettes & de jolis mouchoirs, qui flottent au gré du vent. Les Paysans des deux sexes sortent en procession, en suivant celui qui porte cette espece de trophée:

ils ſont quelques tours par le village en chantant & danſant de toutes leurs forces. Enſuite le bouleau décoré reſte en repos juſqu'au premier jour de Pentecôte: alors on répete la même cérémonie ; après quoi on détache les ornements, & chacun reprend ce qui lui appartient. Cette fête eſt apparemment la célébration du retour de la verdure & du printemps.

Dame Turque.

J'ai eu pendant quelque temps au nombre de mes auditeurs à Pétersbourg, une Dame, native de Conſtantinople, mais de famille Génevoiſe & profeſſant la Religion Réformée. C'étoit Madame de *Laskarof*, née *Dunant*, niece de Madame *Godet*, qui s'eſt arrêtée pendant quelques années à Berlin. M. ſon époux a été Conſul de Ruſſie à Smirne, & enſuite envoyé en Crimée. Maintenant l'Impératrice l'a récompenſé de ſes ſervices en lui donnant un poſte plus avantageux. Madame de *Laskarof* aſſiſtoit réguliérement au ſervice divin, habillée à la Grecque ; ce qui attiroit ſur elle les regards de toutes les Dames. Elle m'a raconté pluſieurs particularités au ſujet de la Turquie. En voici des échantillons.

La peſte ne s'attache point au pain, & on peut hardiment manger du pain que les Turcs

tendent aux étrangers à travers des guichets ou des grillages, lorſque cette calamité regne parmi eux.

Il y a dans l'Archipel une iſle qui n'eſt habitée de temps immémorial que par des Lépreux. Tous les ans il s'y rend un vaiſſeau, qui leur jette du pain & d'autres comeſtibles ſur le rivage.

Les Turcs diſent en proverbe : *les Grecs ont poſſédé trois choſes, ſavoir ; Conſtantinople, la ſcience & la fierté. Ils ſe ſont laiſſé prendre Conſtantinople par les Muſulmans : ils ont donné leur ſcience aux Francs, & n'ont gardé pour eux que la fierté.*

Coutume Tatare.

Chez certains peuples Tatares, dépendants de la Ruſſie, il y a une ſinguliere maniere de faire accoucher les femmes. On appelle l'homme le plus fort de la Horde : il prend la femme entre ſes bras, à l'endroit de la ceinture, & la preſſe de toutes ſes forces, juſqu'à ce que l'enfant ſoit venu au monde. Nos Dames ne ſe contenteroient pas probablement d'un pareil accoucheur.

Langage poli.

Les Ruſſes ſe ſont accoutumés depuis les derniers regnes à ſe ſervir de la ſeconde perſonne

du pluriel, en parlant à une ſeule perſonne, comme font les autres nations Européennes. Cet uſage a paſſé de la Cour à la nobleſſe du Pays, & delà au peuple, qui l'obſerve à l'égard de ſes ſupérieurs ſeulement. C'eſt ainſi que la politeſſe prévaut ſur le bon ſens, qui avoit ſagement introduit dans les Langues une différence entre le ſingulier & le pluriel. Les Ruſſes ont auſſi déja leurs *Excellences*, *Eminences*, *Graces*, & toute cette *titulature* inventée par la flatterie, & accréditée par l'orgueil.

La maniere la plus cordiale d'apoſtropher quelqu'un en Ruſſe, c'eſt de le nommer par ſon nom propre, ſuivi de celui de ſon pere, comme *Iwan Iwanowitſch*, Jean, fils de Jean; *Peter Féodorowitſch*, Pierre, fils de Théodore; *Maria Andréyewna*, Marie, fille d'André. On uſe de cette façon de parler envers les perſonnes de la plus haute diſtinction.

Morale du Kamtſchatka.

Il y a pluſieurs années que l'Impératrice avoit convoqué à Moſcou des Députés de toutes les nations qui vivent ſous le ſceptre de Ruſſie, pour projetter un Code de Loix. Le Député du *Kamtſchatka* arriva comme les autres, & commença d'abord par s'informer du motif pour lequel on l'avoit fait venir. La converſation qu'il eut à ce

ſujet avec un Seigneur Ruſſe, eſt très-propre à donner une idée de la morale des peuples du Kamtſchatka. Je vais la rapporter telle qu'elle m'a été racontée par un témoin auriculaire (1).

Le Kamtſchadale. Dis-moi, je t'en prie, Seigneur, pourquoi m'a-t-on fait venir de ſi loin dans ce pays-ci ?

Le Ruſſe. C'eſt pour travailler avec nous à régler les loix de ce grand Empire.

Le Kamtſchadale. Je ne comprends pas bien ce que tu me dis, Monſeigneur. Explique-moi auparavant ce que c'eſt qu'une loi : car je ne me ſouviens pas d'avoir jamais entendu ce mot.

Le Ruſſe. Une loi, c'eſt une regle généralement adoptée, ſoit par la volonté de celui qui gouverne, ſoit par un accord unanime du peuple, ſelon laquelle on juge les actions des hommes.

Le K. Mais encore, à quoi bon une loi ou regle pareille ?

Le R. A tenir le vice en bride, & à empêcher les crimes.

Le K. Seigneur, pardonne-moi mon ignorance : qu'entends-tu par des crimes ?

---

(1) Il paroît que celui qui m'a raconté cette converſation, a voulu l'enjoliver un peu. Je me ſuis permis d'en retrancher un article viſiblement oppoſé aux mœurs des Kamtſchadales, autant qu'on les connoît juſqu'à préſent.

Le R. Dans ton pays, ne vole-t-on pas ? Ne tue-t-on pas ? Eh bien, ce ſont-là des crimes.

Le K. Pour ce qui eſt de tuer, je ſais bien ce que c'eſt : par exemple, nous faiſons mourir des animaux pour les manger.

Le R. Il s'agit ici des hommes, & non des animaux. Il eſt impoſſible qu'il n'arrive quelquefois des meurtres au Kamtſchatka, comme par-tout ailleurs, c'eſt-à-dire qu'un homme dans la colere en faſſe mourir un autre.

Le K. Il eſt vrai que je me ſouviens d'un ou de deux cas pareils ; mais nous avons toujours regardé cela comme l'effet d'une maladie dans celui qui a tué.

Le R. Et qu'a-t-on fait au malade ?

Le K. On l'a guéri.

Le R. Comment l'a-t-on guéri ?

Le K. On s'eſt aſſemblé autour de lui, & on lui a auſſi ôté la vie pour lui ôter ſa maladie en même temps, afin que le pauvre malade ne ſouffrît pas plus long-temps.

Le R. Le remede eſt excellent. Mais venons au vol. Comment punit-on un voleur chez vous ?

Le K. Je ne ſais pas encore ce que c'eſt qu'un voleur.

Le R. C'eſt un homme qui prend ſans raiſon à un autre, ce qui appartient à cet autre.

Le K. Il ne peut donc pas y avoir de voleurs.

Car ſi un autre homme a ce qui lui eſt néceſſaire, pourquoi prendroit-il ce que j'ai, puiſqu'il n'en a pas beſoin? Et s'il n'a pas ce qui lui eſt néceſſaire, qu'il vienne, je ne puis l'empêcher de prendre ce que j'ai de trop. N'eſt-il pas mon frere? Et le grand Être ne nous a-t-il pas tous faits?

Le R. Mettons le cas où vous êtes obligés de payer vos tributs à la Ruſſie. Un homme aura à donner par exemple pour ſa part deux zibelines, trois loups, & deux renards. Si ſa chaſſe n'a pas été heureuſe, & qu'il lui manque un renard, ne tâchera-t-il pas de le voler en ſecret à un autre?

Le K. Non pas! non pas! Il ira à la grande caiſſe qui eſt dans la forêt, & où chacun jette ſon tribut : il y jettera ſes zibelines, ſes loups, & ſon renard : puis il reſtera auprès de la caiſſe juſqu'à ce qu'il vienne un autre homme qui ait attrapé un renard de plus qu'il ne lui en falloit, & cet autre donnera le renard pour lui.

Le R. Mais quand eſt-ce que le premier payera ou rendra le renard au ſecond?

Le K. Jamais. Ne ſommes-nous pas freres? Ne peut-il pas arriver que celui qui a donné le renard, ait beſoin à ſon tour qu'on en donne un pour lui? Mais qui eſt-ce qui lui feroit ce bien, s'il n'avoit pas voulu le faire à ſon frere?

Le R. Mais pourquoi croyez-vous donc qu'il faille faire du bien à un autre, & ne pas lui faire de mal ? Comment pouvez-vous ſavoir ſans loi ce qui eſt bien ou mal fait ?

Le K. Ha ! ha ! ho ! A préſent que je ſais ce que c'eſt qu'une loi, je te dirai bien que nous en avons une auſſi, & qui vaut peut-être autant que la vôtre.

Le R. Et laquelle ?

Le K. (*faiſant avec ſon doigt un mouvement, comme s'il vouloit couper la main au Seigneur Ruſſe.*) Si je te coupe la main, cela te fera mal, n'eſt-ce pas ?

Le R. Sans doute.

Le K. Eh bien, n'eſt-il pas clair par-là que quand on coupe la main à quelqu'un, cela lui fait mal, & qu'il ne faut pas par conſéquent que tu coupes la main à perſonne.

Le R. Tu as raiſon : il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voulons pas que les autres nous faſſent.

Le K. Si j'ai faim dans mon pays, & que mon frere me donne du poiſſon pourri à manger, cela me fait du bien. Eh bien, il faut donc que je donne du poiſſon pourri à mon frere quand il a faim.

Le R. C'eſt-à-dire, que tout ce que vous voulez que les autres vous faſſent, il faut le leur faire de même.

Le K. Mais à propos de poiſſon pourri, l'Impératrice m'a donné cinq roubles à dépenſer par jour pendant que je ſuis ici : mais comme le poiſſon pourri n'eſt pas cher, & qu'on a même beaucoup de peine à acheter ici le poiſſon autrement que frais, j'ai cet argent de reſte de ces derniers jours. Tiens, Seigneur, je te prie de le rendre à l'Impératrice.

Le R. Tu peux le garder puiſqu'il t'a été aſſigné. L'Impératrice ſe ſoucie bien peu de quelques roubles.

Le K. Ils ne m'appartiennent pas. Rends-les, Seigneur, je t'en conjure. Je ne ſaurois garder le bien d'autrui.

Cocagne funeſte.

Dans l'automne de 1781, les Fermiers d'eau-de-vie donnerent à la populace de Pétersbourg ce que les Italiens appellent une *Cocagne*, c'eſt-à-dire, une fête où l'on abandonne à tout venant une grande quantité de mangeaille & de boiſſon. Ici ce fut l'eau-de-vie qu'on fit couler en abondance de quelques fontaines préparées à cet effet. Les Mougiks s'étant bien remplis de leur boiſſon favorite, reſterent en grande partie couchés ivres-morts dans les rues. Il ſurvint une nuit très-froide, & le lendemain matin on en trouva beaucoup qui étoient morts de gelée ; on prétend

prétend qu'il en périt environ trois cents de cette maniere. Malgré cette galanterie faite au peuple, les Fermiers, convaincus quelque temps après de malverſation, furent ſur le point de recevoir le Knout, & n'obtinrent leur grace qu'à l'occaſion de l'inauguration de la ſtatue de Pierre Premier, circonſtance dans laquelle l'Impératrice voulut ſignaler ſa clémence.

Grippe ou Influence.

Au commencement de l'année 1782, il régna à Pétersbourg une maladie épidémique que les étrangers appelloient l'*Influence* ou la *Grippe*. Elle venoit de la Tatarie, & paſſa de-là juſqu'à Moſcou, de Moſcou à Pétersbourg, de Pétersbourg en Finlande & en Livonie, de-là dans d'autres pays plus occidentaux, parcourant preſque tout le vaſte continent qui renferme l'Aſie & l'Europe.

Cette maladie n'étoit pas mortelle, excepté pour les vieillards & les infirmes. Les ſymptômes reſſembloient beaucoup à ceux d'une fievre catharrale; c'étoit des maux de tête & de poitrine, des nauſées, des toux, des accès de fievre, des douleurs dans les membres. Le mal ne duroit que peu de jours, mais preſque perſonne n'en étoit exempt. Les malades trouvoient peu de ſecours, parce que les gens de leur maiſon

étoient tous dans le même état. Ceux qui pouvoient marcher, alloient assiéger les maisons des Médecins & les boutiques des Apothicaires. Les uns & les autres, en toussant & gémissant, distribuoient des remedes dont leur aspect même montroit l'inutilité. Pour moi j'en fus quitte à bon marché, & je me guéris en me tenant chaudement, avalant du vinaigre & de l'huile, & me frottant le corps avec de la flanelle aux endroits où je sentois des douleurs.

Statue de PIERRE I.

Le 6 Août 1782, je fus témoin de l'inauguration de la statue équestre de Pierre I, qui se fit avec beaucoup de cérémonies. Cette statue de bronze est, comme on sait, l'ouvrage de M. *Falconet.* Elle a été posée dans une grande place, proche de la Néwa, à l'endroit où est le pont de bateaux, qui joint le Wasiliostrof au reste de la ville. La place étoit environnée de plusieurs rangs de bancs de bois peints en verd, & s'élevant en amphithéâtre. Il y avoit des inscriptions qui assignoient aux spectateurs la place qu'ils devoient prendre selon leur état. La Néwa étoit couverte de vaisseaux de toute grandeur, tout chargés de banderolles & des pavillons de toutes les nations: plusieurs de ces bâtiments portoient des canons.

Le moment de la cérémonie approchoit : le ciel qui avoit été obſcur toute la journée, ſembla s'éclaircir exprès après-midi, & le ſoleil diſſipa les nuages pour être témoin de ce ſpectacle. La ſtatue poſée ſur ſon piédeſtal au milieu de la place, étoit entourée d'une ſorte de paravents dont la peinture formoit une décoration champêtre ; ce qui empêchoit de voir le monument. Les ſpectateurs s'étoient placés, chacun ſelon ſon rang. L'Impératrice étoit ſur un balcon vis-à-vis de la ſtatue. Des régiments de ſoldats rempliſſoient le vuide de la place.

Tout d'un coup, au moment qu'on fit tomber la décoration, il ſe fit une décharge horrible de l'artillerie & des mouſquets, de façon que la Néwa bouillonnoit & que les maiſons trembloient. Toute la place fut couverte d'une épaiſſe fumée : & cette fumée ſe diſſipant premiérement par en-haut, on vit paroître d'abord Pierre I, comme porté ſur une nue, puis ſon cheval, puis le piédeſtal. Au premier moment où le Héros devint viſible, la Souveraine le ſalua par une profonde inclination. Après la premiere ſalve, les régiments firent en ordre le tour de la ſtatue pour la ſaluer, après quoi on ſe retira. Le ſoir, les vaiſſeaux illuminés du haut en-bas offrirent un ſuperbe coup d'œil. La place étoit auſſi illuminée, & remplie encore d'une foule innombrable de monde. Après la cé-

rémonie, l'Impératrice fit diftribuer un grand nombre de médailles d'or & d'argent de différente grandeur, qui repréfentoient d'un côté la ftatue de Pierre I, & de l'autre le bufte de Catherine II. Je ne ferai point de defcription de la ftatue même, parce qu'elle eft affez connue dans toute l'Europe. On fait que le piédeftal, dont la plus grande partie eft d'une feule pierre, repréfente une pointe de rocher; que le cheval, dans l'attitude du galop, ne repofe que fur fes pieds de derriere, fous lefquels il foule un ferpent; & que le Héros lui-même, en coftume Grec, tient de la main gauche la bride du cheval, & femble de la droite donner des ordres. Son vifage, de même que la tête du cheval, eft tourné vers la Néwa.

Mort de Léonard Euler.

En 1783, nous perdîmes M. *Léonard Euler*, fi célebre dans le monde favant par fes nombreufes découvertes en Mathématiques, fi aimé de tous ceux qui le fréquentoient, fi refpecté dans fa nombreufe famille. Je l'avois vu l'avant-dernier jour de fa vie, gai, affable comme à l'ordinaire: feulement il fe plaignoit de vertiges. Il difoit encore, que depuis peu de jours il ne favoit que penfer de fa fituation, qu'il lui fembloit qu'il étoit étranger dans fa maifon, & qu'il ne

s'y reconnoiſſoit plus du tout. Le ſur-lendemain, après le dîner, il s'entretenoit avec Mrs. *Lexell* & *Fuſs* ſur différents ſujets de Mathématiques, de Phyſique & d'Aſtronomie, particuliérement ſur la nouvelle Planete & ſur les Globes Aéroſtatiques dont on commençoit alors à parler. Vers les cinq heures du ſoir, l'un de ſes petits-fils étant ſurvenu, il badina avec lui, étant aſſis ſur un canapé, & fumant du tabac : tout d'un coup ſa pipe tombe à terre ; il s'écrie, *ma pipe !* & ſe baiſſe pour la ramaſſer ; il ſe releve ſans l'avoir priſe, ſe frappe le front des deux mains, & dit : *je me meurs :* depuis ces mots, il n'en prononça plus d'autres, & fit encore des mouvements d'agoniſant juſqu'à 11 heures du ſoir, temps où il expira. Le même jour dans la matinée, il avoit donné une leçon de Mathématique au même petit-fils dont je viens de parler. Il avoit auſſi achevé quelques calculs qu'il avoit commencés au ſujet des Globes Aéroſtatiques, & les avoit écrits comme de coutume en groſſes lettres avec de la craie ſur deux ardoiſes ; car c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire encore avec le peu de vue qui lui reſtoit. Il étoit parvenu à l'âge de 76 ans & demi. Le ſentiment me dicta les vers ſuivants ſur cette mort.

Il n'eſt donc plus, ce Savant dont la gloire
Toujours nouvelle, ira d'un vol heureux

Tranſmettre encor ſon nom à la mémoire
De nos derniers neveux.

Heureux vieillard ! Tel qu'un ſoleil qui brille
Lorſque ſes feux vont s'éteindre au couchant,
Couvert d'honneurs au ſein de ta famille,
Tu meurs en inventant.

Mais non, tu vis. Ta dépouille mortelle
A beau ſervir de nourriture aux vers :
Ton ame va d'une vigueur nouvelle
Parcourir l'Univers.

Voiles ſacrés, dont la ſage nature
Toujours ſe couvre à nos profanes yeux,
Tombez pour lui ! Souffrez d'une ame pure
Les regards curieux.

Secrets du ciel, ô Myſteres ſublimes !
Qu'à nos efforts cacha le Créateur ;
Oui, Léonard déja de vos abymes
Perce la profondeur.

Tandis qu'aux cieux ſa grande ame contemple
De l'Univers les principes moteurs,
A ſes vertus nous dreſſerons un temple
Dans le fond de nos cœurs.

Je n'ai que foiblement exprimé par ces vers la vénération que j'avois, comme tous les gens de bien, pour ce reſpectable & illuſtre vieillard.

Fuite des Esclaves.

Au printemps de 1784, dans le mois d'Avril, il y eut un incident qui montre combien la liberté est chere, même à des Esclaves. Il s'étoit répandu un bruit parmi les Esclaves à Pétersbourg, que le Grand-Duc vouloit recevoir à *Gatschina*, ville nouvelle qui lui appartient, située sur la rive gauche du Golfe, tous les Esclaves qui s'y voudroient établir, & qu'il leur donneroit la liberté. Dans l'espace de peu de jours, il y en eut plus de 800 qui s'enfuirent de chez leurs maîtres, & allerent se présenter à *Gatschina*. Etant détrompés de leur illusion, les uns retournerent chez leurs maîtres; & d'autres, craignant des châtiments séveres, se disperserent dans les bois, où apparemment ils firent le métier de voleurs de grand chemin.

Mort inattendue.

Quelque temps après l'incident dont je viens de parler, mourut M. de *Landskoy*, jeune homme à la fleur de son âge, très-estimé de l'Impératrice. Un verre de boisson froide pris après un échauffement, lui causa une fievre putride qui l'emporta au tombeau. Cette mort inopinée, jointe à l'évasion des Esclaves, qui l'avoit précédée,

donna lieu dans les pays étrangers aux soupçons les plus extraordinaires.

Vers Finnois.

Ce fut environ dans le temps de ces événements, que je reçus la vocation qui me fut adressée par l'une des Paroisses les plus considérables de la Colonie Françoise de Berlin. Le desir de revoir ma patrie, l'emporta sur toute autre considération; j'acceptai la nouvelle place de Pasteur qui m'étoit offerte, & je songeai à mon départ. Mon voisin le Pasteur Finnois fit des vers dans sa Langue au sujet de mon départ prochain : sensible à l'amitié qui les a dictés, j'en donne ici la traduction :

Pourquoi fuis-tu nos doux rivages ? O le meilleur des Bergers, pourquoi vas-tu chercher des bords lointains ? Tu laisses tes proches dans l'affliction : tes brebis abandonnées sur le pâturage, gémissent, sont en deuil, & regrettent leur gardien.

Ce qui te fait quitter ces lieux, ce n'est point, je le sais, une odieuse indifférence, ni la légéreté, ni l'amour honteux de l'or. Ton illustre patrie t'appelle, Berger expert, pour garder un troupeau qu'elle chérit.

Va donc, le meilleur des amis, le plus agréable de

mes compagnons ! Suis, ſans tarder, la voix qui te demande : que des courſiers légers te ramenent dans ta patrie, pour y vaquer à l'œuvre qui t'eſt confiée. Que Dieu ſoit ton guide ! Qu'il te couronne d'un heureux ſuccès, & t'introduiſe enfin dans ta patrie céleſte.

Comme dans l'original la forme des vers Finnois eſt fort ſenſible, je tranſcrirai ici ſeulement les quatre premiers, avec la traduction littérale en Latin.

Kuhun Kuljet Kaukaiſella
Parſas Pappeiſta pakohon
Maidän Maaldan makialda
Heität heimoas hätehän, &c.

Quò tendis in longinquam oram,
Optime paſtorum fugiens
Noſtris ab oris dulcibus,
Relinquens affines anxios, &c.

On ſe ſouviendra de ce que j'ai dit des vers Finnois & de la Langue Finnoiſe en général. J'ajouterai ici que les Finnois appellent leurs pieces de Poéſie ou leurs chanſons, des *Runnes :* ce même mot ſignifioit autrefois chez les peuples du Nord des *Lettres* alphabétiques.

Pour répondre aux vers Finnois de mon voiſin, je fis les ſuivants en François.

Le jour s'approche où loin de ces contrées,
Fuyant les bords des mers hyperborées,
J'irai content respirer sous l'azur
D'un ciel plus pur.

Adieu Néwa, dont l'eau majestueuse
Charme les yeux dans sa course orgueilleuse,
Mais qui souvent n'inspires que l'horreur
Dans ta fureur.

Adieu, Troupeau! ton Conducteur fidele
Va se soumettre à la voix qui l'appelle.
Mais sur ses pas vient un autre Berger
Te protéger.

Adieu, voisins, dont les soins sociables
M'ont fait couler tant de jours agréables!
J'en veux garder jusqu'au dernier soupir,
Le souvenir.

Anecdote.

Voici une anecdote que j'ai entendu raconter. *Se non è vero, è ben trovato.*

Lorsqu'on fit transporter à Pétersbourg la grosse pierre dont à présent une partie sert de piédestal à la statue équestre de Pierre I, Mr. de *Betskoï* conduisoit l'entreprise; & Mr. de *Lascari*, alors Directeur du Corps des Cadets, inventoit les machines, & présidoit à tout l'ouvrage. L'Envoyé d'Angleterre vint une fois chez Mr. de *Betskoï*,

& le trouvant diſtrait & de mauvaiſe humeur ; il lui demanda s'il étoit malade. Mr. de *Betskoï* lui dit : Ah ! Mylord, ma pierre ! ma pierre ! c'eſt elle qui me tourmente. — Je vous plains, répondit l'Anglois, qui croyoit qu'il s'agiſſoit de la maladie de la pierre. Mais il doit y avoir des moyens pour la chaſſer. — J'ai tout éprouvé : mais juſqu'ici elle avance ſi peu, & coûte déja tant d'argent, que je commence à déſeſpérer du ſuccès. — Mais enfin, au défaut de tout autre moyen, vous avez une derniere reſſource qui eſt la taille. — Comment la taille ? Je m'en garderai bien ; elle doit demeurer entiere : ſa grandeur même en fait le mérite. — Ici l'Anglois commença à s'appercevoir du quiproquo ; & M. de *Betskoï* lui fit comprendre qu'il étoit en ſouci pour le tranſport d'un rocher, mais non pour la guériſon d'une maladie.

Tſarskoyé-Sélo.

Peu avant mon départ de Pétersbourg, je voulus voir *Tſarskoyé-Sélo*, Château de plaiſance de l'Impératrice, ſitué à 3 milles d'Allemagne de Pétersbourg.

Le chemin eſt un large pavé tiré en droite ligne, autant que le permettent les collines ſur leſquelles on paſſe. Il eſt bordé de deux petits foſ-

ſés, pour faciliter l'écoulement des eaux de pluie & de neige. Au-delà du foſſé, regne des deux parts une file de lanternes, qu'on allume lorſque la nuit eſt obſcure, & que l'Impératrice doit paſſer par ce chemin. Le terrein entre Pétersbourg & *Tſarſkoyé-Sélo*, eſt ſablonneux, ſtérile, & ne produit que des brouſſailles. On voit de temps en temps des maiſons de campagne, avec des jardins où l'on a tâché de vaincre par l'art l'ingratitude du terrein. Quand on arrive à *Tſarskoyé-Sélo*, la ſcene change ſubitement. On voit d'abord un parc très-beau & très-étendu, enfermé dans des palliſſades, à côté deſquelles on paſſe; on entre enſuite dans une enceinte qui repréſente une petite campagne Chinoiſe. Après l'avoir traverſée, on entre dans le village, qui contient quelques rues de maiſons de bois bâties à la Ruſſe, & habitées par des payſans.

Le palais de l'Impératrice avec le jardin qui en dépend, eſt ſitué à côté du village. J'y allai pour rendre mes devoirs à S. E. Mr. le Comte d'Anhalt. Après cela j'allai voir le jardin. Il n'eſt pas fort étendu, mais il ſemble l'être par un effet de l'art qui en a tracé le plan. Ce plan réunit le goût Chinois, Anglois, Italien, &c. L'endroit le plus remarquable eſt un baſſin d'eau, qui paroît beaucoup plus grand qu'il ne l'eſt, parce qu'il eſt diſpoſé fort irréguliérement. On y voit

des caſcades, des rocs, des ponts ruinés, des iſles, & autres embelliſſements imités de la nature. Sur l'eau & entre les arbres d'alentour, on voit des canards d'une race ſinguliere, des poules d'Inde, des cicognes, des cygnes, des paons & autres oiſeaux rares. Vers le milieu du baſſin s'éleve une grande colonne roſtrale, érigée en mémoire des victoires navales remportées ſur les Turcs : aux environs du baſſin, on apperçoit divers édifices; une ſeconde colonne roſtrale de très-beau marbre; une porte triomphale toute de fer, fondue en Sibérie; une ſorte de chapelle, où eſt le buſte de Voltaire ; des bâtiments Chinois, Japonois; une tour Gothique qui ſemble tomber en ruine, & du haut de laquelle on découvre tout le jardin & ſes environs ; une pyramyde Egyptienne, de la même pierre dont eſt fait le quai de la Néwa. A côté de cette pyramide ſont deux pierres ſépulcrales du plus beau marbre blanc, ſous leſquelles ſont enterrés deux chiens de l'Impératrice; comme les inſcriptions le font voir.

Un autre endroit remarquable du jardin, eſt un bâtiment appellé l'Hermitage, dans l'étage ſupérieur duquel Sa Majeſté prend quelquefois ſes repas avec les perſonnes qu'elle juge à propos d'y admettre. Le bas contient des poulies & d'autres machines, pour faire monter & deſcendre ſucceſſivement les tables, les plats, les aſſiettes,

&c. dont les convives ont beſoin, ſans qu'il paroiſſe aucun domeſtique.

Il ſeroit inutile d'entrer dans un long détail au ſujet de tout les agréments répandus dans le jardin de l'Impératrice. Ce ſont des choſes dont la deſcription ennuyeroit autant que la vue en eſt agréable.

Sa Majeſté étant à *Tſarskoyé-Sélo*, je ne pus voir les appartements, ni la galerie de tableaux, dont par conſéquent je ne puis donner la deſcription.

Ce qui m'a déplu en allant chez M. le Comte, c'eſt l'obſcurité des corridors dans leſquels un étranger peut aiſément donner de la tête contre le mur, ou du pied contre des marches. Extérieurement, le palais fait un aſſez bel effet. C'eſt un oblong, avec deux petites aîles qui avancent un peu vers le jardin. Le bâtiment eſt de deux étages, y compris le rez-de-chauſſée. Il eſt décoré de colonnes à chapiteaux dorés, & de pluſieurs cariatides dorées de même.

Retour de Pétersbourg à Berlin.

De retour de mon petit voyage de *Tſarskoyé-Sélo*, je pris publiquement congé de mon troupeau, fis mes viſites d'adieu, & me préparai au voyage de Berlin. Mon ſucceſſeur, M. *Dumont*, arriva de Geneve deux jours avant mon départ.

Je partis le 4 Juillet 1784, vieux ſtyle, avec les perſonnes qui compoſoient ma maiſon. Notre équipage conſiſtoit en une berline adaptée pour le voyage, & une *Kibitka.* Un voiturier Ruſſe nous avoit fourni pour 400 roubles 3 hommes & 9 chevaux, qui devoient nous mener juſqu'à Berlin. J'écrirai ce voyage en forme de journal, ayant eu ſoin en route de noter les principales obſervations que j'ai faites.

Le 4 Juillet. Lorſque quelqu'un part de Péterſbourg pour les Pays étrangers, ſes amis l'accompagnent ordinairement juſqu'à une auberge appellée *Kraſnoï kabac*, ou le *Cabaret rouge*, ſitué à 10 werſtes ou environ 1 mille & demi d'Allemagne de Pétersbourg. C'eſt ce qui s'obſerva auſſi à notre égard. Pluſieurs parents & amis prirent le thé avec nous dans cette auberge. C'étoit vers le ſoir. Ayant pris congé de la compagnie, nous cheminâmes encore juſqu'à 11 heures du ſoir, & paſſâmes une mauvaiſe nuit dans une maiſon de payſan Ruſſe, parmi les tarracanes, les puces, & les poules.

Le 5 Juillet. Nous continuâmes notre route par d'aſſez mauvais chemins, & par un temps froid pour la ſaiſon.

Le 6 Juillet. Nous parvînmes pour le dîner à un village appellé *Tikepis.* Sa ſituation eſt charmante : un ruiſſeau qui coule entre des rivages

verds & des arbriſſeaux, offre un ſpectacle enchanteur. Mais le terrein eſt d'ailleurs mauvais pour les bleds. Ce village eſt habité par des Ruſſes & par quelques Eſthoniens, à cauſe du voiſinage de l'Eſthonie. Après-midi nous paſſâmes par une petite ville appellée *Yambourg*, & ſituée ſur la *Louga*. Elle eſt connue par des fabriques de diverſes étoffes qu'on y a établies. De *Yambourg* à *Narva*, le chemin eſt affreux. C'eſt une chauſſée de poutres, toute délabrée, qui ſecoue horriblement les voitures. Nous arrivâmes à Narva vers le ſoir. C'eſt une ville fortifiée, bâtie à l'antique, inégale & montueuſe, ſituée ſur la *Narova*.

Le 7 Juillet. Nous paſſâmes la nuit & la matinée à *Narva*. C'eſt la premiere ville de Livonie, ou proprement d'Eſthonie, en venant de Pétersbourg. Après midi, étant partis de *Narva*, nous arrivâmes bientôt après au Golfe de Finlande : nous ſuivîmes le rivage juſqu'à la nuit, que nous paſſâmes dans un cabaret iſolé. On remarquera que dans toute la Livonie, l'Eſthonie y compriſe, on ne trouve pas de villages proprement dits. Les habitants des campagnes vivent en familles ſéparées. Chaque famille a ſa maiſon & ſes terres à l'entour. Sur les grands chemins, il y a des cabarets qui ſont auſſi tout iſolés, ſouvent ſitués au beau milieu des forêts les plus épaiſſes. Pour peu qu'un

qu'un voyageur ſoit poltron, il ne peut qu'être effrayé de ſe voir ainſi éloigné de tout ſecours humain, & abandonné à la merci des cabaretiers & des ivrognes.

Le 8 *Juillet.* Ayant continué notre route le long du Golfe, qui tantôt paroiſſoit à nos yeux, & tantôt ſe cachoit derniere les arbres & les arbriſſeaux du rivage, nous paſſâmes la nuit dans un de ces cabarets ſolitaires dont j'ai parlé. La ſeule commodité qu'on y trouve, c'eſt une chambre ſéparée & deſtinée à recevoir les voyageurs. On l'appelle *la chambre Allemande.*

Le 9 *Juillet.* Pendant la matinée, nous continuâmes à ſuivre le Golfe; après midi nous prîmes à gauche, côtoyant un grand lac, appellé par les Ruſſes, le *Lac noir*, (Tſchernoyé Ozero) & par les Eſthoniens, le lac *Peipus*. Le chemin paſſoit par des ſables, des forêts & des déſerts. Les habitants qui demeurent épars ſur cette route, ſont des Eſthoniens, qui reſſemblent aſſez à des ſauvages. Ils vivent dans la plus grande miſere, & ſous le plus dur deſpotiſme de leurs Seigneurs. Le ſeul plaiſir qu'il ayent au monde, c'eſt de boire de mauvaiſe eau-de-vie dans les cabarets, principalement aux jours de fête. Ils ſont encore fort avides de tabac: les femmes auſſi-bien que les hommes, le fument dans de courtes pipes de bois, le prennent en poudre, & le mâchent.

Ils volent rarement autre chofe que du tabac. Si quelqu'un d'eux a le malheur de tomber dans l'eau, fon premier gefte eft, dit-on, de tenir en l'air la corne dans laquelle il a fon tabac en poudre, de peur qu'il ne fe mouille. Avec un peu de tabac, on obtient de ces bonnes gens tout ce qu'on veut; & un voyageur fait bien de s'en munir, pour leur en faire de petits préfents.

L'habillement des Efthoniens eft femblable à celui des Ruffes. Cependant ils portent la chemife dans le haut-de-chauffes, & non dehors comme les Ruffes; leur farrau ou furtout eft ordinairement d'un drap très-groffier; ils ont les uns des bottes, & d'autres une forte de pantoufles aux pieds. Ils portent de petits chapeaux noirs, affez femblables aux nôtres, tantôt ronds, tantôt retrouffés en différentes manieres.

Les femmes fe diftinguent par leur coëffure, felon qu'elles fon vierges, jeunes mariées ou vieilles femmes. Les vierges n'ont qu'une bande, ou une efpece de diadême autour de la tête, & portent les cheveux flottants. Les jeunes mariées ont les cheveux treffés & entrelacés de bandelettes & de houpes. Les vieilles portent des bonnets femblables à nos bonnets de nuit pour hommes. Le plus grand ornement des femmes, fur-tout des jeunes mariées, confifte en un collier auquel pendent des pieces de monnoie d'argent qu'elles

ont héritées de leurs ancêtres, ou reçues en préſent. Elles portent auſſi ſur la poitrine une plaque d'argent toute ronde, & qui eſt quelquefois de la largeur d'une main. Ces joyaux paſſent par héritage de mere en fille, & ſont une preuve de la proſpérité dont cette nation a joui avant qu'elle fût ſoumiſe aux Chevaliers Allemands.

La Langue des Eſthoniens reſſemble beaucoup à celle des Finnois. Cependant plus on s'éloigne de Narva, & plus le langage devient différent du Finnois : de façon que ma femme qui parle le Finnois, avoit de la peine à ſe faire entendre dans le voiſinage de Dorpat.

Les Eſthoniens & les Lettoniens ne ſont pas tellement abrutis par l'eſclavage, qu'ils ne ſentent encore le prix de la liberté. Ils ſe ſont tout récemment révoltés à l'occaſion d'une nouvelle capitation qu'ils doivent payer à la Couronne : ils ont maltraité leurs Seigneurs, ſoutenu des eſcarmouches contre des ſoldats, & tenté même d'enlever le Gouverneur de la Province. On a été obligé d'appeller un nouveau régiment de ſoldats pour les contenir.

Le 10 *Juillet.* Après avoir quitté le *Peipus*, & voyagé par des terres fertiles & cultivées, nous dinâmes à *Dorpat.* Notre hôte étoit un *Rathsherr*, ou Membre du Conſeil de la ville. Comme ſon emploi ne lui rapporte que 120 roubles par an,

il reçoit des étrangers. Pour ne pas donner de ſcandale, il tient un aubergiſte à ſes gages dans une maiſon attenante à la ſienne, & ne reçoit dans ſa propre maiſon que du beau monde. La même faveur nous fut accordée.

Le 11 *Juillet.* La ville de *Dorpat* s'appelle en Ruſſe, *Jouria* ou *Jourghia.* Elle eſt de médiocre grandeur, & s'eſt déja relevée en partie de ſes cendres depuis la premiere fois que je la vis. Nous en partîmes de bon matin, déjeunâmes dans un cabaret, derriere lequel il y avoit une mine abondante de tourbe, & dinâmes chez un Maître de poſte.

Le 12 *Juillet.* Nous dinâmes dans une petite ville appellée *Walk.* Elle ne contient qu'environ 70 familles, en partie Allemandes, & en partie Livonniennes, qui tirent leur entretien des métiers qu'elles exercent, & d'un commerce de tranſport qu'elles font par terre.

Walk étant la premiere ville de Lettonie, c'eſt là que finit la Langue Eſthonienne, & que commence une toute autre Langue, abſolument différente du Finnois, de même que du Ruſſe & de l'Allemand. Elle eſt d'une grande étendue : car ſes divers dialectes forment la Langue Lettonienne, la Curlandoiſe, & la Lithuanienne que les Payſans parlent par toute la Pruſſe Orientale. De façon que les Lettes ou Lettoniens, les Curlan-

dois & les Lithuaniens, ſemblent n'être originairement qu'une même nation. A quelques endroits, ſur-tout en Curlande, cette Langue eſt mêlée de mots étrangers, entre leſquels il y en a de Latins & de François. Voici quelques mots Lettoniens, tels que je les ai entendu pronnoncer par les Payſans des environs de *Walk*.

Malk, du bois.	*Kreims*, de la crême.
Svéaſt, du beurre.	*Séans*, du foin.
Allous, de la bierre.	*Auos*, de l'avoine.
Maïs, du pain.	*Kroagous*, le cabaret.
Odens, de l'eau.	*Paouké*, des œufs.
Péans, du lait.	*Okouns*, du feu.

Le 13 *Juillet.* Nous dînâmes à *Wolmar*, ville preſque auſſi petite que *Walk*, où néanmoins nous trouvâmes une bonne auberge. Après midi nous rencontrâmes ſur la route une famille Allemande, compoſée d'un homme, de ſa femme & de ſix jeunes enfants. Ils avoient un âne ſauvage, dont le bât renfermoit tout leur ménage, & de plus l'âne portoit encore le plus jeune des enfants qui pouvoit avoir trois ou quatre ans. Le reſte de la troupe alloit à pied. Je parlai au pere, qui me dit qu'il étoit un Allemand des environs du Rhin, réduit à la miſere par des inondations, qu'il alloit tenter la fortune à Péterſbourg, qu'il avoit fait environ trois cents milles

d'Allemagne avec ſon âne, en vivant des charités des voyageurs, & qu'il faiſoit environ deux milles & demi par jour. Le pauvre homme aura été bien embarraſſé, quand il ſera venu dans les cabarets Eſthoniens, où il ne ſe trouve perſonne qui entende l'Allemand, & où l'on aura certainement moins compris ſon langage que celui de ſon âne. Au reſte, Pétersbourg fourmille de ces gens qui diſent avoir ſouffert toutes ſortes de malheurs, les uns toujours plus terribles que les autres, ou qui les ont ſoufferts en effet. Il n'y a pas de ville où le métier de mendiant ſoit plus lucratif; pour peu que celui qui l'exerce ſoit bien mis, & pour peu qu'il ſache imaginer des hiſtoires déplorables, il reçoit pour le moins un rouble dans chaque bonne maiſon.

Le 14 *Juillet.* Nous paſſâmes la nuit dans un cabaret Lettonien. Il n'étoit pas poſſible d'y dormir à cauſe de l'exceſſive chaleur : le poële avoit été chauffé au beau milieu de l'été pour y cuire du pain.

Le 15 *Juillet.* Nous atteignîmes Riga. La première choſe que je fis dans l'auberge, fut de demander de bonne bierre, étant harraſſé par la chaleur & le manque de ſommeil. La bierre de Riga eſt excellente, & approche beaucoup pour le goût de la bierre d'Angleterre. On croit que ſi on la tranſportoit par mer ou par terre, elle

s'amélioreroit encore. Il eſt connu que cela arrive à la bierre d'Angleterre. On dit même qu'il y a un Marchand de Londres qui envoye tous les ans ſa bierre à Pétersbourg, & la fait revenir, afin de l'améliorer par ce trajet.

Le 16 *Juillet.* Nous allâmes voir quelques parents de ma femme établis à Riga, & pareillement Monſieur *Helmund*, Conſul de Pruſſe pour la Livonie, pour qui j'avois des lettres de recommandation de la part de mon beau-frere M. *Mahs*, Conſul général de Pruſſe pour la Ruſſie. M. *Helmund*, Berlinois de naiſſance, eſt l'un des hommes les plus ſerviables & les plus polis que j'aie connus. Si l'ordre & le bon goût dans l'extérieur d'un homme & dans ſon ameublement, ſont un ſigne de la bonne diſpoſition de ſon intérieur, M. *Helmund* donne de ce côté l'opinion la plus avantageuſe de ſoi. Il eſt bien rare de trouver autant d'élégance & de propreté dans la maiſon d'un homme non marié.

Le 17 *Juillet.* Nous partîmes de Riga. Cette ville eſt très-commerçante, & on y voit beaucoup de mouvement. Mais d'ailleurs elle eſt laide: elle eſt bâtie ſur un terrein ſablonneux. Avant que d'y arriver, ſur-tout du côté de la Ruſſie, il faut paſſer des ſables où les voitures s'enfoncent juſqu'à l'eſſieu. Comme c'eſt une ville frontiere & fortifiée, on y eſt examiné à toute rigueur.

J'ai été obligé d'y faire halte jufqu'à cinq fois pour montrer mes paſſeports & mes billets de douane. Au ſortir de la ville, on paſſe la *Duna* ſur un pont flottant, qui ne repoſe pas comme celui de Pétersbourg ſur des bateaux, mais ſur de ſimples radeaux.

A deux milles environ de Riga, ſe trouve la frontiere de l'Empire de Ruſſie. A côté du grand chemin, eſt un bâtiment de bois où il y a une garde & des viſiteurs. Il faut ici montrer pour la derniere fois ſes paſſeports, & ſe faire viſiter. Il faut ſur-tout ſe garder de vouloir emporter des monnoies de Ruſſie : car l'exportation en eſt ſévérement défendue.

Je viens de parler des paſſeports qu'on eſt obligé de montrer quand on veut ſortir de l'Empire de Ruſſie. Il faut dire ce que c'eſt. Ils ont principalement pour but, d'empêcher que l'on ne s'échappe ſans payer ſes dettes. Quand quelqu'un veut partir de Pétersbourg pour les Pays étrangers, il fait annoncer ſon départ dans trois gazettes conſécutives. Il préſente ces gazettes au Gouvernement, qui lui expédie un paſſeport imprimé & ſigné. Il faut encore le faire ſigner à la Police, & de plus à l'Amirauté, ſi l'on part par mer. Huit jours après l'expédition du paſſeport, on doit être hors de Pétersbourg, & au bout d'un mois, hors des frontieres de l'Empire ; de peur

que dans un plus long intervalle, on ne contracte de nouvelles dettes.

Mes passeports étant en bonne forme, je n'eus aucune difficulté à essuyer à la frontiere, & je passai en Curlande. Les partages politiques des pays, ne sont pas de purs effets du caprice des hommes; la nature même les a pour la plupart indiqués, soit par des fleuves & des montagnes, soit par la différence du terrein. Cette différence est très-sensible, quand on passe de Livonie en Curlande. Quoique le sol de la Livonie soit généralement bon, celui de la Curlande est beaucoup meilleur encore. Les bleds y viennent à merveille, & les forêts sont admirables par la grandeur & la fraîcheur des arbres.

Jusqu'ici j'ai suivi le vieux style en marquant les dates; mais me trouvant à présent en pays de nouveau style, je serai obligé d'avancer la date de 11 jours, & d'écrire le 29 Juillet au-lieu du 18.

Le 29 Juillet. Notre gîte pour la nuit, fut une auberge de Curlande proche des frontieres de la Russie. La maison portoit encore l'inscription de *Péage*, quoique les droits de passage soient entiérement abolis en Curlande par une convention faite avec la Russie. Un voyageur entre, passe, & sort sans que personne lui demande ni qui il est, ni d'où il vient, ni où il va, ni s'il a des mar-

chandifes, ou s'il n'en a pas. Les Ruffes ont encore d'autres prérogatives en Curlande : dans les différends qu'ils ont ou entre eux, ou avec les nationaux, ils dépendent uniquement de l'Envoyé de Ruffie, ou en fon abfence, du Secretaire de Légation.

La Curlande eft un pays libre ; c'eft-à-dire que les Seigneurs formant une forte de république, font prefque indépendants du Duc, qu'ils ne confiderent que comme le premier & le plus riche d'entre eux (1). Ils ont droit de vie & de mort fur leurs fujets, avec cette modification qu'il faut le confentement de cinq Seigneurs pour prononcer fentence de mort contre un homme. Une autre fuite de la liberté qui regne en Curlande à l'égard de toute perfonne de condition libre, c'eft qu'on y reçoit indifféremment des gens de tout ordre : c'eft l'afyle de tous les malfaiteurs à qui on a fait paffer les frontieres de Ruffie ou de Pruffe. Les mendiants y font innombrables. Et le plus fingulier de tout cela, c'eft qu'il s'y commet très-rarement des vols ou des meurtres. Peut-être que la Curlande a fervi de tout temps de re-

---

(1) J'ignore fi le Duc de Curlande convient de cette grande indépendance des Seigneurs. Ce que j'en dis, je le tiens de la bouche de quelques membres de la nobleffe du pays.

traite aux exilés & à des gens ſans feu ni lieu, & que c'eſt de-là que viennent dans la Langue de ce pays des mots pris du Latin, du François, de l'Allemand, du Ruſſe, &c.

Je viens de parler des bannis qui, étant chaſſés de Ruſſie, ſe retirent en Curlande : il faut dire un mot de cette ſorte de gens, parce que j'ai oublié d'en parler à l'occaſion de la Ruſſie. On ſait que la peine la plus ordinaire chez les Ruſſes, eſt le *Knout*, c'eſt-à-dire, le fouet : les crimes d'Etat ſont punis de l'exil en Sibérie. Mais l'un & l'autre de ces châtiments ne s'infligent guere qu'aux nationaux. Lorſqu'un étranger a commis quelque faute conſidérable, on lui fait ordinairement paſſer les frontieres. Pour cet effet, on le met dans une Kibitka, on le mene ſous bonne garde juſqu'aux limites de la Curlande, & là on le laiſſe aller où bon lui ſemble, en lui défendant de jamais remettre le pied dans l'Empire : quelquefois même on lui donne encore de l'argent pour continuer ſon voyage. Cette douceur du Gouvernement à l'égard des étrangers, eſt fondée ſur une bonne politique : elle a pour but d'attirer les étrangers dans le pays, en leur faiſant voir que dans le cas même où ils auroient le malheur de ſe rendre coupables, on les menageroit encore.

Je reprends le fil de mon voyage. Je ne reſtai

à Mitau, Ville capitale de la Curlande, qu'autant de temps qu'il fallut pour déjeûner & pour aller voir M. *Notbeck*, Secretaire de Légation de la part de la Russie, que j'avois connu à Pétersbourg. Mitau est une ville peu étendue, & qui a l'air d'un grand village. Le palais du Duc est cependant de belle apparence. Avant d'arriver à la ville, on passe une large riviere sur un bac : & en général, en Curlande, de même qu'en Livonie, il y a plusieurs endroits où il faut passer les rivieres de cette façon, faute de ponts. On dit qu'il est difficile d'y construire des ponts, à cause des crues fréquentes des eaux, des débacles, & des inondations.

Le 30 *Juillet.* Nous continuâmes notre route par des terres cultivées.

Le 31 *Juillet.* Nous voyageâmes par de belles forêts. Je ne me souviens pas d'avoir vu ailleurs d'aussi belles forêts qu'en Curlande. Elles sont mêlées de différents arbres; mais le bouleau y domine.

Le 1 *Août.* Encore de superbes forêts. Il fallut loger la nuit dans un cabaret solitaire; car en Curlande non plus qu'en Livonie, on ne sait guere ce que c'est que des villages. Cette coutume de vivre en familles séparées, paroît être commune à tous les peuples qui parlent la Langue Lettonienne ou ses dialectes. Dans la Lithuanie Pruſ-

ſienne même, on ne voit preſque pas de villages concentrés dans un même eſpace. Dans le cabaret qui nous ſervit de gîte, nous trouvâmes une femme couchée à terre avec deux petits enfants qu'elle allaitoit. L'hôte nous dit que c'étoit une fille tombée en faute; que la miſere & le déſeſpoir l'avoient forcée à expoſer ſes enfants ſur le grand chemin; qu'il avoit recueilli par pitié la mere & les enfants; qu'elle vivoit maintenant des aumônes des voyageurs, & qu'il tâcheroit d'engager le Seigneur à qui cette pauvre créature appartenoit, à prendre ſoin d'elle.

Le 2 Août. Pour aller de Curlande en Pruſſe, on paſſe par un coin de la Lithuanie Polonoiſe. Ce trajet eſt de deux milles d'Allemagne. On eſt viſité à l'entrée & à la ſortie de ce paſſage : on paye des droits pour les marchandiſes qui y ſont ſujettes, & de plus le paſſage d'un pont. En Pologne & en Pruſſe, il y a beaucoup de ponts dont l'entretien eſt affermé. C'eſt ordinairement un Juif ou un Cabaretier, qui ſe charge d'entretenir le pont: il paye à la Couronne une ſomme fixe par an, & a le droit de percevoir ſur les paſſagers un péage qui ſe compte le plus communément d'après le nombre des chevaux. Il n'arrive que trop ſouvent que les ponts ſont délabrés à ſe rompre le cou, le contractant voulant jouir du péage ſans faire beaucoup de dépenſes.

Le 3 Août. Nous paſſâmes la nuit à *Polangen*, ville ou bourg de la Lithuanie Polonoiſe, touchant à la Lithuanie Pruſſienne. Cet endroit eſt habité par des Polonois & des Juifs qui ſont attachés à la Douane, ou qui tiennent auberge. Notre hôte étoit un Iſraélite à barbe griſe.

A trois lieues de *Polangen* eſt *Mémel*, la premiere ville de Pruſſe en arrivant de ce côté-là. Il fallut s'y ſoumettre encore à une ſévere réviſion. Dès qu'on entre dans les terres de Pruſſe, on voit des campagnes mieux cultivées, peu de forêts, preſque point de terres en friche : le plus petit coin de terrein eſt mis à profit : les chemins ſont bordés d'allées : au-lieu de voyager, on croit ne faire qu'une longue promenade : les villes ſont fréquentes, & on eſt moins ſouvent forcé à paſſer les nuits dans des villages. Mais d'un autre côté, on rencontre ſouvent des chemins extrêmement ſablonneux; de très-mauvais gîtes, quand on ne peut atteindre quelque ville ; point de chambres ſéparées pour les voyageurs dans les cabarets de village; des Payſans très-groſſiers & impolis; des *Thorſchreiber* ou portiers de ville, d'une ruſticité ſans exemple.

Depuis le 4 juſqu'au 26 Août. Pour abréger, je ne ferai que nommer les villes de Pruſſe qui ſe ſont trouvées ſur notre route, en y joignant un petit nombre de remarques.

Tilſit. Ville médiocre. A peine en étions-nous ſortis, que la foudre y tomba, & fracaſſa les portes de la ville, près de l'endroit où nous avions logé.

Labiau, ville d'environ 1000 feux, ſituée ſur le *Canal de Frèderic*, qui communique avec la Deyne, laquelle tombe dans le *Curiſch-Haff.*

Konigsberg. Cette Capitale eſt aſſez connue. Dans l'architecture de cette ville, on peut remarquer de jolis perrons qui regnent tout le long des maiſons, & ſur leſquels les Dames prennent l'air pendant les ſoirées de l'été. Je trouvai à Konigſberg M. de *Wiſin*, l'un des beaux-eſprits de la Ruſſie. Il alloit faire un voyage en Italie avec Madame ſon épouſe.

Brandenbourg. Petit bourg ſur la *Fritſch.* Les habitants vivent de la pêche, & des foires qui ſe tiennent dans les environs.

Heiligenbell, *Braunsberg*, *Frauenbourg*, n'ont rien de remarquable.

Elbing. Ville de moyenne grandeur, mais l'une des plus jolies & des plus propres que j'aie vues ſur cette route.

Stum. Bourg mauſſade qui prend le nom de ville.

Marienwerder. Ville peu conſidérable par ſa grandeur, mais très-peuplée à raiſon de ſon étendue. Les rues fourmillent de gens qui vont & viennent, vendent & achetent.

Graudenz. Ville aſſez petite, ſituée ſur la Viſtule. On bâtit une forteresse à quelques diſtance de la ville, & ſur la rive du fleuve qui eſt extrêmement eſcarpée. Cette contrée eſt montueuſe. Arrivant à l'approche de la nuit, nous tournoyâmes entre les montagnes, revenant toujours ſur nos pas, juſqu'à ce que nous trouvâmes quelqu'un pour nous montrer le chemin. Un de mes gens qui vouloit aller à pied, s'égara tellement dans les montagnes & les forêts, qu'il ne nous retrouva dans la ville que vers minuit, nous étant ramené par un ſoldat. De *Graudenz* à *Culm*, le chemin eſt extraordinairement ſablonneux. Un payſan *Mennonite* ou *Anabaptiſte* nous facilita ce trajet en nous conduiſant à travers ſes prairies. Ceux de cette religon, qui ſont aſſez nombreux dans ces contrées, penſent à-peu-près comme les Réformés au ſujet de la Communion; ils ne baptiſent leurs enfants qu'à l'âge de treize ans; ils ne prêtent point ſerment; ils ne portent pas les armes; ils ne cultivent pas ordinairement la terre, mais ils s'établiſſent dans des prairies propres à élever des beſtiaux, & vendent du lait, du beurre & du fromage.

Culm. Ville fortifiée, ſituée ſur une hauteur: elle a beaucoup gagné depuis qu'elle eſt ſous la domination Pruſſienne: en général, le Roi conſacre annuellement de très-grandes ſommes à

l'embelliſſement

l'embelliſſement des villes. La ſituation de *Culm* eſt très-agréable : quand on ſort des portes, l'œil ſe promene avec plaiſir ſur les prairies des Mennonites, entrecoupées par des allées qui ſéparent les poſſeſſions.

Oſtromezke. Bourg ou village à un quart de mille de la Viſtule. On paſſe ce fleuve ſur un bac. Nos voitures étant fort peſantes, le bac reſta arrêté ſur un banc de ſable. Auſſi-tôt trois matelots Polonois ſe plongerent en chemiſe dans la riviere, & le dégagerent après beaucoup de fatigues.

Fordon. Petite ville en-deçà de la Viſtule, habitée par des Polonois, des Allemands, des Juifs & des François. Il y a ici un péage pour le paſſage de la riviere, & un autre plus conſidérable pour les marchandiſes qui deſcendent ou remontent la Viſtule. Fordon peut contenir 200 maiſons.

Bromberg. Ville preſque nouvelle & bien bâtie.

Nackel. Ville qui eſt encore très-petite, mais pourtant bien plus conſidérable qu'elle ne l'étoit lorſque je la vis pour la premiere fois. Il n'y avoit alors qu'une ſeule maiſon de pierre, & quelques barraques de bois. La maiſon de pierre ſervoit d'auberge, de maiſon de poſte, d'hôtel de Juſtice, de Conſiſtoire, de tout en un mot.

Wirzizk. Village que le Roi a acheté depuis

peu avec les dépendances, pour 75000 écus, d'un Gentilhomme à qui il appartenoit, pour l'ériger en ville. Cet endroit ſitué dans une vallée, offre un aſpect très-pittoreſque quand on monte ſur les collines. Les habitants ſont des Juifs, des Polonois, & quelques ouvriers Allemands qui travaillent en laine. Les Polonois achetent la laine & la vendent aux ouvriers, ceux-ci livrent leurs draps aux Juifs qui les débitent. Le Bourgmeſtre de nouvelle création, eſt un vieux enfant de Jacob, à longue barbe. Nous dînâmes chez un autre Juif. L'hôteſſe marqua les aſſiettes dont nous nous étions ſervis, afin de les purifier après notre départ avec des charbons ardents & de l'eau. Les payſans Allemands de ces environs parlent la langue *Caſſube* : ils prétendent que c'eſt de l'Allemand ; mais on n'y entend rien.

Schneidemühle. Petite ville qui prend ſon nom des ſcieries qui y ſont établies. Ici commence une mer de ſable, où l'on n'apperçoit preſque pas le moindre brin d'herbe. Cependant au milieu de ces ſables ſe trouve un village qui ſe nourrit de millet, légume qui y vient très-bien. Les habitants ſement auſſi un peu de grain & ont quelques vaches ; mais ce ſont les épis maigres & les vaches maigres de Pharaon : on diroit que ces pauvres bêtes ont été ſéchées au four, tant elles ſont décharnées.

Schalanck, fort petite ville. Les habitants s'attrouperent à l'entour de nous, disant entre eux que nous étions *des gens du pays des Turcs*. En général, le peuple Prussien & Allemand est d'une curiosité singuliere que l'on ne remarque pas chez les Russes : ceux-ci s'attroupent rarement dans les rues, & ne font presque point d'attention aux objets les plus extraordinaires.

Filene, petite ville, bâtie dans le goût des villages Russes : ce sont deux rangs de maisons qui bordent le grand chemin. Il y demeure beaucoup de Juifs, dont plusieurs exercent le métier de tailleur. De Filene on arrive à *Neuteich*, village qui fait la frontiere entre la Prusse occidentale & le Brandebourg.

Driesen, premiere ville de la Marche de *Brandebourg*, en arrivant de Prusse. Elle a 280 feux & 2000 habitants, entre lesquels 93 Juifs.

Friedeberg, ville petite & sans apparence. Nous y passâmes la soirée la plus agréable de notre voyage. Notre hôte étoit d'une humeur très-joviale : il logeoit chez lui trois musiciens ambulants, venus du Brabant, pere, fils & fille. Le pere jouoit du violon, les enfants de la harpe, & la fille accompagnoit sa harpe de la voix. Ce concert inattendu fit sur nous plus d'impression que n'en auroit fait la musique la plus savante dans un autre temps.

Landsberg sur la Warthe. Ville de médiocre grandeur. On m'y prit pour l'Aumônier du Duc de Curlande que l'on attendoit, mais qui avoit pris un autre chemin. Dans cette idée, on me fit des questions très-mystérieuses au sujet des bruits qui couroient relativement aux affaires de Russie. Au sortir de Landsberg, nous fûmes surpris par un orage terrible qui dura tout l'après-midi, jusqu'à onze heure du soir. Nous nous réfugiâmes dans un petit village : mais ce village commençant à être inondé, il fallut, malgré la nuit qui survint, tâcher d'atteindre un lieu plus élevé. Les éclairs continuels nous montrerent le chemin. Nous parvînmes à un cabaret, où nous couchâmes à terre, pêle-mêle avec des Juifs, des Housards, & autres gens de même condition. Dans le premier village où nous nous étions arrêtés, il y avoit au cabaret une compagnie de joueurs de cartes, la plupart Housards, & qui affectoient de ne pas s'inquiéter de l'orage : mais il survint un coup de tonnerre qui ébranla leurs ames martiales : ils se leverent en jettant leurs cartes, & ôtant leurs bonnets pour prier Dieu : ils ne se remirent plus au jeu.

Aux environs de Landsberg, on voit s'élever plusieurs villages nouveaux que le Roi fait bâtir pour y établir des colons de différentes nations.

Custrin. Forteresse très-connue. Il y a hors de

la forteresse une espece de fauxbourg qu'on appelle la Ville neuve : un voyageur peut y loger très-commodément.

Munchenberg, ville de 300 feux. Les habitants sont pour la plupart agriculteurs. La ville n'a aucune apparence : tout y paroît mort & sans mouvement : cependant on y trouve une bonne auberge, appellée *le Lion d'or*. Il y a à Munchenberg une petite colonie de François Réfugiés qui n'est plus que de onze communiants.

Friedrichsfelde, village agréable appartenant alors à Mgr. le Prince FERDINAND de Prusse. Nous y passâmes la derniere nuit de notre voyage, & arrivâmes enfin à Berlin, après avoir été six semaines en chemim.





REMARQUES SUR UN OUVRAGE INTITULÉ:

ÉTAT PRÉSENT DE LA RUSSIE,

A St. Pétersbourg & à Leipzig 1783.

LA defcription la plus nouvelle que je connoiffe du Gouvernement, des mœurs, &c. de la Ruffie, eft celle qui a pour titre : *Etat préfent de la Ruffie.* Cet Ouvrage, comme l'indique la Préface, a été écrit en Hollandois par M. *van Wonzel*, ci-devant Médecin du Corps des Cadets de Péterfbourg. On en a fait une Traduction Allemande ; & d'après celle-ci une Françoife. Ce livre, écrit avec beaucoup d'ordre & de précifion, eft très-propre à donner une idée du plus grand des Empires. Je l'ai lu après avoir compofé la Relation de mon voyage, & j'ai vu avec plaifir que les obfervations de l'Auteur s'accordoient prefque en

tout avec les miennes. Cependant je n'ai pas cru que cela rendît ſuperflue la publication de mon voyage. L'Auteur Hollandois a voulu tout embraſſer, & dire de la Ruſſie à-peu-près tout ce qu'on peut en dire ; au-lieu que moi, me bornant aux objets qui ſe ſont offerts comme d'eux-mêmes à mes obſervations, j'ai pu à pluſieurs égards entrer dans un plus grand détail. D'ailleurs, la forme d'une relation de voyage que j'ai adoptée, eſt plus attrayante pour le plus grand nombre des Lecteurs que celle d'une deſcription méthodique. Je vais communiquer au Lecteur quelques remarques que j'ai faites en liſant le Livre du Docteur.

Dans l'article de la population, l'Auteur attribue la diſette d'habitants dans la Ruſſie, aux excès de l'incontinence & de l'ivrognerie, au défaut de Médecins dans le plat pays, aux guerres & à d'autres cauſes. L'obſervation qu'il fait à l'article ſuivant, où il parle du caractere moral des Ruſſes, eſt très-juſte. La dureté avec laquelle on éleve les enfants, les bains de vapeurs qu'on leur fait eſſuyer, la coutume de les faire paſſer de ces bains ou de celui d'eau chaude, ſoit dans l'eau froide, ſoit dans la neige, ſoit dans un air très-froid ; l'uſage de les laiſſer aller preſque nuds en hyver ; tout cela doit en faire périr beaucoup au ſortir du berceau, en durciſſant extraordinaire-

ment ceux qui réſiſtent à ces épreuves. Mais ne pourroit-on pas attribuer encore le manque de population en partie à ces longs caremes de 4, 6 ou 7 ſemaines, qui ne peuvent qu'exténuer le corps? Pendant que dure cette abſtinence, on voit l'eſclave, religieux obſervateur de la loi de l'Egliſe, perdre peu-à-peu ſes forces, pâlir & maigrir. Il a recours au brandevin qui ranime pour quelques moments ſa vigueur, mais dont l'uſage, ſemblable à celui de l'opium des Turcs, eſt ſuivi d'un plus grand abattement. Vers la fin du carême, le ſpectre ambulant pourroit être renverſé du bout du doigt. Il attend avec impatience la fin du jeûne; & dès que la liberté de manger lui eſt rendue, ſon appetit alors inſatiable lui fait dévorer une quantité d'aliments que ſon eſtomac retréci ne ſauroit digérer. Il devient ſouvent malade; & s'il ne meurt pas, au moins doit-il ſentir ſa conſtitution dérangée pour long-temps ou pour toujours. Les carêmes des Ruſſes viennent de la Grece, c'eſt-à-dire d'un pays où les fruits de la terre peuvent aiſément ſuppléer à la privation des nourritures animales, c'eſt-à-dire de la chair, du poiſſon, du laitage. Mais où étoit le jugement de ceux qui ont tranſporté les jeûnes d'un pays méridional, dans des contrées où la chaſſe, la pêche & les troupeaux ſont les principaux moyens qu'ont les hommes pour ſe nourrir?

En parlant du caractere moral des Ruffes, il me femble que M. *van Wonzel* a un peu exagéré la révolution que Pierre-le-Grand doit y avoir caufée. Il eft inconteftable *à priori*, qu'une nation ne fe change pas fubitement à la voix d'un feul homme : le caractere d'une nation ne peut fe changer qu'auffi infenfiblement qu'il s'eft formé. Auffi peu que les Ruffes ont perdu tout d'un coup par leurs communications avec les étrangers, les bonnes qualités qui les diftinguoient, leur hofpitalité, leur gaieté, &c.; auffi peu ont-ils pu fubitement quitter leurs défauts, leur colere, leur inconftance, &c. Le changement même de l'habillement, ne s'étend qu'aux Gentilshommes qui font toujours la plus petite partie d'une nation. Les marchands Ruffes auffi-bien que les efclaves portent la barbe, le *Kaftan* ou le fur-tout long, & la ceinture. Les femmes & les filles des rôturiers, fe coëffent d'une efpece de turban qu'elles fe font avec un beau mouchoir relevé par un carton qui le foutient. Les Dames mêmes font quelquefois mifes de cette maniere dans la maifon, quand elles n'attendent pas de vifites. Et à bien prendre la chofe, feroit-ce donc un figne de barbarie de la part des Ruffes, que d'être habillés plus commodément & plus décemment que nous ne le fommes avec nos habits découpés, étroits, & peu propres à nous garantir du froid? S'il y a

ici quelque barbarie, il faut plutôt la chercher dans ceux qui, ſans néceſſité, ont quitté les uſages de leur nation, pour en adopter d'autres qui ne conviennent nullement au climat. L'Impératrice régnante, que perſonne ne taxera certainement d'ignorer ce qui eſt beau & décent, ſe plaît ſouvent à paroître en un habillement très-approchant de celui que les Dames Ruſſes portoient originairement.

Lorſque l'Auteur *de l'Etat préſent de la Ruſſie* parle de la langue Ruſſe, on s'apperçoit d'abord qu'il n'en avoit aucune connoiſſance. Il compte 42 caracteres dans l'écriture Ruſſe. Apparemment qu'il comprend dans ce nombre les diverſes abréviations qu'on trouve dans les livres Sclavons, & dont on ſe ſert encore quelquefois pour écrire plus vîte; mais une abréviation n'eſt pas un caractere alphabétique. Quel ne feroit pas le nombre des lettres Grecques, ſi on vouloit les compter ainſi? Il n'y a point en Ruſſe de lettres particulieres pour exprimer les ſons composés *ſpr*, *kw*, *zw*, &c. L'alphabet Ruſſe conſiſte actuellement en 30 ou 31 lettres, entre leſquelles il y en a quelques-unes qui indiquent des ſons composés, tels que *ſch*, *tſch*, *ſchtſch*, *tſ*. Les lettres Ruſſes ont des noms qui forment des mots entiers: par exemple, la lettre *ſ* s'appelle *ſlova;* ce qui veut dire *la parole;* la lettre *d* s'appelle *dobrò*, c'eſt-à-

dire *bon*. On dit que *l'Académie Russe* nouvellement établie se propose de changer ces dénominations, & de les réduire à de simples syllabes comme chez nous. La coutume de désigner les caracteres alphabétiques par des mots auxquels ils servent d'initiales, est très-ancienne : on la retrouve dans la langue Hébraïque & dans la Grecque. Ce n'est que dans des temps postérieurs qu'on jugea à propos d'abréger les noms des caracteres & des sons élémentaires, pour faciliter la lecture aux jeunes gens. C'est ce que firent les Romains en disant *a* pour *alpha*, *bé* pour *béta*, *dé* pour *delta*, *ka* pour *kappa*, &c. C'est le point où en sont aujourd'hui la plupart des nations Européennes, & où les Russes vont venir.

Dans l'article du Culte, qui suit immédiatement après celui du langage, le Docteur insinue que la langue Sclavonne dont on se sert dans le service divin, est tellement différente du Russe, qu'elle n'est entendue que de peu de personnes. Il ne faut pas cependant s'imaginer que la différence soit aussi grande qu'elle l'est par exemple entre le Latin & le François. Le Russe se rapporte au Sclavon, à-peu-près comme le François moderne à celui des Pseaumes de Clément Marot & Théodre de Beze, ou comme l'Allemand d'aujourd'hui à celui des *Minnesinger* ou Trouvadours Allemands.

A l'occaſion des loix, M. *van Wonzel* rapporte que l'Impératrice régnante a établi une Commiſſion à Moſcou, compoſée des Députés de tous les Colleges & de toutes les Provinces de ſes Etats; qu'elle leur a tracé un plan auquel on doit ſe conformer, mais que la guerre avec le Turc a retardé ce travail. J'ajouterai que les Juriſconſultes nommés pour rédiger les loix, portent encore à la boutonniere de l'habit une médaille d'or frappée à cette occaſion, mais qu'ils ne font plus rien rélativement à l'objet dont ils devoient s'occuper. On a ſenti apparemment que le projet de faire un même code de loix pour des nations auſſi différentes que celles qui vivent ſous la domination de la Ruſſie, étoit impraticable. L'Impératrice travaille actuellement elle-même à faire des réglements pour divers objets d'adminiſtration. Elle a déja publié des réglements de Police, & d'autres pour le commerce maritime. L'inſtruction qu'elle avoit donnée pour les Députés, a été publiée en Ruſſe, en Allemand & en François. L'original François, écrit de ſa main, ſe conſerve à l'Académie des Sciences de Pétersbourg. Cette inſtruction fournit une excellente théorie de la Légiſlation pour un Gouvernement monarchique : l'auguſte Auteur a jugé à propos d'adopter en grande partie les Maximes de Monteſquieu.

Je paſſe à l'article *Cour.* L'Auteur dit qu'autrefois les *Tſars*, vivant à la maniere des Monarques Aſiatiques, ſe laiſſoient rarement voir au peuple, & qu'il étoit difficle d'avoir accès auprès d'eux. Aujourd'hui la ſimple vue de la Souveraine n'eſt pas difficile à obtenir : elle ſe montre à la comédie, aux bals de la Cour, à la promenade, &c.; mais l'accès n'eſt pas aiſé. Cela eſt particuliérement frappant quand on vient de la Pruſſe, où le moindre des ſujets peut parler ou écrire à ſon Roi, qui eſt même plus exact à répondre que ne le ſont la plupart des particuliers, & qui appelle ſouvent des Gens-de-Lettres pour converſer avec eux.

M. *van Wonzel*, à l'occaſion du Palais d'hyver de l'Impératrice, eſt ſurpris de voir que cet édifice ne ſoit pas par-tout environné de beaux bâtiments, & que la place qui eſt devant ce château ne ſoit pas entiérement pavée. Cette plainte ceſſe actuellement : on bâtit aux environs du château, & probablement toute la place ſera pavée, ſi elle ne l'eſt déja. Au reſte ces dénominations de *Palais d'hyver* & *Palais d'été*, peuvent embarraſſer ceux qui ne ſavent pas ce que c'eſt. Le Palais d'hyver eſt de briques, & l'Impératrice y loge effectivement en hyver. Le Palais d'été, ſitué à quelque diſtance de-là, eſt de bois, & il eſt rarement occupé, parce que la Souveraine paſſe

l'été à la campagne : il eſt accompagné d'un jardin, qu'on appelle pour abréger, le *jardin d'été*, au-lieu de dire le *jardin du Palais d'été.* On peut cependant le nommer jardin d'été, par oppoſition au jardin ſuſpendu qui ſe trouve à côté du Palais d'hyver ſur un bâtiment appellé l'Hermitage : ce jardin n'eſt viſible que de l'intérieur du Palais : il conſiſte en une terraſſe portée par des voûtes : il eſt couvert d'un vîtrage à-peu-près comme une ſerre : les arbres y croiſſent dans des pots, qui ſont cachés dans la couche de terre qui forme la terraſſe. On y voit voler différents oiſeaux.

A l'occaſion de la Galerie des tableaux, qui n'eſt pas loin du jardin ſuſpendu, on peut remarquer que l'on y voit continuellement quelques éleves de l'Académie des beaux-arts, occupés à copier les ouvrages des plus grands Maîtres, afin de ſe former le goût.

En faiſant mention du grand globe de Péterſbourg à l'article *Académie*, le Docteur auroit pu ajouter que ce globe a beaucoup ſouffert d'un grand incendie ; que la moitié de la ſurface extérieure qui doit repréſenter la terre, eſt en blanc, & qu'il ne ſera probablement pas remis de ſitôt dans ſon premier état. Ce globe a onze pieds de diametre, comme le remarque l'Auteur : la ſurface concave repréſente le ciel. Il tourne ſur un axe

de fer parallele à l'axe du monde. On y entre par une trappe qu'on peut refermer. On s'aſſied ſur un banc, qui environne une table attachée à l'axe. Pluſieurs perſonnes peuvent s'y placer. Toute la machine ſe trouve dans un petit bâtiment rond. Cet édifice eſt près de celui de l'Académie.

A l'occaſion de la Bibliotheque de l'Académie, on obſervera que cette Bibliotheque n'eſt que pour les ſeuls Académiciens, & qu'il n'y a point à Pétersbourg de Bibliotheque publique où chacun puiſſe aller faire les recherches dont il a beſoin dans ſon genre.

Parmi les Académiciens que nomme M. *van Wonzel*, il y en a qui ſont morts depuis ce temps, ſavoir M. Léonard Euler & M. Lexell. Géorgi n'eſt pas ſeulement Chymiſte, mais il cultive auſſi les Belles-Lettres. Il a donné en Allemand une deſcription des divers peuples de la Ruſſie, avec des gravures qui repréſentent leurs habillements. Cet ouvrage a été traduit en François, & a eu le bonheur de plaire à l'Impératrice, qui a gratifié l'Autêur d'une grande médaille d'or : elle l'a chargé auſſi de faire une deſcription de toutes les Religions payennes, comme il a décrit dans ſon ouvrage celle des peuples de la Tartarie. C'eſt d'après le livre de M. Géorgi, que Mr. Rachette, Modeleur de la fabrique de Porcelaine à Péterſ-bourg,

bourg, & Artiſte très-habile, travaille à repréſenter en petites figures de porcelaine les diverſes nations de l'Empire de Ruſſie.

L'Obſervateur Hollandois, en parlant du retardement des ſciences en Ruſſie, dit qu'il eſt bien difficile d'inſpirer l'envie de lire à des gens qui juſqu'à préſent ont croupi dans une parfaite ignorance. Qu'il n'en perde pas l'eſpérance. Cela commence à venir. On voit déja des marchands Ruſſes, à longue barbe, aſſis, un livre à la main, dans leurs boutiques. Les Colporteurs de denrées commencent même à lire la Gazette. Peu avant mon départ, un marchand d'herbes, voulant encourager ma femme, lui dit que Berlin étoit une belle & grande ville, bien agréable, & qu'il en avoit lu beaucoup de bien dans la Gazette.

Je reviens à la Juriſprudence; & je compte entre les plus belles & les plus utiles inſtitutions de l'Impératrice régnante, celle d'un *tribunal de Conſcience :* les parties ſont obligées d'y comparoître en perſonne ou par leurs mandataires, & de plaider de bouche : on n'y ſouffre point d'Avocats : chacun ayant expoſé ſes raiſons, les Juges propoſent des voies d'accommodement : ſi elles ne réuſſiſſent pas, on ordonne aux parties de ſe choiſir des arbitres à leur gré. Ceux-ci font rapport au tribunal, des effets de leur médiation. Tout étant terminé à l'amiable, les Juges dreſ-

ſent un acte qui ſert de ſentence, conformément aux conventions qui ont eu lieu : les parties le ſignent : & alors ce décret eſt irrévocable ; on ne recevroit plus devant aucun autre tribunal la moindre plainte rélativement à une affaire terminée au tribunal de Conſcience. Mais ſi les Juges de Conſcience ne viennent pas à bout d'un accommodement entre les parties, ils les abandonnent aux procédures rigoureuſes des autres tribunaux. Les Juges de Conſcience ont auſſi le droit de prendre le parti des opprimés, & de réclamer des infortunés qu'on laiſſe languir trop long-temps dans les priſons avant que de les interroger. C'eſt ordinairement au tribunal de Conſcience que l'Impératrice même renvoye les difficultés qui peuvent naître entre elle & ſes ſujets, lorſque ceux-ci ſe croyent léſés. Quelle douceur pour un Gouvernement dont la nature eſt entiérement deſpotique!

L'Auteur de l'Etat préſent de Ruſſie a écrit un Chapitre ſur les *Amateurs*. Il ſe trouve en effet à Pétersbourg beaucoup de Seigneurs Ruſſes qui affectent d'être connoiſſeurs en fait de ſciences & de beaux-arts. Je fus mené un jour dans un cabinet tout rempli de livres pittoreſquement culbutés, de ſpheres & de globes, d'inſtruments de phyſique & de mathématique. Je ſortis de la maiſon avec un profond reſpect pour le ſavant poſſeſſeur de tant de productions du gé-

nie : mais je fus bien ſurpris d'apprendre que ce n'étoit qu'un homme riche, & rien de plus. Les Libraires profitent merveilleuſement de l'ignorance de ces prétendus amateurs. Ils leur vendent des livres à la toiſe, & déchargent par ce moyen leurs magaſins de toute la maculature dont ils ſont remplis. Ils donnent à un homme de Cour de vieilles Concordances de la Bible, & autres choſes pareilles. S'il manque un ſecond tome à un livre, ils font mettre ſur le dos du premier, *Tome I & II.* Ils haſardent tout cela, parce qu'il eſt mathématiquement démontré que l'acheteur n'ouvrira jamais les volumes qu'il acquiert. Il y a cependant auſſi en Ruſſie un petit nombre de véritables amateurs, dont ceux que nous venons de décrire affectent d'être les ſinges. M. *van Wonzel* nomme quelques-uns de ces vrais connoiſſeurs. Le même Auteur fait mention de M. *Ador*, Jouaillier de la Cour, comme poſſédant de belles pierres gravées. Il eſt mort depuis peu. Il étoit beau-frere de M. *Dumont*, mon ſucceſſeur à Pétersbourg, & fut atteint d'un coup d'apoplexie le même jour que ce jeune Prédicateur devoit faire ſon ſermon d'entrée. Celui-ci fut tellement frappé de cette mort inattendue, qu'il fut obligé de remettre le Service divin à un autre Dimanche.

Dans la deſcription de Saint-Pétersbourg, le Docteur ſe plaint de la mauvaiſe apparence de

la *bourse* & des *Ambars*, (non Ambades) qui sont des magasins de Marchands. Ces ambars ont été depuis consumés par un incendie, & il est à présumer qu'on en construira de plus beaux. La bourse sera transportée à peu de distance de sa premiere situation, & sera un très-bel édifice qui est déja commencé (1).

En parlant de la clarté & de la salubrité de l'eau de la Néwa, l'Auteur, dans une note, semble attribuer ces qualités aux peines que le Clergé se donne pour maintenir la pureté de l'eau. C'est apparemment une ironie relative à la bénédiction de l'eau. Un étranger pourroit croire que le Clergé se charge en effet de faire nettoyer les rivieres. Si cela étoit, l'embouchure de la Néwa ne seroit pas embarrassée par des bancs de sable qui vont toujours en augmentant, & qui, si on n'y remédie, rendront la riviere impraticable pour les vaisseaux marchands.

L'Auteur vante avec raison le bel effet que fait la tour dorée de l'Amirauté, à laquelle aboutissent les rues principales de la ville. Cet édifice a été depuis peu endommagé considérablement par un incendie, & réparé bientôt après. Le bruit court

(1) Je viens d'apprendre que ce bâtiment déja très-avancé, s'est écroulé, faute de bons fondements. Le même accident vient d'arriver à de vastes & superbes écuries impériales qu'on bâtissoit.

qu'on l'abattra entiérement, & que l'Amirauté ſera tranſportée à Cronſtadt.

A l'article *Statue de Pierre I*, l'Inſcription appliquée ſur la pierre en lettres dorées eſt rapportée ainſi : *Petro primo Catharina ſecundà poſuit.* Il faut ôter le mot *poſuit.* Au côté oppoſé de la pierre, la même inſcription ſe lit en Ruſſe.

Le Médecin Hollandois met avec raiſon au nombre des édifices remarquables de Pétersbourg, l'Egliſe de marbre & le palais de marbre. L'Egliſe l'Iſaac étoit déja fort avancée à mon départ ; mais un côté du mur commençant à s'affaiſſer, on étoit occupé à abattre cette partie de l'édifice pour renforcer les fondements. Cet accident a ſans doute été cauſé par le peu de ſolidité du terrein ſur lequel Pétersbourg eſt bâti : on ſait que ce fut autrefois un marécage. Les pilotis les plus forts cedent inſenſiblement au fardeau qu'ils doivent porter. C'eſt auſſi la raiſon pourquoi on ne voit à Pétersbourg que peu de bâtiments fort élevés. Le palais deſtiné au Prince Orlow, pareillement revêtu de marbre, eſt achevé. Ce Prince infortuné étant tombé en délire & mort peu après, n'a pu jouir de l'habitation brillante que lui préparoit la munificence de ſa Souveraine. J'ignore l'uſage qu'on en fera. En conſidérant ce palais de marbre, on eſt ſurpris de trouver un manque de ſymmétrie dans un ou-

vrage si splendide. Quand on le regarde du côté de la cour où est l'entrée, il forme deux aîles qui avancent vers la cour, mais dont l'une est plus large que l'autre de toute une croisée. Je ne sais quelle raison l'Architecte peut avoir eue d'admettre une pareille irrégularité.

On lit à l'article *Marché*, qu'aucun Marchand n'a le droit de vendre quoi que ce soit dans sa maison, à l'exception des épices. Cette loi est à présent abolie, & chacun a la liberté d'ouvrir boutique dans quelque maison que ce soit. Le public y gagnera, parce qu'on n'aura plus besoin d'aller au marché pour la moindre bagatelle qu'on voudra acheter. Cependant il est bien commode pour un étranger qui ne connoît pas encore les demeures des Marchands, de trouver réuni en un même endroit tout ce qu'il peut souhaiter. D'ailleurs, ce marché où l'on voit étalées les productions de tous les pays, & où il y a continuellement une grande affluence de monde de toute condition, est un des plus beaux ornements de la ville. Il est vrai qu'il ne sera pas détruit, mais il ne pourra que perdre beaucoup de son lustre par les boutiques qui seront dispersées dans la ville. Le marché dont je parle est un quarré, à-peu-près aussi grand que notre place de Fréderic, rempli de boutiques qui forment des arcades. Une partie des boutiques étoit de bois; mais un grand

incendie les ayant réduites en cendres, on eſt occupé à les rebâtir en briques.

Oranienbaum, ſelon le livre de l'*Etat préſent de la Ruſſie*, eſt ſitué tout près du lac; il falloit dire tout près du Golfe de Finlande, ou tout près de la mer : je ne connois point de lac remarquable dans ce voiſinage.

L'Auteur, en parlant des environs de Péterſbourg & des maiſons de plaiſance qu'on y bâtit, obſerve qu'en Ruſſie on bâtit beaucoup & très-vîte, que par conſéquent les édifices manquent de ſolidité, que les briques ne ſont pas aſſez dures, ni la chaux aſſez bien préparée; que les ouvriers ne travaillent pas bien. A cette remarque, j'en oppoſerai une autre : c'eſt qu'il ſeroit fort inutile en Ruſſie, de conſtruire des édifices durables : les propriétaires ſont trop inconſtants, pour laiſſer ſubſiſter long-temps leur ouvrage ou celui de leurs prédéceſſeurs : il ne faut qu'un caprice, une idée plaiſante ou ſinguliere, pour les porter à démolir auſſi-tôt un bâtiment qui leur aura coûté des ſommes immenſes, & le faire reconſtruire ſur un nouveau plan, ou à une autre place.

On lit à l'article de l'Adminiſtration intérieure de l'Empire, qu'on ne peut point appeller des ſentences du Sénat, mais qu'on peut encore porter des plaintes au Souverain. J'ajouterai à ceci, que

le Souverain, ayant reçu ces plaintes, a coutume de renvoyer l'affaire à l'assemblée générale de tous les départements du Sénat, qui peut alors rectifier ce qu'il y a eu de défectueux dans la décision du département où le procès a été pendant. Je puis en citer un exemple remarquable. Un étranger possédoit une belle maison de pierre à Pétersbourg. Il l'avoit achetée en observant toutes les formalités usitées en pareil cas, & avoit payé exactement le droit d'achat qui revient à la Couronne. Quelques années après, les Héritiers du troisieme ou quatrieme propriétaire avant lui, vinrent à Pétersbourg réclamer cette maison; & après avoir passé par les premieres instances, ils gagnerent leur procès au département du Sénat auquel ces sortes de causes ressortissent. L'étranger alloit être expulsé de sa maison sans aucun dédommagement. La vente de la maison par encan au profit des héritiers, étoit annoncée pour l'après-midi dans les papiers publics. Le propriétaire actuel parvint, quoiqu'avec beaucoup de peine, à présenter dans la matinée un placet à l'Impératrice. La Souveraine arrêta dans l'instant toute procédure ultérieure, & renvoya l'affaire à l'assemblée générale du Sénat. Le procès dura encore plus d'un an; le propriétaire gagna sa cause, & les prétentions des héritiers furent jugées nulles & sans valeur. Toute la question dans cette

affaire, consistoit à savoir si la maison en litige étoit un bien meuble ou immeuble. Dans le temps que l'ancien possesseur avoit fait son testament, les maisons étoient censées meubles (1), & il avoit eu le droit de léguer la sienne à sa femme, comme il l'avoit fait : celle-ci l'avoit vendue, & de main en main elle étoit passée au possesseur actuel. Mais peu avant la mort de cet ancien propriétaire, il avoit paru un édit qui rendoit les maisons immeubles ; & sous ce point de vue, celle qu'il possédoit devoit, selon les loix de Russie, rester dans sa famille. Le testament cependant n'avoit point été changé. Il s'agissoit donc de savoir si on devoit juger de cette propriété d'après la loi qui subsistoit au temps où le testament fut fait, ou d'après celle qui avoit paru peu avant la mort du testateur. L'un des départements du Sénat avoit jugé selon cette derniere loi, mais l'assemblée générale jugea selon la premiere. L'Impératrice remarqua fort équitablement que quels que fussent les droits des héritiers, fondés ou non, le propriétaire ne pouvoit perdre un bien légitimement acquis, & qu'il falloit ou mettre entiérement les héritiers hors de cour, ou les con-

(1) Apparemment parce qu'elles étoient de bois pour la plupart, & pouvoient facilement être transportées d'un endroit à l'autre.

tenter d'une autre maniere, en cas qu'ils eussent quelque droit à cette ancienne succession.

Je reviens à l'examen du livre sur l'état présent de la Russie. L'Auteur n'approuve pas l'usage où l'on est en Russie d'employer des Officiers militaires dans le Barreau, & à d'autres occupations étrangeres à leur état, comme si on leur supposoit tous les talents possibles. En effet, presque toutes les places dans les tribunaux & les Conseils sont remplies par des Brigadiers, des Colonels, des Majors, des Capitaines, &c. Mais il faut observer que beaucoup de ces soi-disants Militaires n'ont peut-être de leur vie tiré seulement un coup de pistolet. Voici comment on parvient à ces titres. Les Seigneurs Russes font inscrire leurs enfants, dès leur plus bas âge, dans quelque Régiment des gardès de l'Impératrice. Le petit soldat avance peu-à-peu; il devient bas Officier, Enseigne, Lieutenant, &c. c'est-à-dire qu'il porte sur la manche de son habit d'abord un simple galon, ensuite deux, puis trois, &c. Dans un âge un peu plus avancé, le jeune homme, pour la forme, apprend l'exercice militaire, & monte quelques gardes. Il continue d'avancer de grade en grade, à mesure que son tour arrive. Ayant le rang de Major, ou de Colonel, &c., il prend son congé, & se retire sur ses terres, où il est appellé Monsieur le Major ou Mon-

ſieur le Colonel, &c. *tous les jours de ſa vie.* S'il s'ennuie de la vie champêtre, ou s'il a beſoin d'augmenter ſes revenus, il peut ou prendre effectivement ſervice dans les armées, conſervant le rang qu'il a déja acquis, ou poſtuler quelque emploi civil qui donne un rang équivalent. Car en Ruſſie, tous les emplois jouiſſent d'un rang & d'un titre militaire. Le cocher même du Grand-Duc eſt appellé Monſieur le *Májor*, & un des Valets-de-Chambre du Grand-Duc a reçu ſon congé avec le titre & le rang de *Colonel.* Les perſonnes décorées de quelque titre militaire, ont le pas immédiatement après les vrais militaires du même ordre. Par exemple, ſi, dans quelque occaſion de cérémonie, un Colonel & un Major ſe trouvoient avec le Valet-de-Chambre & le Cocher dont je viens de parler, ces perſonnes ſe ſuivroient dans l'ordre que voici:

Colonel réel;
Valet-de-Chambre, ou Colonel titulaire;
Major réel;
Cocher, ou Major titulaire.

En Ruſſie, on fait beaucoup d'attention à ces rangs titulaires. Lorſqu'on veut aller à la Comédie de la Cour, la ſentinelle vous demande, *quel eſt votre rang?* & c'eſt d'après votre réponſe qu'elle vous renvoie, ou vous laiſſe paſſer, & vous in-

dique votre place. Un homme de Lettres, Directeur du Couvent des Demoiſelles, étant interrogé comme les autres ſur ſon rang, & ignorant peut-être lui-même celui que ſon emploi lui donnoit, répondit fiérement : *Chef de cinq cents femelles.* Le ſoldat jugeant qu'il falloit être un habile homme pour gouverner tant de femmes, lui ouvrit les deux battants de la porte, & lui montra une des places les plus diſtinguées.

M. *van Wonzel*, après avoir parlé des divers tribunaux, ajoute quelques réflexions ſur l'abolition des peines capitales: il préféreroit qu'on les eût conſervées. Ce n'eſt pas ici le lieu de diſcuter la queſtion générale, s'il eſt plus avantageux à la ſociété d'ôter la vie à des malfaiteurs, ou de les condamner ſoit à une priſon perpétuelle, ſoit à des travaux publics. Mais il eſt certain que la peine de mort auroit dû être abolie en Ruſſie plus tard que par-tout ailleurs. Les Ruſſes, ſi on en excepte peut-être les ſoldats, n'ont pas ſeulement de la crainte, mais une véritable horreur de la mort. Ils enterrent leurs morts au plus vîte & le jour même du décès, pour ſe délivrer de l'aſpect d'un cadavre. Ils craignent la rencontre d'un convoi funebre, & déteſtent les habits noirs, parce qu'ils rappellent l'idée du deuil & de la mort. Avec de pareilles diſpoſitions, il n'eſt pas à douter que la peine de mort

ne fît ſur eux les impreſſions les plus profondes. Ils paroiſſent ne pas redouter extrêmement toute autre peine corporelle. Il ſeroit cependant bien néceſſaire de les contenir par des punitions effrayantes ; les meurtres & autres crimes n'étant malheureuſement pas plus rares chez eux que chez d'autres nations.

Dans d'autres pays, les voleurs ont coutume de commencer par demander la bourſe : ici ils commencent, s'ils le peuvent, par ôter la vie : ils prétendent que leur méthode eſt la plus ſûre, parce que *les morts ne racontent rien*. De-là ces précautions qu'on eſt obligé de prendre & ces armes dont il faut ſe munir, ſoit qu'on voyage, ſoit qu'on ne faſſe que marcher un peu tard dans les rues de Pétersbourg. Il eſt à préſumer que quelques brigands punis de mort inſpireroient bientôt la terreur aux autres, & les rendroient moins hardis.

La peine preſque unique que la Juſtice fait infliger, eſt le *knout*, c'eſt-à-dire des coups donnés avec un fouet de cuir. C'eſt le nombre des coups, qui fait le plus ou moins de rigueur de la peine. Ce châtiment peut devenir mortel, lorſqu'on inflige au coupable trois cents coups de knout ou au-delà. L'exécution ſe fait ou au marché, ou dans la rue même où le crime a été commis. Le délinquant eſt conduit par des houſards

de police, vêtus de noir, jusqu'à un poteau auquel on l'attache. L'exécuteur donne les coups avec une lenteur cruelle, de façon que l'exécution dure quelquefois une heure entiere & au-delà. Après cela on met le délinquant, qui est plus mort que vif, sur une charrette, & on le ramene aux prisons de la police, où on le garde jusqu'à ce qu'il soit guéri. Pour les grands crimes, le knout n'est que l'avant-coureur d'une infamie perpétuelle : on arrache les narines à ceux qui s'en sont rendus coupables, d'abord après leur avoir donné le knout; puis ils sont condamnés les uns à des travaux publics pour le reste de leurs jours, & d'autres à être transportés en Sibérie.

Quoique par les loix la peine de mort soit abolie en Russie, on prétend que l'exécuteur qui donne le knout, a quelquefois l'ordre secret de frapper d'une maniere qui soit mortelle ; ce qu'il entend à merveille. Des personnes revenues de Sibérie, m'ont aussi dit que la peine de mort s'y infligeoit encore publiquement, & que la question même y étoit en usage.

Après avoir suivi M. *van Wonzel* dans les divers traits du tableau qu'il fait de la Russie, & après avoir ajouté à ses observations ce que j'ai cru le plus digne d'être remarqué, je vais tâcher de donner en abrégé une idée aussi exacte qu'il

me ſera poſſible, d'une nation ſur laquelle ſont maintenant fixés les yeux de l'Europe, & que l'on reſpecte à cauſe de ſa puiſſance, & des ſuccès heureux dont ſes entrepriſes militaires ont été ſouvent couronnées. Je prie cependant le Lecteur de ne pas confondre les Ruſſes avec les nations qui leur ſont ſoumiſes. Dans l'éloignement où nous nous trouvons à l'égard de ce grand Empire, notre imagination eſt portée à regarder comme ne faiſant qu'un même peuple, des hommes qui reconnoiſſent l'autorité d'un même maître. Cependant quelle diſtance énorme du Ruſſe, qui ſe nourrit du produit de ſes terres, à ces peuples de la Sibérie, qui ne connoiſſent pas l'uſage du pain, & dont l'unique occupation eſt de pourſuivre les animaux des forêts! Quelle différence entre le Ruſſe, Chrétien très-zélé, & le Tatare Muſulman où le Kamtſchadale payen qui lui paye des tributs! Quelle différence entre le Ruſſe ſouple & docile, & le Finnois têtu & revêche! Lors donc que je parle des Ruſſes, je n'entends que la nation proprement ainſi dite, originaire, dit-on, des bords du Danube, qui s'étendant de-là vers le Dnieper, & enſuite de plus en plus vers le Nord, a fondé un Empire d'une étendue immenſe, qui occupe la partie orientale de l'Europe, a ſoumis le Nord de l'Aſie, & a fait des conquêtes conſidérables ſur la Suede & ſur

les Turcs. Les Ruſſes ſe diſtinguent des nations qui leur ſont ſoumiſes, par leur langage dérivé du Sclavon, & qui eſt aſſez uniforme, ne ſe diviſant point en autant de dialectes différents qu'en ont la plupart des autres langues. Ils ſe diſtinguent encore par leur religion, qui eſt celle des Grecs, tandis que les peuples qui leur obéiſſent ſont ou de quelque autre communion Chrétienne, ou Mahométans, ou Payens. Ils ſe diſtinguent par leur nourriture, leur phyſionomie, leur habillement, en un mot par tout ce qui ſert à caractériſer une nation. C'eſt d'eux que je parle, & non de leurs ſujets ou de leurs tributaires.

Il y a des peuples qui ſemblent avoir été mis en oubli par la nature, lorſqu'elle a départi ſes divers dons entre les hommes. Les uns, comme les Lapons, vrais pygmées, paroiſſent n'être qu'une eſpece abâtardie du genre humain; d'autres, comme les Indous, foibles, mous & ſans courage, ſont condamnés par leur tempérament même à un eſclavage perpétuel. D'autres encore, comme les negres, incapables de pouſſer leurs vues au-delà de la petite ſphere des objets qui les environnent, ſont menés comme de vils troupeaux par des hommes doués d'un génie plus étendu & plus induſtrieux. Soit que cette différence d'homme à homme tire ſon origine du climat, ſoit qu'elle

qu'elle vienne des mœurs & du gouvernement ; il eſt certain qu'elle exiſte, & qu'il faut qu'il s'écoule beaucoup de ſiecles avant qu'il ſe faſſe quelque changement ſenſible dans les qualités du corps ou de l'eſprit qui caractériſent une nation. Dans cette diverſe diſtribution des dons de la nature, les Ruſſes n'ont point à ſe plaindre de la portion qui leur eſt échue en partage. Leur corps robuſte, capable de paſſer ſans danger des extrémités du froid le plus rigoureux à celles de la chaleur la plus exceſſive, les met en état de ſupporter des travaux & des fatigues ſous leſquelles des hommes moins vigoureux ne pourroient que ſuccomber. La grande étendue de leur pays leur fournit ſans faute ce qui eſt néceſſaire à leur ſubſiſtance : peu leur importe que dans quelques contrées leurs moiſſons ſoient détruites par la grêle & les inondations; ils ont des compatriotes à pluſieurs centaines de lieues, qui n'ayant pas eſſuyé les mêmes malheurs, peuvent ſubvenir à leurs beſoins : peu leur importe que les contrées ſeptentrionales de leur pays ne rapportent ni vin, ni melons, ni fruits des arbres; leurs traîneaux légers, leurs chevaux rapides apportent d'Aſtracan, de l'Ukraine &c. ce qui leur manque dans le Nord. Il eſt preſque impoſſible qu'il y ait famine en Ruſſie, une contrée ſuppléant aiſément aux eſpérances trompées d'une autre.

Quand le corps eſt ſain, & pourvu du néceſſaire, il eſt rare que l'ame ne ſe reſſente pas de ſon bien-être. Le Ruſſe ne fait jamais du noir; la mélancolie lui eſt inconnue; les ſoucis rongeants ne ſont point faits pour lui; il jouit du moment préſent, & abandonne aux vents ſes inquiétudes paſſageres. Il chante & rit, même dans l'eſclavage. Quoiqu'habitant du Nord, il a conſervé la gaieté que ſes ancêtres avoient apportée d'un pays plus méridional. Il a l'eſprit facile à ſaiſir ce qui s'offre à ſon imitation. Il craint un travail aſſidu, qui contraſte avec ſa légéreté & ſon inconſtance; mais quand il y eſt forcé, il ſait faire des merveilles : il eſt ſurprenant de voir dans des fabriques dirigées par des étrangers, ce qu'on fait exécuter à des eſclaves barbus : mais malheureuſement on n'obtient preſque rien que par une grande ſévérité; il faut quelquefois enchaîner les ouvriers, pour les empêcher de quitter l'ouvrage pour aller boire & ſe divertir.

Les Ruſſes ont beaucoup de politique : la ruſe eſt peinte dans leurs yeux : gardez-vous, étranger crédule, de trop vous fier à leurs politeſſes & à leur ſoumiſſion : gardez-vous ſur-tout d'entamer des procès avec eux : ſans avoir jamais lu ni code, ni digeſte, ni pandectes, ils connoiſſent les labyrinthes de la chicane plus que l'Avocat le plus adroit : ils ont un terme d'art pour dé-

ſigner les incidents qu'ils ſavent faire naître, pour arrêter ou retarder les procédures les plus claires en apparence : ils les nomment des *Crochets*.

D'ailleurs, ils ſont hoſpitaliers & ſerviables. On n'eſt point expoſé, même avec des eſclaves, à ces groſſiéretés qu'on eſt ſouvent obligé d'eſſuyer de la part du commun peuple chez d'autres nations. Ils ne haïſſent point les étrangers, ne témoignent aucune ſurpriſe de voir des mœurs & des coutumes différentes des leurs, & font peu d'attention à la différence de religion. Si l'on commence à parler un peu leur langue, loin de rire de vos mépriſes, ils vous aident à trouver les mots qui vous manquent, & font une attention extrême à ce que vous dites, pour tâcher de deviner votre penſée. Ils ont un talent ſingulier pour la pantomime, & comprennent aiſément les geſtes & les ſignes des autres. Un étranger qui viendroit au marché ſans ſavoir un mot de Ruſſe, pourroit acheter tout un ménage ſans dire un ſeul mot, en faiſant comprendre par ſignes ce qu'il voudroit avoir, & ce qu'il voudroit en donner.

Malgré la douceur apparente de leur caractere, les Ruſſes ſont ſujets à la colere, & cette paſſion eſt d'une violence extrême lorſqu'elle s'empare de leur cœur : elle ſe manifeſte par les châtiments les plus terribles quand elle a été excitée par des eſclaves, & par les batteries les plus ſanglantes en-

tre les gens du commun. Cependant elle n'eſt pas de durée. Il eſt vraiment curieux de voir des Gentilshommes de campagne, qui, un moment après avoir fait battre leurs gens, comme on bat le bled en grange, ſont peu après freres & compagnons avec eux, & les traitent comme leurs égaux.

Un moment de colere peut ſe concevoir; l'homme le plus doux peut s'y laiſſer entraîner : mais une choſe qui me paroît inexplicable, c'eſt que parmi les Ruſſes, ordinairement ſi polis & ſi gais, il ſe trouve ſouvent des meurtriers qui commettent l'homicide de ſang froid & ſans autre appât que celui du gain. Il faut que l'avarice entre dans leur caractere. On auroit de la peine auſſi à concilier leur légéreté & la crainte qu'ils ont de la mort, avec l'intrépidité qu'ils témoignent à la guerre, ſi on ne conoiſſoit l'aveugle ſubordination à laquelle ils ſont accoutumés.

Venons à l'état actel des Ruſſes par rapport à la civiliſation. Il eſt rare que les hommes tiennent un juſte milieu dans la louange ou le blâme de leurs ſemblables. C'eſt ce qu'on peut obſerver dans les jugements qu'on entend porter ſur les Ruſſes. Les uns, remplis des préjugés de leurs peres, regardent les Ruſſes comme des barbares, & plaignent le malheur de ceux qui ſont obligés d'aller dans un pays qu'ils croyent être habité par

des ſauvages. D'autres, tombant dans l'excès oppoſé, ne voyent dans la Ruſſie qu'un pays de *Cocagne*, un *Eldorado*, le ſéjour de la félicité, la demeure de la ſageſſe & de la juſtice la plus parfaite, le théâtre des merveilles. Les uns & les autres ſe laiſſent entraîner par les bruits vulgaires qui ſe contrediſent ſans ceſſe, & par leur propre imagination. Les Ruſſes ne ſont pas des barbares, & ne l'ont pas été même avant Pierre-le-Grand : ils avoient fondé des villes & des Etats, ils avoient une Religion; les ordonnances des Tſars leur ſervoient de loix; les Eccléſiaſtiques & les Gentilshommes connoiſſoient l'art d'écrire; ils exerçoient l'hoſpitalité. Ce ne ſont pas-là certainement des marques de barbarie, ni des indices d'un peuple ſouvage. Pierre-le-Grand n'a pas refondu, ni dû refondre tout d'un coup une nation qui avoit beaucoup de bonnes qualités. Le gros de la nation eſt à-peu-près ce qu'il a été de temps immémorial : ce ſont encore les mêmes mœurs, le même habillement, la même maniere de ſe nourrir. Mais Pierre-le-Grand a appellé en Ruſſie un plus grand nombre d'étrangers que ſes prédéceſſeurs; il a mis ſur un meilleur pied les armées de terre & les forces navales; il a fondé Pétersbourg dans un lieu plus propre que Moſcou, à entretenir des liaiſons de commerce & de politique avec les divers pays de l'Europe; il

a donné à ſon pays une exiſtence politique dans le ſyſtême des Etats Européens. Voilà ſur quoi eſt fondée ſa gloire & celle de la Ruſſie.

L'influence de la Ruſſie ſur le ſyſtême politibue de l'Europe, a augmenté ſans ceſſe depuis Pierre I ; & aujourd'hui, ſous Catherine II, elle eſt parvenue à un très-haut période : cette grande Souveraine s'en ſert utilement pour le maintien de la paix & de la tranquillité publique, en interpoſant ſa médiation dans les débats qui s'élevent entre les Puiſſances Européennes. Elle travaille d'un autre côté à faire ce que ſes prédéceſſeurs n'ont pas eu peut-être l'idée d'entreprendre ; c'eſt-à-dire à répandre en effet plus de lumieres dans la nation. Elle cherche à donner au peuple de bonnes écoles & des Prêtres inſtruits : ce ſont véritablement les premiers pas qui ayent jamais été faits en Ruſſie pour augmenter le degré de la civiliſation. Tout le reſte, Académies, gens de Lettres appellés à grands fraix & largement récompenſés, Tribunaux établis, luxe étranger introduit dans le pays, modes Françoiſes reçues à la Cour & parmi la Nobleſſe, tout cela n'a que peu d'influence ſur le gros d'une nation.

Les Ruſſes avanceroient beaucoup plus vîte, ſi on pouvoit parvenir à leur inſpirer le véritable *point d'honneur*. Ils ſont preſque tout par l'eſpoir du gain ou de la faveur, par la crainte de per-

dre ou d'être diſgraciés; mais rien pour la gloire & la renommée, rien pour l'approbation de leur conſcience & celle des hommes ſenſés. Comme ils aiment avec paſſion l'éclat & les cérémonies pompeuſes, je ſoupçonne qu'on viendroit à bout de leur inſpirer quelque ambition, en récompenſant le bien d'une maniere accompagnée de beaucoup de pompe & de cérémonial. Le *Patriotiſme* eſt auſſi rare en Ruſſie que le point d'honneur. Chacun eſt égoïſte, chacun penſe à ſa fortune & à ſes intérêts; perſonne, hormis le Souverain, ne s'inquiete beaucoup du bien public. Plus de liberté dans le peuple, & moins de pouvoir dans les Grands; ce ſeroient peut-être les moyens de mettre tous les ordres de l'Etat dans une dépendance réciproque, de façon que le bonheur de chaque particulier dépendît en grande partie du bien public: de-là naîtroit l'amour de la patrie.

Cependant, quoique les Ruſſes ne ſoient pas encore animés de cet *eſprit public* qui contribue tant aux belles actions, on ne peut leur conteſter qu'ils ne ſoient un peuple reſpectable pas ſes forces, ſes reſſources, ſon commerce, & par la fondation de l'Empire le plus étendu qui ait jamais exiſté. S'il étoit donné à l'homme de lire dans l'avenir, il ſeroit bien intéreſſant de voir ce coloſſe croître & s'agrandir encore, écraſer le

Croiſſant ſous ſes pieds, ſe ſubdiviſer enſuite en parties indépendantes les unes des autres, & être renverſé peut-être au bout de pluſieurs ſiecles par des barbares, qui partageront ſes débris. Cette époque, ſi jamais elle doit arriver, eſt probablement encore fort éloignée. Puiſſe en attendant la Ruſſie fleurir & proſpérer, employer ſon crédit au maintien de la paix, & augmenter ſon bonheur domeſtique par les progrès de la liberté & de la vertu!

FIN.

cet article toutes les précautions poffibles pour faire finir la captivité de cette jeune & infortunée Princeffe.

Si toutes ces preuves ne fuffifoient pas pour démontrer le malheureux fort d'Ade, nous renverrions à la Bulle du Pape Honoré III, de l'an 1217, dont il fera tout à l'heure queftion; nous pourrions renvoyer encore à un Auteur qui vivoit alors, à Reinier, que j'ai déjà cité, dont nous nous occuperons auffi.

Pourquoi choifit-on l'Angleterre, préférablement à tout autre lieu, pour y tenir Ade captive? l'on n'en fait rien. L'on craignit qu'elle ne s'évadât de l'ifle du Texel où on l'avoit renfermée; & fa réclufion dans cet endroit ayant fans doute altéré fa fanté, on eut compaffion de l'époufe du Comte de Looz, & pour alléger fa fituation, on la tranfporta en Angleterre où Jean qui y regnoit, étoit fon parent. Mais tandis qu'Ade eft réleguée dans ce royaume, voyons ce que firent Louis, fon mari, & Guillaume.

Philippe, Comte de Namur & régent de la Flandre, avoit foutenu avec plufieurs autres vit d'abord; mais la fortune lui ayant été après contraire, & ayant perdu une partie de fes troupes, il fut obligé d'en fortir d'une maniere peu glorieufe & fans fa femme qui refta captive. Tel eft le récit de Reinier qui nous offre en peu de mots le tableau d'une guerre que j'ai tracé. C'eft la defection & la lâcheté du Duc de Limbourg qui contribuerent principalement au défaftre du Comte de Looz. Philippe, Comte de Namur, fit inopinément la paix, en 1205, avec le Comte de Frife, & retira fon monde de la Hollande, en fe propofant de ne plus fe mèler ni de Louis, ni de Guillaume.

Cependant le Comte de Looz, & Aleyde, fa belle mere, que l'ambition dominoit toujours, ne fe découragerent point; ils mirent tout en ufage pour la délivrance d'Ade & pour récupérer la Hollande. Mais que pouvoit efpérer Louis fans alliés? il tâcha donc d'attirer à fon parti Henri, Duc de Brabant, l'un des plus puiffans Princes de ce tems, qui avoit favorifé Guillaume. Il fit à ce Duc des conceffions très-avantageufes, & en ayant reçu quelques fiefs, il jura qu'il le défendroit contre tout le